

OBSERVATIONS

SUR LES

ECRITS MODERNES

TOME PREMIER.







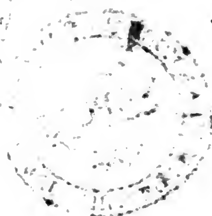
A PARIS,

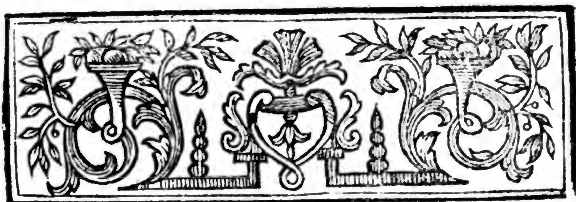
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXV.

Avec Privilége & Approbation.







OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE PREMIERE.

D.



OUS vous plaignez, MONSIEUR, de mon ſilence depuis deux ans, & vous m'accuſez de pareſſe & d'inconſtance. Diſpenſez-moi, je vous prie de me juſtifier, & ſouffrez que, ſans entreprendre une inutile Apologie, je me contente de vous dire que déſormais je continuerai de vous faire part toutes les ſemaines de mes jugemens ſur la plûpart des Ouvrages d'eſprit qui paroîtront.

Je vais débuter par vous rendre compte d'un Ouvrage aſſez peu connu à Paris : C'eſt *le Temple du Goût*, par M. de V... Ce Temple, direz-vous y a fait tant de bruit ; il a ſuſcité tant d'enne-

Nouvelle Edition du Temple du Goût, à Amsterdam.

mis à ſon Auteur ; on y a trouvé tant d'eſprit & d'imprudence... Ce n'eſt pas de ce Temple-là, Monſieur, dont je veux vous entretenir ; c'eſt d'un autre très-différent, quoique bâti de la même main. On ne lit plus au frontiſpice ces paroles, *nec lædere nec adulari* : Inſcription qui convenoit ſi peu à l'ancien Edifice, & qui ſeroit encore aſſez mal placée ſur le nouveau.

L'Ouvrage, dont il s'agit, a été imprimé à Amſterdam chez Etienne le Det, & cette édition peu commune à Paris, eſt d'autant plus curieuſe que l'Auteur, qui depuis long-tems eſt dans l'uſage de faire le Public juge de ſes ébauches, y a fait des changemens conſidérables. Il eſt à remarquer que celle qui a paru en France, n'étoit munie d'aucune Approbation. On voit à la fin de celle-ci, quoiqu'imprimée en Hollande, l'Approbation de M. Crebillon de l'Académie Françoiſe.

N'attendez pas de moi, que je raporte ici en détail tout ce qu'il y a de nouveau dans cette Edition : Contentez-vous, s'il vous plaît de quelques endroits dont je vais vous rendre compte. Il y a à la tête de l'Ouvrage une Lettre badine, qui eſt une eſpéce d'Apologie de l'Auteur, où après avoir établi une

diſtinction entre la Critique, la Satyre & le Libelle, il prétend que ſon Temple ne contient que de la Critique. Ce trait de Deſpreaux contre le plus célébre de nos Poëtes Lyriques;

.... Pour trouver un Auteur ſans défaut
La raiſon, dit Virgile, & la Rime Quinaut,

c'eſt de la Satyre, ſelon lui, & de la Satyre injuſte; parce qu'il eſt auſſi peu vrai de dire que Virgile eſt ſans défaut, que de dire que Quinaut eſt ſans naturel & ſans graces. Mais ſans examiner s'il y a de l'injuſtice dans ce trait, & ſi on doit le prendre à la rigueur, il me ſemble que ce n'eſt point-là de la Satyre, mais ſeulement de la Critique, parce qu'elle n'attaque Quinaut que comme Auteur. Mais pour ne pas diſputer ſur les mots, ſi on veut l'appeller Satyre, c'eſt au moins de la Satyre permiſe, parce qu'elle eſt purement litteraire. A l'égard du Libelle, on ſçait que c'eſt un amas injurieux de traits perſonnels, qui attaquent la conduite & les mœurs. M. de V... en donne pour exemple les fameux Couplets attribués à M. Rouſſeau, quoiqu'aujourd'hui pluſieurs perſonnes, qui ſont au fait, doutent qu'ils ſoient de lui. Mais ſi

M. Rousseau vouloit donner à son tour un exemple de Libelle, je crois qu'il pourroit citer le Temple du Goût de l'Edition de France, où il est si maltraité. Dans celle de Hollande il y a plus de modération : ce n'est plus que de la Critique ; mais de la Critique amére. M. de V... a prudemment retranché toutes les odieuses interprétations des vers de son adversaire.

On avoit reproché à l'Auteur (quoiqu'injustement) qu'il sembloit dégrader dans son Temple du Goût nos plus célébres Ecrivains, pour s'y réserver la place la plus distinguée, & qu'il sous-entendoit modestement qu'il étoit le seul Ecrivain parfait. Il a eu égard à ce reproche, & pour se disculper, il s'est pincé lui-même en galant homme, mais doucement, comme vous le pensez-bien.

» La Critique m'apperçut, dit-il ;
» Ah, ah, me dit elle, vous êtes bien
» hardi d'entrer. Je lui répondis hum-
» blement : Dangereuse Déesse, je ne
» suis ici que parce que ces Messieurs
» l'ont voulu. Je n'aurois jamais osé y
» venir seul. Je veux bien, dit-elle,
» vous y souffrir à leur considération ;
» mais tâchez de profiter de tout ce
» qui se fait ici :

Sur-tout gardez-vous bien de rire
Des Auteurs que vous avez vûs;
Cent petits rivaux inconnus
Crîroient bien vîte à la Satyre.
Corrigez-vous, ſans les inſtruire;
Donnez plus d'intrigue à *Brutus*,
Plus de vrai-ſemblance à *Zaïre*,
Et croyez-moi n'oubliez plus
Que vous avez fait *Artemire*.

Vous trouverez peut-être aſſez ſingulier, que la Critique conſeille ſérieuſement à M. de V... de ne point *rire* des mauvais Auteurs, & encore plus qu'elle lui diſe de ne point entreprendre de les *inſtruire*.

» Je vis bien, continue-t'il, qu'elle » en alloit dire davantage. Elle me » parloit déja d'un certain *Philoctete*; » je m'eſquivai, &c. «. Je crois qu'il fit bien de s'en aller : La Critique eût peut-être été aſſez maligne pour lui parler de *Henri IV*. & de *Charles XII*. ou au moins d'*Eriphile*, & d'*Adelaïde du Gueſclin*.

On ne trouve plus dans cette nouvelle Edition les regrets de l'Auteur, touchant la mort de M. le Préſident de Maiſons. Il y manque encore d'autres endroits, qui n'ornoient pas moins la premiere Edition. Ils ſont rempla-

cés par d'autres, tels que celui-ci.

Ce grand, ce ſublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille
Qu'à notre eſprit qu'il étonna;
Ce Corneille, qui crayonna
L'ame d'Auguſte, de Cinna;
De Pompée, & de Cornelie,
Jettoit au feu ſa Pulquerie,
Ageſilas, & Surena,
Et ſacrifioit ſans foibleſſe
Tous ces enfans infortunés,
Fruits languiſſans de ſa vieilleſſe;
Trop indignes de leurs aînés.
Plus pur, plus élégant, plus tendre;
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant ſans nous ſurprendre;
Et ne ſe démentant jamais,
Racine obſerve les portraits
De Bajazet, de Xiphares,
De Britannicus, d'Hippolyte;
A peine il diſtingue leurs traits,
Tendres, galans, doux, & diſcrets;
Et l'amour qui marche à leur ſuite,
Les croit des Courtiſans François.

Cette cenſure des Héros de Racine, empruntée du Sieur Riccoboni, eſt-elle bien équitable? * Si ces quatre per-

* Voyez la Lettre de M. Rouſſeau qui eſt à la tête de l'Hiſtoire du Théatre Italien de M. Riccoboni, dans laquelle il juſtifie Racine.

ſonnages ſont *tendres*, *galans*, *doux & diſcrets*, avec quelle différence ſont-ils tout cela ? Cette variété dans des caractéres à peu près de même genre ne prouve-t'elle pas la fécondité, & la délicateſſe de l'eſprit ſupérieur de Racine ? Dire encore, comme le même Riccoboni, que ces Héros paroiſſent des *Courtiſans François*, eſt une fort mauvaiſe objection. Il ſeroit beau de repréſenter Achille ſur le Théatre tel qu'il eſt dans Homere, & les autres Héros avec toute la rudeſſe des mœurs de leur ſiécle.

Quelques Critiques reprochent aujourd'hui à Racine, que la plûpart de ſes Héros ſont des Celadons ; mais de ſon tems on l'accuſoit au contraire de conſerver trop ſcrupuleuſement à ſes Héros leurs anciennes mœurs. Car voici comme cet Auteur s'exprime dans la Préface de ſon Andromaque (Edition de 1668.) *Mes perſonnages ſont ſi fameux dans l'antiquité, que pour peu qu'on la connoiſſe, on verra fort bien que je les ai rendus tels que les anciens Poëtes nous les ont donnés. Auſſi n'ai-je pas penſé qu'il me fût permis de rien changer à leurs mœurs. Toute la liberté que j'ai priſe a été d'adoucir un peu la férocité de Pyrrhus, que Seneque, dans ſa Troade, & Virgile*

dans le ſecond Livre de l'Enéide, ont pouſſée beaucoup plus loin que je n'ai cru le devoir faire. Encore s'eſt-il trouvé des gens qui ſe ſont plaints qu'il s'emportât contre Andromaque & qu'il voulût épouſer cette captive à quelque prix que ce fût. J'avoue qu'il n'eſt pas aſſez réſigné à la volonté de ſa Maîtreſſe, & que Celadon a mieux connu que lui le parfait amour. Mais que faire? Pyrrhus n'avoit pas lû nos Romans. Il étoit violent de ſon naturel; & tous les Héros ne ſont pas faits pour être des Celadons. Racine ne prévoyoit pas alors, qu'il naîtroit un jour des Cenſeurs, qui appelleroient ſes Héros des *Courtiſans François.*

» La Fontaine, ajoûte M. de V... » qui avoit conſervé la naïveté de ſon » caractére, & qui dans le Temple du » Goût joignoit un diſcernement éclai» ré à cet heureux inſtinct qu'il avoit » pendant ſa vie, retranchoit *les pre» mieres & les dernieres de ſes fables, ac» courciſſoit ſes contes*, & arrachoit plus » des trois quarts d'un gros recueil » d'œuvres poſthumes imprimés par » ces Editeurs, qui vivent des ſottiſes » des morts «.

Si la Fontaine avoit exécuté à la lettre ce que l'Auteur lui fait faire ici, ne penſez-vous pas, Monſieur, qu'il

auroit fait une plus grande *sottise* que les Editeurs de ses œuvres posthumes? J'applaudis au trait contre les Editeurs fameliques, & je finis ce qui regarde le Temple du Goût, par ces beaux vers sur Despreaux.

Là regnoit Despreaux, leur Maître en l'art
d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la Satyre;
Qui donnant le précepte, & l'exemple à la fois,
Fit fleurir d'Apollon les rigoureuses loix.
Il revoit ses enfans avec un œil sévére;
De la triste Equivoque il rougit d'être pere;
Il rit des traits manqués du pinceau foible
& dur,
Dont il défigura le vainqueur de Namur.

Je voudrois bien citer encore l'endroit qui regarde Moliere; mais je crains d'être trop long. Je n'ai pas moins de regret à celui qui concerne le P. Bouhours. Je dirai seulement que la louange qu'il donne en cet endroit au célébre Bourdaloue ne quadre guére avec l'éloge qu'il fait ensuite de M. Bossuet, *le seul François*, selon lui, *véritablement éloquent*. Eloge outré, & un peu injurieux à tant d'autres célébres Orateurs que la France a produits, & dont l'éloquence brille encore aujourd'hui dans la Chaire & au Bareau.

Discours de M. le Duc de Villars, & de M. l'Abb. Houtteville.

A propos d'Orateurs, quoique l'éloquence Académique ſoit fort différente de celle dont je viens de parler, & qu'elle ait plus d'élegance que de force, il me vient en penſée de vous dire quelque choſe du Diſcours de M. le Duc de Villars au jour de ſa réception à l'Académie Françoiſe. Penſées naturelles, diction pure, termes choiſis & juſtes, ſentimens nobles & vertueux de modeſtie & de reconnoiſſance, traits vifs & ſpirituels ſans affectation, tout cela ſe trouve dans le Diſcours dont il s'agit. La Réponſe de M. l'Abbé Houtteville eſt ſemée de pluſieurs traits dignes du Héros qu'il célébre. Mais quelques-uns ont trouvé que c'étoit une eſpéce d'hiſtoire en ſtile de Pindare. J'aurai l'honneur de vous entretenir au premier jour d'une Oraiſon funébre du Maréchal de Villars, prononcée en Provence par le P. Follard Jéſuite. A l'égard de celle de M. l'Abbé Segui, vous ſçavez le jugement de l'Auditoire lorſqu'il l'a prononcée, & du Public lorſqu'elle a été imprimée. C'eſt une perſpective qu'il falloit peut-être laiſſer dans ſon point de vûe ; on ne peut nier cependant qu'il n'y ait des endroits d'une éloquence *bonne à lire.*

Il a paru il y a quelque tems une *Hiſtoire de Portugal* en 2. vol. in-4°. & en 8. vol. in-12. par M. de la Clede. Les Sçavans conviennent que les faits y ſont rapportés avec beaucoup de fidélité & d'exactitude, & tout le monde eſt à portée de juger que l'Ouvrage eſt écrit avec beaucoup de netteté, d'ordre & de vivacité; on y trouve quantité de portraits, avec des réfléxions judicieuſes. Nous avions déja une Hiſtoire de Portugal par M. le Quien de la Neuville; mais elle n'eſt point finie, & elle a d'ailleurs de grands défauts. Celle qui vient de paroître eſt complette. C'eſt dommage que l'Edition, belle d'ailleurs, ait été un peu négligée; 1°. en ce qu'il n'y a point de ſommaires aux marges; 2°. en ce que le régne de chaque Roi n'eſt point diſtingué par des titres: 3°. en ce que le nombre des Livres ne ſe trouve point en titre courant au haut des pages. Ces ſortes d'Ouvrages exigent ces précautions. On s'eſt apperçu du mauvais effet de cette négligence, & on a tâché de la réparer par des ſommaires bien faits à la tête de chaque volume, & par une table fort exacte, qui eſt à la fin du Livre. Hiſtoire de Portugal.

L'article ſuivant, qui regarde les *Amuſemens hiſtoriques*, m'a été envoyé

par M. d'Auvigny, Auteur de cet Ouvrage, qui a ſouhaité que je vous en fiſſe part. J'y ai conſenti, à condition de retrancher quelques expreſſions contraires aux égards dûs à un Ecrivain eſtimable.

Amuſemens hiſtoriques.

» Les *Amuſemens hiſtoriques*, dont » l'Auteur du *Pour & Contre* a parlé » avec peu de circonſpection, eſt, je » l'avoue, un Livre négligé en quel- » ques endroits. Mais ſont-ce ces en- » droits de mon Ouvrage qui ont dé- » plu au Critique? Non : il le condam- » ne tout entier, apparemment ſans » l'avoir lû, par ces paroles : *Que dire » d'un Ouvrage, où l'Auteur n'a point eu » d'autre peine, que de raſſembler un cer- » tain nombre de faits, qui ſe trouvent dans » les Livres les plus communs & de leur » impoſer un titre*? Mais ſçavoir tirer » avec diſcernement ces faits des Li- » vres communs, ou rares, (il n'im- » porte pour les ignorans) ſçavoir les » raconter vivement, & y mêler des » réfléxions agréables, cet art doit il » être compté pour peu de choſe; » n'eſt-ce là qu'avoir la peine d'impo- » ſer un titre? *C'eſt un exercice*, conti- » nue-t'il, *que l'Auteur a voulu donner à » ſon ſtile ou à ſa mémoire*; eh que ſont » autre choſe tous les Hiſtoriens? Je

» conviens que les Romanciers ſont » peu de cas de cet *exercice*, & qu'ils » aiment mieux en donner à leur ima- » gination. Mais je connois tel Auteur » de Romans à la mode, qui ne donne » ſouvent que de *l'exercice à ſon ſtile &* » *à ſa mémoire*. Au moins puiſque le » Critique fait ſi peu de cas de mon Li- » vre, il ne devoit pas être la dupe de » l'impoſture groſſiere d'un Libraire » avide, qui a oſé l'attribuer fauſſement » à une perſonne plus connue que moi » dans le monde, mais dont les occu- » pations & la maniere d'écrire ſont » bien différentes. On attend le juge- » ment que le Critique portera des *Mé-* » *moires du Comte de Comminville*, que » j'ai compoſés avec un ſoin extrême, » dont un grand nombre de Gens de » Lettres ſont témoins. Dira-t'il enco- » re avec mépris que c'eſt *un Livre*? Je » le prie de croire que c'eſt un Roman: » cela le rendra peut-être moins ſévére.

Pour moi, Monſieur, j'ajoûterai à ce qu'a dit l'Auteur du *Pour & Contre*, qu'il ſeroit à ſouhaiter, que l'Auteur des *Amuſemens hiſtoriques* n'eût voulu dans cet Ouvrage, que *donner de l'exercice à ſon ſtile & à ſa mémoire*. Mais par malheur il a voulu en donner auſſi à ſon imagination, en altérant quelquefois

la vérité des faits, & en la gâtant par des fictions, qu'il appelle des ornemens. Telle est sur-tout l'Histoire de *Sabinus*, qui est presque toute fabuleuse, & où il y a trois fois plus de fiction que dans le Poëme, qui a été depuis peu mis sur le théatre. Il étoit d'autant plus à propos que l'Auteur se fût abstenu de feindre, qu'il s'agit dans son plan de dégoûter une Princesse de la lecture des Romans. Combien un Recueil fidéle d'Histoires bien choisies & bien racontées eût-il pû être goûté du Public? L'Auteur eût fait, par rapport à l'Histoire moderne, ce que M. Rollin a fait par rapport à l'Histoire ancienne. Quoiqu'il en soit, malgré quelques négligences de langage, & le grand nombre de fautes d'impression, l'Ouvrage a un certain succès qu'il mérite. L'Histoire des deux Reines Jeannes, qui est au commencement du tome second, est un récit très-exact, & écrit avec beaucoup d'élégance & de pureté. L'Auteur a eu la précaution d'avertir dans sa Préface que ce morceau n'étoit pas de lui, mais d'une personne, qui a bien voulu consentir qu'il l'insérât dans son livre.

Vous avez lû dans le *Mercure* plusieurs Piéces de vers sous le nom de

Mademoiſelle de Malcrais de la Vigne. M. Des Forges-Maillart, habitant & bel eſprit du Croiſic en Bretagne, qui étoit le véritable Auteur de ces Poëſies, pour faire apparemment une plus grande impreſſion ſur le Public, avoit jugé à propos de déguiſer ainſi ſon nom & ſon ſexe. A la faveur de ce maſque, il s'étoit attiré bien des politeſſes galantes en vers & en proſe, de la part même de quelques-uns de nos plus célébres Auteurs, & en ſe donnant ainſi de la réputation, il s'étoit donné une eſpéce de comédie à lui-même. Il a depuis jugé cette comédie aſſez agréable pour la donner au Public, en faiſant imprimer à Paris le Recueil de ſes Oeuvres, ſous le nom de Mademoiſelle de Malcrais, & en faiſant connoître en même-tems à tout le monde que M. Des Forges en étoit le véritable pere. Ces Oeuvres conſiſtent en Odes, en Epitres, en Cantates, en Idylles, en Epigrammes, en Madrigaux, &c. dont aſſurément une partie vous divertira, ſi vous les liſez. C'eſt en dire aſſez pour exciter votre curioſité. J'ajoûte que vous trouverez dans ce Recueil quelques Piéces excellentes, comme l'Idylle, intitulée : *Les Hirondelles*, avec pluſieurs autres, où, au défaut du goût, il y a au moins du génie & du feu.

Oeuvres de Mademoiſelle de Malcrais.

L'Auteur n'a pas manqué d'inſérer à la fin de ſon Livre tous les éloges qu'il s'étoit attirés ſous le faux nom de la Demoiſelle de Malcrais. On y trouve ſurtout une Epitre en vers de M. de V... & une autre de M. N. D. T. Voici le commencement de l'Epitre du premier.

Toi, dont la voix brillante a volé ſur nos rives,
Toi, qui tiens dans Paris nos Muſes attentives,
Qui ſçais ſi bien aſſocier
Et la ſcience & l'art de plaire,
Et les talens de des-Houliere
Et les études de Dacier,
J'oſe envoyer aux pieds de ta Muſe divine
Quelques foibles écrits, enfans de mon repos;
Charles fut ſeulement l'objet de mes travaux,
Henry quatre fut mon Héros,
Et tu ſeras mon Héroïne, &c.

La fauſſe Demoiſelle de Malcrais, flattée de cette Epitre honorable, & du préſent que lui faiſoit un ſi célébre Auteur, ne manqua pas de lui faire réponſe; & pour le remercier, lui envoya une Lettre en proſe & en vers, qu'on lit dans ce Recueil. Mais je ne ſçai ſi M. de V... ne fut pas un peu étonné, lorſqu'il reçut de la *Muſe divine* les vers ſuivans.

Que quelqu'un désormais me dise
Que mon Pegaze va le trot,
Que mon Phebus parle ostrogot,
Et que mes vers sont marchandise
A vendre un sou marqué le lot;
Je répondrai tout aussi-tôt,
Esprit fait dans un méchant moule
Demandez à V...... à ce fameux Auteur
Il sçait comment ma veine coule,
Et si mes vers sont sans valeur:
Marchand d'oignon se connoît en ciboule.

Le même Auteur nous apprend dans deux notes, que les livres de la *Henriade* & de *Charles XII.* que M. de V... lui avoit envoyés, étoient *couverts de papier marbré & envelopés dans une toile cirée.* Cette heureuse circonstance ayant échauffé son imagination, il apostrophe ainsi les deux Héros, Henri IV. & Charles XII.

Bon jour, couple de Rois célébres,
Conquerans, dont les noms de l'horreur des ténébres
Ont été par Voltaire à jamais préservés;
Vous êtes-vous bien conservés
Pendant la longueur du voyage?
Auriez-vous essuyé d'un insolent orage
Les brusques incommodités?

Non vos habits brillans n'ont point été gâtés ;
Votre rédingote luisante
Faite d'une toile glissante
Des torrens pluvieux vous a très-bien gardés, &c.

Un papier marbré transformé en *habit brillant*, & une toile cirée en *rédingote*, cela dût encore bien surprendre M. de V... La fausse Demoiselle, pour faire entendre ensuite au même, qu'elle a fait relier proprement les livres dont il lui a fait présent, lui dit :

Mais comme je les ai reçus
D'un taffetas changeant legerement vêtus ;
J'ai craint que le froid & la brume
Venant avec l'hyver, affreux porteur de rhume,
Ne les eussent incommodés ;
C'est pourquoi proprement on a pris leur mesure,
Puis on a mis sur eux des habits sans couture,
D'or magnifiquement bordés,
A qui le taffetas a servi de doublure.

Vous jugerez aisément, Monsieur, que ces vers n'ont pas été faits à Paris, où il s'en fait peut-être de plus mauvais, mais dans un autre goût.

M. de V... avoit fait sentir à la feinte

Demoiselle dans son Epitre, qu'il n'avoit plus guéres de penchant à l'amour. Elle lui répond en prose : » Quoi à 37 » ans, vous vous trouvez hors d'âge de » pouvoir aimer ! vous avez donc été » bien amoureux à vingt? Et comme un » dépensier, vous avez mangé le fond » & le revenu de bonne heure. Que la » condition des hommes est bizarre ! à » 19 & 20 ans vous faisiez des vers à » merveille, à 37 vous vous en acquittez encore mieux : Hélas ! & 37 ans » en amour ne représentent que l'om» bre de votre premiere & douce réa» lité ! «. M. de V... ne dût-il pas s'imaginer, par ce langage un peu libre, que ce n'étoit pas une fille qui lui écrivoit ? Il faut croire que c'étoit l'intention de M. Des Forges de se dévoiler.

Ceux qui aiment les complimens rimés, pourront lire les autres Epitres adressées à la Demoiselle Malcrais, & ses réponses. Si ces douceurs réciproques ne sont pas très-intéressantes, plusieurs beaux esprits seront au moins flattés, non-seulement des louanges que l'Auteur déguisé leur donne, mais encore du glorieux usage qu'il fait de celles qu'il a reçues d'eux.

C'est une chose bien singuliere que l'Epitre de M. D. T... à la feinte De-

moiſelle de Malcrais, qu'il n'avoit jamais vûe, & dont néanmoins il parle comme d'un objet admirable.

De ſes beaux yeux le feu charmant
Penetre juſqu'au fond de l'ame,
Qui la voit, l'entend un moment,
Reſſent la plus ardente flâme,
Et fait en ſoi-même ſerment
De l'aimer éternellement.

La réponſe de la Demoiſelle à l'Epitre de M. D. T ... eſt aſſez belle; c'eſt dommage que M. Des Forges l'ait écrite, ou du moins qu'on le ſache : mais ſi d'un côté cette découverte en diminue l'agrément, on ne peut s'empêcher de rire de la paſſion de deux grands Poëtes pour une *Iris en l'air*. Je dis de deux grands Poëtes; car M. de V ... s'étoit auſſi déclaré l'amant de la même *Iris*, & M. D. T... en parle dans ſon Epître comme de ſon rival. On dit que ce badinage leur a médiocrement plû à l'un & à l'autre, lorſque l'Auteur s'eſt démaſqué, & qu'ils ont eu quelque regret à la dépenſe galante de leur veine.

Il faut vous donner à préſent une legére idée du talent de M. Des Forges pour les Poëſies badines; car il ſeroit injuſte d'en juger par le ſeul remer-

ciment fait à M. de V... Je voudrois pouvoir copier ici la Piéce du *Manteau bleu*, mais elle eſt trop longue pour ma Lettre : contentez-vous donc des deux petites Piéces ſuivantes.

EPIGRAMME.

Silvie, au fond d'un bocage,
Me faiſoit de deux Moineaux
Remarquer le badinage
Sous les feuillages nouveaux ;
L'un d'eux quitta la partie :
Ah ! dit l'aimable Silvie,
Avec un air déſolé,
Regarde un peu, je te prie ;
C'eſt le mâle, je parie,
C'eſt lui qui s'eſt envolé.

Parodie de quelques-unes des Stances de M. Rouſſeau : *Que l'homme, &c.*

Qu'un Livre eſt bien pendant ſa vie
Un parfait miroir de douleur,
En naiſſant ſous la preſſe il crie,
Et ſemble prévoir ſes malheurs.

Un eſſain de fâcheux cenſeurs,
D'abord qu'il commence à paroître,
En dégoûte les acheteurs,
Qui le blâment ſans le connoître.

A la ſin pour comble de maux ;
Un Droguiſte, qui s'en rend maître ;
En habille poivre & pruneaux ;
C'étoit bien la peine de naître.

Il eſt à croire que l'Auteur n'a pas voulu par ces vers prédire le ſort de ſon Livre, imprimé à ſes dépens.

Je ſuis, *&c.*

A Paris, ce 5. Mars 1735.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux les *Obſervations ſur les Ecrits modernes*, & j'ai cru qu'on en pouvoit permettre l'impreſſion. A Paris le 12. Mars 1735.

Signé, MAUNOIR.

On imprimera le Privilége dans une des feuilles ſuivantes.

OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODÈRNES.

SECONDE LETTRE.

D.

POURQUOI me demandez-vous mon ſentiment, MONSIEUR, ſur la Comédie du *Préjugé à la mode*, imprimée depuis peu ? Vous ſçavez le ſuccès que cette piéce a eu à la repreſentation, & vous ne doutez pas que dans ce ſiecle éclairé, lorſqu'un Ouvrage eſt généralement applaudi, il faut qu'il ait un fond de mérite, que la Critique ne peut dégrader. Ce n'eſt pas qu'un Ouvrage goûté de tout le monde ne puiſſe être réprehenſible par pluſieurs endroits. Mais les défauts ont beau être relevés, les beautés qui les compenſent, ſubſiſtent toûjours, & juſtifient le Public. Je ne puis donner aſſez de louanges à la piéce dont il s'agit. Mais ne m'accuſeriez-vous pas de

Le Préjugé à la mode, *Comédie.*

ne chercher qu'à remplir une feuille périodique, si j'allois vous citer une douzaine de beaux vers, puis encore une autre douzaine, & ensuite une troisiéme, le tout accompagné de louanges outrées, pour vous convaincre qu'il y a de beaux morceaux dans la piece, & que l'Auteur fait bien des vers? Ah! *voici un trait d'une éloquence & d'une force admirable*; En voici un autre *digne du meilleur cœur & du plus beau génie*; Voici encore *une belle pensée qui charme l'esprit & l'oreille*: Eh! laissez-moi admirer de moi-même, me repliqueriez-vous, ces beautés de détail frapent assez tout le monde.

Puisque vous voulez quelque chose de plus solide & de plus sensé, j'ose d'abord vous dire, à la louange de la piéce, qu'elle n'a rien perdu du tout à l'Impression, & que ceux qui ont pris plusieurs fois du plaisir à la voir representer, en prennent encore à la lire. Vous sçavez que c'est la marque d'un bon Ouvrage en ce genre, & vous connoissez bien des piéces qui ont extraordinairement réussi sur le Théatre, & dont la lecture est insuportable; si l'on s'en rapporte au jugement qu'un Critique s'est hâté de porter de cette Comédie, avant qu'elle fût imprimée,

les Acteurs n'ont point fait illusion au Parterre : ils n'ont point assez adouci les caracteres ; celui-ci a défiguré le sien par des *éclats burlesques*, & celui-là a gâté son rôle par des *contorsions symmetriques*. Enfin ce Critique a prédit dès-lors que la piéce paroîtroit avec plus d'avantage à la lecture. Pour moi, sans m'ériger avec un ton si décisif, en arbitre souverain de la déclamation Théatrale, & sans m'aviser de censurer deux Comédiens excellens, je me contenterai de dire que l'Ouvrage se soutient à la lecture ; c'est en dire assez. J'ajoute qu'il y gagne peut-être en un sens, parce qu'il est fort bien écrit, & que le Papier presente aux yeux du Lecteur attentif des beautés qui échapent à l'oreille. Certainement cet Ouvrage a mis son Auteur au rang du petit nombre de bons Ecrivains, dont les talens soutiennent encore un peu la réputation du Goût François, & honorent ce siécle, malheureusemeur plus éclairé que fécond. Cependant rendons-lui justice : on voit encore aujourd'hui éclore d'excellens écrits en tout genre, qui nous font esperer que le siecle de Trajan ne succedera pas si-tôt à celui d'Auguste.

Mais malgré les lumieres de notre Nation, je ne puis m'empêcher de dire ici, qu'il me paroît que le goût de la vraye Comédie est un peu en danger de se perdre parmi nous. Thalie n'est plus Thalie ; elle ne rit plus ; c'est une prude grave & sérieuse, qui se contente d'être bel esprit, de parler bien, d'avoir de la délicatesse & de beaux sentimens, & de débiter une louable morale ; souvent même démentant son caractere, elle s'attendrit & fait verser des larmes. D'autre fois c'est une ennuyeuse Sophiste, une pointillense ridicule, une subtile raisonneuse, une ingénieuse babillarde, dont le langage affecté & précieux est toujours celui de l'Auteur, & jamais celui du personnage, source infaillible de dégoût & d'ennui. Enfin c'est assez souvent une Muse tortuë, sans objet & sans conduite qui cloche & s'égare à chaque pas, qui prend en une demi heure toutes sortes de figures & de couleurs, qui s'entretient avec des phantômes, avec des Etres moraux, & qui se repaît d'Epigrammes & d'allusions satyriques. Nos grands génies s'exercent dans le premier genre; nos beaux esprits, pourvûs de mauvais goût, dans le second ; & les esprits médiocres dans le dernier, qui est à leur

portée. Cependant le genre de Moliere & de Renard est abandonné ; & si l'on excepte le *Flatteur*, le *Philosophe marié*, le *Glorieux* & la *Pupille*, toutes les Comédies en plusieurs Actes qui depuis quelque-tems ont réussi, sont dans l'un des trois genres que je viens de dire.

Le *Préjugé à la mode* n'est pas assurément dans le goût de Moliere, c'est un spectacle noble & agréable ; mais ce n'est point un spectacle vrayment comique ; on y rit peu, ou plûtôt on n'y rit point du tout : L'esprit est amusé, & le goût est flatté ; mais les mœurs n'y sont point peintes, & le ridicule des hommes n'est pas seulement effleuré. Quelque génie qu'un Auteur ait, il est forcé dans ces sortes de piéces de se permettre des Scenes, & même des Actes entiers, vuides, froids & languissans, de substituer l'esprit au naturel, de s'efforcer de plaire par des peintures de phantaisie, au défaut de l'expression des caracteres réels, & d'abandonner la vie humaine, pour peindre un Monde imaginaire.

La piéce dont il s'agit est toute fondée sur une vaine supposition, qui se trouve très-nettement exprimée à la quatriéme Scene du premier Acte ; je

ne pourrois l'exposer si bien en Prose.

Madame, j'ai des yeux & je vois assez clair ;
Je remarque aujourd'hui, qu'il n'est plus du bon air
D'aimer une compagne à qui l'on s'associe ;
Cet usage n'est plus que chez la bourgeoisie ;
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal
Un parfait ridicule, un travers sans égal ;
Un époux à présent n'ose plus le paroître,
On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être,
Il faut qu'il sacrifie au préjugé cruel
Les plaisirs d'un amour permis & mutuel ;
En vain il est épris d'une épouse qui l'aime ;
La mode le subjugue en dépit de lui-même,
Et le reduit bien-tôt à la nécessité
De passer de la honte à l'infidelité.

Mais est-il vrai que l'amour conjugal soit aujourd'hui ridicule, & qu'il l'ait jamais été ? Ne se trouve-t-il donc plus que chez les Bourgeois ? Le mépris d'une femme aimable, dont on est aimé, est-il un *Préjugé à la mode* ? Non assurément : il est permis, & il n'est pas rare parmi les personnes du beau monde, d'être attaché à sa femme & de l'aimer tendrement. La difference entre le Peuple & les Gens de condition, est que le peuple est *Uxorius* avec moins

de décence. Enfin il s'agit d'un caprice particulier, & non d'une mode établie, & personne n'a jamais eu honte de rendre une femme heureuse. Argant a donc raison de dire en cet endroit à Sophie, qui débite cette fausse morale :

Où peut-elle avoir pris une idée aussi creuse ?

Qu'on ne s'étonne plus après cela qu'un édifice si mal fondé ne puisse se soutenir. Avoir entrepris de traiter un pareil sujet, & de l'étendre en cinq Actes, c'est s'être imposé la nécessité fâcheuse d'avoir recours à des incidens forcés, & à d'ennuyeux détails. Tels sont ces habits, cet équipage, ces pierreries dont Durval fait incognito présent à sa femme ; & que contre la bienseance il lui témoigne trouver bon qu'elle accepte. Telle est encore la rencontre bisarre d'une situation toute semblable à celle de Durval, dont deux petits Maîtres se sont avisés de composer une Comédie ; Comédie dont ils distribuent froidement les rôles sur le Théatre : la froideur augmente par toutes les façons pitoyables que Durval fait pour se déterminer à parler à sa femme. Sont-ce là des mœurs ? Où trouve-t-on des maris de cette espece ?

Au reste le sujet de la piéce est mal exposé dans le premier Acte. L'Auteur pour en fournir cinq a été obligé d'en consacrer deux à l'exposition ; aussi ces deux premiers Actes sont-ils languissans. Le troisiéme est encore plus ennuyeux. Au quatriéme Acte le sujet ne devient pas plus comique, mais il commence à interesser ; c'est-à-dire, qu'on commence à prendre part à la triste situation de l'aimable & malheureuse Constance. De là jusqu'au dénouëment, qui est heureux, la piéce est bien remplie, tout se soutient, & l'ennui des trois premiers Actes est avantageusement racheté. Cependant l'incident du Portrait, qui fonde une jolie Scene au quatriéme Acte entre les deux petits Maîtres, est mal dévelopé. A l'égard des Caracteres, celui de Sophie & d'Argant est fort peu de chose ; mais Argant n'est point un plat *Bouffon*, un *Gorgibus*, un *Maître Pasquier*, comme l'a dit un célébre Auteur. C'est plûtôt un homme fort sot & sans mœurs, qui ne parle ni en pere ni en beau-pere, & dont le caractere mal imaginé, est tout-à-fait inutile dans la piéce. Celui de Durval est tel qu'il a plû à l'Auteur de le supposer, sans aucune vrai-semblance, & en vérité il ne

commence à plaire que lorsqu'il rentre dans celui du *Jaloux désabusé*. Pour les Caracteres de Constance & de Damon, ils sont admirables ; on peut dire qu'ils étoient dignes d'une autre piéce. Au reste celle-ci est écrite avec une précision & une élegance peu ordinaires, & il n'y a aucun Acte où il n'y ait des traits piquans & des pensées neuves, en sorte que l'on peut dire que la forme emporte le fond.

La Comédie des *Ennuis du Carnaval*, en un Acte, par les Sieurs Romagnesi & Riccoboni, vient d'être imprimée. C'est la Critique des piéces represen-tées à Paris dans le dernier Carnaval, on y témoigne beaucoup de mépris pour le *Songe d'Epimenide*, pour le *Sabinus* & pour d'autres piéces de ce mérite. Le *Sabinus* a néanmoins trouvé quelques Approbateurs. On y critique aussi le *Préjugé à la mode*, & la Critique est agréable & assez juste : On y rend justice à la *Didon* & à la *Pupille*, dont on parle avec respect. Les Ennuis du Carnaval, Comédie.

Les *Anecdotes galantes & tragiques de la Cour de Neron*, sont un Ouvrage écrit avec beaucoup de délicatesse : un Critique a jugé à propos de dire que c'étoit *un tissu de faits mille fois imprimés dans les Historiens Romains*. On trouve, Anecdotes galantes & tragiques de la Cour de Neron.

il eſt vrai, dans ces Hiſtoriens la mort d'Agrippine & de Neron, & la conduite de cet Empereur à l'égard d'Octavie, de Seneque & de Burrhus. Mais qui pourroit dire où ſe trouve le détail des intrigues d'Epicaris & de Popée? Cela eſt-il fort commun dans les Hiſtoriens Romains? Non ſans doute, car par malheur tout cela, ou du moins une partie n'eſt que fiction. Le caractere d'Epicaris a été trouvé admirable, Elle & Popée ſont l'ame, pour ainſi dire, de tout l'Ouvrage, & juſtifient le titre d'*Anecdotes* impoſé à ce Livre, d'ailleurs aſſez frivole, quoiqu'orné de tours nobles & de réflexions fines, comme le même Critique le reconnoît. Il ſeroit à ſouhaiter que l'Auteur de ce petit ouvrage ſe fût borné à déveloper les faits, ſans les orner de circonſtances romaneſques. En effet le Regne de Neron traité par une plume élegante & fidele, pouvoit former un morceau d'Hiſtoire très-curieux & très-intereſſant. Mais ce noble travail, ſupérieur aux forces d'un jeune homme, eſt réſervé aux ſçavans Auteurs de l'Hiſtoire Romaine, qui compoſent actuellement la ſuite de l'Hiſtoire des Ceſars.

Un autre Livre du même Auteur

vient de paroître : Ce sont le *Memoires du Comte de Comminville*. On y remarque la finesse badine & la familiarité ingénieuse du stile de M. R. D. S. M. que l'Auteur semble s'être proposé pour modéle dans la premiere partie de son Livre. On y découvre même quelques traces de la riche & brillante imagination d'un Ecrivain moderne, qui s'est fait depuis peu de la réputation, par plusieurs Ouvrages dans ce genre, aussi habile à toucher les cœurs par des avantures interessantes, qu'à éclairer les esprits par de solides reflexions sur les Mœurs. M. d'Auvigny, au goût des Connoisseurs, a plus réussi dans ce Livre que dans quelques-uns de cette espece qu'il a publiés jusqu'ici : On l'exhorte à finir ces derniers *Memoires*, dont il promet la suite. Le succès qu'ils ont & le suffrage de plusieurs personnes de goût, qui les ont lûs avec plaisir, doivent l'encourager à poursuivre l'Ouvrage. Il est assez flatteur pour lui, que le plus grand défaut qu'on y trouve, est qu'il y a trop d'esprit. Ce défaut est considérable; mais le reproche en est doux, pour un jeune Auteur. Cette qualité fait qu'on lui pardonne de n'être pas toujours assez judicieux dans cet Ou-

Mémoires du Comte de Comminville.

vrage, comme de faire enlever Julie par Comminville, qui en déclarant ſes grandes richeſſes à la mere, pouvoit l'épouſer de ſon conſentement. On ne ſçait pas non plus pourquoi il laiſſe le Financier une nuit entiere ſe morfondre tout ſeul dans la maiſon de Madame de Borville, après l'évaſion de Julie. Je trouve d'ailleurs la jalouſe frenéſie de Mahamet, portée à l'excès & trop de ſubtilité & de rafinement dans ſes diſcours; c'eſt l'Auteur qui parle, & non Mahamet.

Cauſes celebres & intereſſantes.

L'acceuil favorable que le Public a fait aux quatre volumes des *Cauſes célebres & intereſſantes*, par M. Gayot de Pitaval, l'a engagé à en publier encore deux nouveaux Tomes, qui ne ſont pas moins curieux que les autres, & lui font autant d'honneur. On y voit d'abord la Cauſe de deux Enfans, que leurs peres & meres refuſent de reconnoître; enſuite l'affaire de M. de Mauroi Curé des Invalides, condamné aux Galeres par Arrêt du Parlement, & qui par une commutation de peine paſſa le reſte de ſes jours dans l'Abbaye de Sept-Fonds, où il eſt mort en odeur de ſainteté. Ces deux Cauſes ſont ſuivies de celle d'une fille reclamée par deux meres; comme l'Auteur en qualité

d'Avocat a autrefois travaillé dans cette affaire ; il a jugé à propos d'inserer ici son Memoire, précedé d'une Préface fort singuliere.

Après nous avoir appris dans celle d'un de ses Ouvrages, dont je ne me souviens plus, comment il étoit devenu faiseur de Livres, il nous apprend ici comment il est devenu Avocat ; & cette chose si indifferente pour le public est traitée ici d'une façon assez plaisante. Las de ne gagner à la guerre que des Lauriers stériles ; M. Gayot prend congé brusquement du Dieu Mars, fait connoissance avec le Dieu de l'Hymen, & delibere ensuite sur le parti qu'il doit prendre dans le monde, *Erigeons nous*, dit-il, *en Avocat, la noblesse de cette profession sympathisera avec celle de ma naissance. Mais il faut avoir une Bibliotheque dans la tête, & j'ai de l'ignorance à fond.* N'importe : il sçait qu'il a des yeux & de la memoire, & il se flatte que cela lui suffira. Il compose d'abord un Factum en faveur d'une femme mariée qui disputoir un enfant à une fille, & ce Memoire ayant été bien reçû du public, *on fut* dit-il, *endiablé à me croire habile homme & on me porta des Procès de tous côtés.* Voilà donc M. Gayot Avocat, qui se

charge de Causes, où il ne falloit que de l'éloquence & du bel esprit, & point du tout de sçavoir. Il gagne des Procès. » Ces succès, ajoute-il, enflerent mon » courage & augmenterent la confian- » ce qu'on avoit en moi. On croyoit » que j'avois éclairé les Juges & que » sans mon flambeau, ils auroient » donné du nez en terre. Je ne sçavois » pas trop souvent, comment j'avois » pû leur faire voir clair, pendant que » je voyois bien trouble..... Quand » on vouloit un peu sonder ma pro- » fondeur, crainte qu'on ne trouvât le » tuf, alte-là, disois-je à celui qui étoit » trop curieux. ..... L'épée que je » portois sembloit dire que j'étois » prêt à défendre mon client par les » armes, ainsi que par la plume. « Enfin M. Gayot mit bas l'épée, prit des Degrés, & lorsqu'il fut gradué & muni d'un parchemin scellé du Sceau de l'Université, il ne fut plus permis, dit-il, de douter de sa profonde capacité.

On trouve après cela l'éloge du sieur Gayot de la Rejasse, pere de l'Auteur, Conseiller au Présidial de Lyon, dont il rapporte un trait fort curieux. Ce Juge ayant dormi à l'Audience, ne laissa pas de donner sa voix, & celui

qui gagna n'eût que l'avantage d'un seul suffrage. Le Sieur Gayot de retour chez lui, soupçonna qu'il avoit mal jugé ; il examine le Procès avec attention, & trouve que sa voix avoit fait pancher la balance du côté de celui dont le droit lui parut alors mal fondé. Il manda aussi-tôt la partie qui avoit succombé, & la rembourssa du principal & des dépens. C'est ainsi qu'il paya son sommeil.

L'Auteur a jugé à propos d'inserer dans ce Recueil l'Histoire si connuë de la Marquise de Gange, avec l'Arrêt du Parlement de Toulouse qui condamna l'Abbé & le Chevalier de Gange à être rompus vifs, & le Marquis de Gange leur frere, à un banissement perpetuel, comme auteurs du meurtre de la Marquise. Suit un Memoire assez recemment composé par l'Auteur en faveur d'un Chirurgien attaqué par une fille, qui avoit perdu ses dents dans le grand remede. Le Procès a été jugé en 1732 en faveur du Chirurgien nommé Guillaume Roquette, au rapport de M. Benoît Conseiller au Châtelet.

Comme l'Auteur avoit recueilli dans les volumes précedens, ce qui concernoit le procès de la Dame Tiquet, il a jugé à propos d'ajouter ici à

ce sujet des piéces assez inutiles, qui sont *la Critique & contre critique de l'Oraison Funebre* de cette Dame. On n'est pas moins surpris de voir ensuite un Memoire au sujet de la Contestation recente des Sieurs de S. Yves & Leofroy Chirurgiens Oculistes. Une Cause si legere & si peu interessante ne méritoit pas l'honneur d'entrer dans ce Recueil. Il en est de même de la Cause concernant un Procureur condamné aux dépens en son propre Nom, à cause de ses mauvaises procedures. Mais comme l'Auteur a travaillé dans cette affaire, il est excusable. Par la même raison on doit lui passer ses Requêtes & ses Placets en vers, qu'on trouve à la fin de ce tome cinquiéme.

Le sixiéme presente d'abord l'Histoire du fameux Procès entre le Sieur Saurin & le Sieur Rousseau, avec l'extrait des Requêtes & Memoires de part & d'autre, & ensuite l'Arrêt du Parlement du 7 Avril 1712, sur lequel l'Auteur fait trois Observations (pag. 142.) dont la premiere & la derniere ne me paroissent pas justes. Au reste M. Gayot remarquera que ce qu'il a jugé à propos de dire pour sa propre justification, pourroit servir aussi à celle de Gacon. *On regarde*, dit-il, *un homme*

mort civilement comme un cadavre qu'on peut disséquer pour faire des leçons d'Anatomie. Que peut-on ôter à un homme qui a perdu les droits de cité ? Que peut-on dire sur quoi le jugement de condamnation renchérisse ?

M. Gayot a joint à l'Histoire de ce procès, quelques remarques touchant les Libelles diffamatoires; dont les auteurs suivant l'Edit de Charles IX de 1561, doivent être punis pour la premiere fois du fouet, & pour la seconde de mort. Il seroit fort à propos que cet Edit fût connu de certains satyriques. La peine qu'ils encourent par leurs lâches assassinats, pourroit les retenir.

Cette matiere est suivie de la Cause de Louis Gaufridy Prêtre, brûlé comme Sorcier, par Arrêt du Parlement de Provence, & de celle d'une Religieuse prétendue Hermaphrodite, sur le benefice de laquelle on jetta un dévolu. On trouve après cela le Procès du Comte de Bussi avec M. de la Riviere, son gendre, & l'Arrêt du Parlement intervenu en faveur de ce dernier. Mais on ne s'attendoit pas à trouver en cet endroit un jugement de M. de Pitaval, sur l'esprit & la maniere d'écrire du Comte de Bussi, ni qu'il s'avisât de décider que les Lettres de ce Comte &

celles de Madame de Sevigné ſont *dans le même goût & de la même force :* Quel rapport cela a-t-il aux *Cauſes celebres & intereſſantes?* On s'attendoit encre moins à rencontrer au même endroit, les bons mots de Madame de Sevigné & quelques-uns de M. de Buſſi. *Je raconterai*, dit-il, *encore un trait du Comte de Buſſi qu'on ne voit nulle part, ſi ce n'eſt dans un de mes Ouvrages.* C'eſt effectivement comme ſi ce trait n'étoit nulle part. La Cauſe célebre de feu Mademoiſelle de Choiſeuil termine le volume. Mais on ne ſçait pas pourquoi l'Auteur a mis *à la ſuite* de cette Cauſe, une Epître en vers de M. Tanevot, pour ſervir de réponſe à un fort mauvais Ouvrage, intitulé, *Epître à Uranie.* C'eſt, dit M. Gayot dans une Note, que *j'ai réfuté auſſi l'Epître à Uranie.* La raiſon eſt excellente ; cependant on ne trouve point ici cette réfutation, & on ne la connoît point d'ailleurs.

On vient de me faire part d'une nouvelle Litteraire de Londres. » L'état » de la Litterature n'offre rien ici de » nouveau & d'extraordinaire que la » Tragedie intitulée, *le Heros chétien*, » par M. Lillo Auteur de *George Barnv-* » *vel*, ou le Marchand de Londres. Le

» Heros Chrétien est George Castriot, » Prince d'Epire & d'Albanie, autre» ment Scanderberg. C'est la plus reli» gieuse piece qui ait paru depuis long» tems sur notre Théatre. Elle étoit » trop Chrétienne pour n'être pas si» flée en ce païs-ci, &c.

Je suis fâché que ma Lettre du cinquiéme de ce mois, vous ait donné lieu de croire que je ne faisois qu'un cas médiocre des *Poësies de Mademoiselle de Malcrais*, imprimées depuis peu. Faites attention, Monsieur, que je vous ait dit expressément qu'il y avoit dans son Recueil *quelques pieces excellentes*, & plusieurs autres où l'on trouvoit *du génie & du feu*. En parlant des pieces excellentes, je n'ai cité que l'Idylle des *Hirondelles*; j'aurois pû en citer bien d'autres, & en vérité presque toutes les Idylles & les Odes de Mademoiselle de Malcrais sont très-belles. A l'égard des Cantates, des Epîtres, des Epigrammes, je n'en porte pas le même jugemment, non plus que de la partie du Recueil intitulée, *Poësies diverses*; c'est selon moi, un assemblage de bon & de médiocre; & ce que j'appelle médiocre ne laisse pas d'être souvent ingénieux. Vous sçavez que le *bon goût* abandonne quelquefois ceux qui en font paroître

le plus dans d'autres ouvrages, & qui ont d'ailleurs beaucoup d'esprit.

Vous n'avez pas non plus pris ma pensée, Monsieur, dans les trois dernieres lignes de cette même Lettre. Les Poësies de Mademoiselle de Malcrais (c'est-à-dire, de M. Desforges) ont le cours que peut avoir aujourd'hui un Livre nouveau de ce genre, dont plusieurs pieces sont estimées des Connoisseurs.

En parlant de l'Entretien de la Critique avec M. de V. dans le *Temple du Goût*, je vous ai fait part d'une idée badine, dont je crois que vous n'abuserez point. Personne n'estime plus que moi les écrits de cet Auteur, mais je crois aussi qu'on les peut critiquer; c'est tout ce que j'ai voulu dire.

Mesure de la Terre.

Avez-vous lû l'Ouvrage publié sur la fin de l'année derniere par M. d'Anville Géographe ordinaire du Roy, & imprimé chez Chaubert? Il est intitulé, *Proposition d'une mesure de la terre dont il résulte une diminution considerable dans sa circonference sur les Paralleles.* Depuis plusieurs années les Astronomes ne sont pas d'accord sur la figure de la Terre, qu'on regardoit autrefois comme un corps spherique, & qui est regardé aujourd'hui comme un Sphéroïde. Il ne s'agit plus que de sçavoir, si c'est

un Sphéroïde applati vers les Poles & rehaussé vers l'Equateur, comme Messieurs Newton & Huygens, l'on crû, ou si c'est plûtôt un Sphéroïde allongé vers les Poles, comme le prétendent la plûpart des Astronomes François. Ce point est très-important pour la réformation des Cartes & pour sa perfection de l'art de la navigation. M. d'Anville, à la fin de sa Préface, fait esperer que la question ne demeurera pas encore long-tems indécise. » Le Roy,
» dit-il, veut bien s'interesser à cette
» question, & par le soin de ses Mi-
» nistres, nous voyons au milieu de la
» Guerre *une troupe* d'Astronomes &
» de Géométres destinée à se rendre
» dans des contrées voisines de l'Equa-
» teur, où des opérations exactes servi-
» ront à l'éclaircissement de cette diffi-
» culté, & de plusieurs autres points
» importans d'Astronomie.

En attendant que les Géométres & Astronomes que le Roy envoye au Perou, & qui doivent partir incessamment pour faire leurs observations sur l'Equateur, ayent décidé la question, le Public profitera de l'ouvrage du sçavant Géographe, qui a connu, dit-il, ce retrécissement de la Terre vers les Poles, par la seule étude de la Géo-

graphie, & par la meſure préciſe des eſpaces de longitude ſur differens paralleles. Par la meſure de la Terre que M. d'Anville expoſe dans ſon Livre, il ne s'agit pas moins que d'ôter 300 lieuës marines, & peut-être, plus, à la circonference de la Terre ſur l'Equateur.

Parodie de l'Opera d'Achille.

Les Sieurs Romagneſi & Riccoboni Comédiens Italiens on fait imprimer leur Parodie de l'*Opera d'Achille*, dont les paroles ſont de M. Danchet de l'Academie Françoiſe, & la Muſique de M. Campra. Cette Parodie auroit eu plus de ſuccès, ſi l'*Opera d'Achille* avoit pû être repreſenté un peu plus long-tems.

Compliment des Comédiens Italiens.

Les Comédiens Italiens ont fait à la clôture de leur Théatre un compliment en vers, qui a été fort goûté du Public. L'endroit qui regarde la critique des piéces de Théatre a ſurtout attiré l'attention.

Le Public applaudit une piece nouvelle
Quoiqu'il ait reconnu de grands défauts en elle ;
Mais il voit ſes beautés, ſçait les appretier,
Et quand il rit chez nous aux traits de la Satyre,

C'eſt qu'il a ſenti le premier
Tout ce que là-deſſus les Cenſeurs pouvoient
dire.
Cet uſage d'ailleurs de tout tems établi
Devroit-il offenſer perſonne ?
De ces combats d'eſprit, que le bon goût
ordonne,
On a vû tous les ans le Parnaſſe rempli,
Et l'Auteur critiqué n'en eſt point avili.

. . . .

Les grands ſuccès enflent de trop de gloire,
Il faut les mitiger par la reſtriction ;
Car un Auteur n'a pas de peine à croire
Qu'il a ſaiſi le point de la perfection ;
Et la critique eſt néceſſaire,
Pour qu'il faſſe au Public la reſtitution
Des complimens outrés qu'on auroit pû lui
faire,
Juſqu'au tems où l'impreſſion
Fait voir combien l'ouvrage a mérité de
plaire.

Puiſque M. Riccoboni le fils, dit Lelio, qui paſſe pour l'Auteur de ce compliment, ſe montre ſi favorable à la Critique, il ne doit pas trouver mauvais, qu'en approuvant tout ce qu'il dit à ce ſujet, je critique un peu ſa verſification. Le Parnaſſe *rempli de combats d'eſprit*, des *ſuccès mitigez par la reſ-*

triction ; une *restitution de complimens outrés* faite au Public par un Auteur : ces expressions & quelques autres jointes au tour un peu prosaïque de tout l'Ouvrage, pour me servir de ses termes, permettent d'en *mitiger le succès par une restriction équitable*, dont je crois qu'il ne s'offensera point.

Je suis, *&c.*

A Paris, *ce* 12.
Mars 1735.

A PARIS, chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE TROISIE'ME

G.

VOus me demandez, Monsieur, ce que je pense de la Tragédie de *Didon*, par M. le Franc, & si je la juge digne du succès éclatant qu'elle a eu. Je vais, suivant vos désirs, vous communiquer quelques unes de mes observations, que je soumets à vos lumieres. Si vous les trouvez peu importantes, prenez vous en à la construction de l'Ouvrage, qui ne fournit presque rien à la Critique. Didon Tragédie.

Iarbe, Prince Numide, est devenu amoureux de Didon à Tyr. A la premiere nouvelle de l'évasion de la Princesse, il part & va soupirer dans les déserts de la Lybie : dès le commencement de la Piéce, il donne une

relation de ſes courſes, & il déclare qu'après avoir exterminé un uſurpateur, il s'eſt mis en poſſeſſion du Royaume de Numidie. C'eſt alors qu'il découvre que Didon bâtit Carthage; & ſe ſouvenant de ſon premier amour, il envoye inutilement la demander en mariage par des Ambaſſadeurs. Picqué de ce refus, il vient lui-même faire la même propoſition, & s'ouvre à Madherbal, Général des Charthaginois, ſur ſa paſſion, & ſur ſes projets de vengeance, au cas que Didon s'opiniâtre à ne vouloir pas l'accepter pour Epoux. Il voit cette Princeſſe, & ſous le titre d'Ambaſſadeur, il lui fait des propoſitions qui ne ſont pas bien reçûes; alors il uſe de menaces, & les redouble, après avoir appris de Didon même qu'elle va épouſer Enée. Forcé pour lors de ſe découvrir, il peint ſa paſſion lui-même de la maniere la plus forte. Les larmes qu'il verſe enſuite, & ſon amour furieux qu'il oppoſe aux conſeils de Madherbal, ſont les effets de ſon déſeſpoir; enfin il va raſſembler ſes forces contre Carthage, & eſt tué par Enée dans un combat.

Tel eſt Iarbe dans cette Tragedie: je reconnois d'abord que l'Au eur en le faiſant amoureux, a eu l'art de lui

conſerver un air de férocité Numide : ce n'eſt aſſurément pas un *Courtiſan François*. Son traveſtiſſement a été heureuſement imaginé pour mettre ce Prince à la Cour de Carthage, & pour diſpenſer en même tems l'Auteur de le faire paroître ſur la Scene avec Enée. La rencontre eût été embaraſſante, autant pour le Poëte que pour les deux perſonnages.

M. le Franc a raiſon de s'applaudir dans ſa Préface du caractere de Madherbal : c'eſt un vertueux Miniſtre qui ne fait rien aux dépens de la probité & de l'honneur : ami vrai & ſincere, il n'abuſe point des confidences que lui fait Iarbe ; & il n'eſt occupé que du ſalut de Carthage, dès que ce Prince lui déclare la guerre. Faut-il s'étonner qu'il ait tant plû ſur le Théatre ? Mais ne devoit-il pas dans la ſuite s'attendrir un peu dans le récit de la mort d'Iarbe ſon ami, qui lui avoit confié ſes plus importans ſecrets ? Didon auroit-elle blâmé des regrets pour un Prince de mérite, dont elle avoit captivé le cœur ?

L'Enée de Virgile eût été un Héros trop froid ſur le Théatre ; c'eſt pour ainſi dire un étranger, que le Poëte a cru devoir naturaliſer pour la Scene :

il l'a fait amoureux & galant, en lui laiſſant de la religion : mais ſon amour ſubordonné à la noble ambition de fonder l'Empire Romain, va juſqu'à lui rendre ſuſpects les Oracles des Dieux. Enée, peint de ſes couleurs ſagement aſſorties, a charmé les Spectateurs, ſurtout lorſqu'ils l'ont vû triompher de ſa paſſion, & renoncer aux délices de Carthage, au moment qu'Acate lui demande ſon Fils au nom des Troyens, pour aller faire la conquête de l'Italie. Cette ſurpriſe a paru ménagée avec un art admirable. La grande difficulté étoit de ſéparer Enée de la Reine, qui l'avoit accablé de bienfaits, & de le faire partir, ſans qu'on pût lui reprocher d'être ingrat : l'Auteur a ſurmonté habilement cette difficulté, en feignant une bataille où Enée tue ſon rival. Ainſi le départ de ce Héros n'eſt accompagné d'aucune odieuſe circonſtance. Ce n'eſt ni un infidele, ni un ingrat, comme dans l'Eneïde. Cette invention judicieuſe eſt digne de Corneille & de Racine. Je conviens néanmoins qu'il y a un peu d'embarras dans ce combat nocturne ; & il eſt ſingulier d'ailleurs, que l'Auteur en faſſe annoncer le ſuccès par une femme.

Certains Critiques prétendent qu'Enée se laisse un peu trop gouverner par Acate, & que les violens efforts de ce confident, pour l'arracher aux plaisirs de Carthage, diminuent la gloire du Héros, qui devoit peut-être prendre cette résolution de lui-même.

L'Auteur n'a pas eu de peine à former le caractere de Didon, le chef-d'œuvre de Virgile. Il faut cependant convenir que cette Reine est plus vertueuse & bien plus aimable dans la Tragédie.

Il me semble que l'Auteur auroit pû supprimer l'imprécation qu'il fait prononcer à cette Princesse, vers la fin de sa Piéce. Dans Virgile la fondatrice de Carthage est deshonorée par Enée, & ce deshonneur a réjailli sur la Nation Carthaginoise: source de la haine entre Carthage & Rome. Mais dans la Tragédie Didon n'est point deshonorée; de plus elle est redevable à Enée qui l'a délivrée d'un ennemi redoutable. Ce Prince la quitte, & elle sçait par quel motif. Elle peut donc être sensiblement touchée de son départ; la violence de son amour peut même la réduire au désespoir jusqu'à se tuer. Mais comme la conduite d'Enée ne sçauroit fonder la haine des Carthaginois con-

tre les Romains, Didon ne doit pas dire dans la Tragédie.

Puiſſe après mon trépas s'élever de ma cendre.
Un feu qui ſur la terre aille un jour ſe répandre.
Excités par mes vœux puiſſent mes ſucceſſeurs,
Jurer dès le berceau qu'ils ſeront mes vengeurs,
Et du nom des Troyens ennemis implacables,
Attaquer en tous lieux ces rivaux redoutables.
Que l'univers en proïe à ces deux Nations
Soit le théatre affreux de leurs diſſentions,
Que tout ſerve à nourrir cette haine invincible,
Qu'elle croiſſe toujours, juſques au moment terrible
Que l'un ou l'autre cede aux armes du vainqueur;
Que ſes derniers efforts ſignalent ſa fureur,
Et qu'enfin parvenue à ſon heure fatale,
Elle cede en tombant le monde à ſa rivale.

L'Auteur a peut-être ſenti ce manque de juſteſſe; mais il n'a pas crû devoir priver ſa piéce d'un des plus beaux traits de l'Eneïde, ni en ſacrifier la brillante traduction.

Le défaut de contraſte dans les caracteres a été generalement remarqué; & il faut convenir qu'il n'y a pas aſſez dans la piéce de ces differentes paſſions

qui ſe croiſent les unes avec les autres, & d'où naît l'intérêt qu'on prend à la Tragédie.

Pluſieurs perſonnes ont condamné la maniere dont M. L. F. dans ſa Préface a parlé de Virgile, en donnant ce merveilleux genie pour *le plus mauvais modele de caracteres.* Il déclare nettement qu'il *l'a rectifié en cette partie.* Ce ſont là, ce me ſemble, de ces choſes, qu'on peut faire ſans le dire. L'Auteur devoit d'ailleurs faire réflexion, qu'un caractere, qui ne convient pas ſur la Scene, peut convenir dans un Poëme Epique, où il ne faut pas tant de chaleur, & où l'on n'exige pas une obſervation ſi exacte de toutes les bienſéances, que dans un ſpectacle. A l'égard d'Enée, pour découvrir toute l'adreſſe de Virgile, il faut un peu connoître le caractere d'Auguſte; dans le deſſein où Virgile étoit de peindre ce Prince, & de l'intéreſſer à l'Eneïde, pouvoit-il donner d'autres traits à ſon Héros?

Au reſte, malgré quelques remarques critiques que je viens de faire ſur cette Tragédie, je reconnois que c'eſt une des plus belles piéces qui depuis longtems ait paru ſur notre Théatre, & il eſt bien glorieux à un jeune Auteur, d'avoir traité avec tant de ſuccès un

ſujet, qui avoit paru juſqu'ici aſſez peu Dramatique. Le ſtile en eſt pur & élegant; la verſification énergique, noble & coulante; les penſées brillantes & juſtes, la conduite judicieuſe, le Dialogue regulier, les ſituations touchantes, & le dénouement très-heureux. Il y a d'ailleurs de fort belles Sentences dans la piéce; ce qui eſt un des principaux ornemens de la Tragédie.

Je remarquerai à ce ſujet le tour que trois Poëtes ont donné à une même maxime. Madherbal dit dans la Tragédie de Didon;

Mais qu'il faut peu compter ſur la faveur des Rois!

Un inſtant détermine ou renverſe leur choix.

L'Auteur a encheri ſur Campiſtron qui s'exprime ainſi;

Quelle que ſoit pour nous la tendreſſe des Rois,
Un moment leur ſuffit pour faire un autre choix.

Mais le grand Corneille avoit déja dit la même choſe avec plus d'énergie.

Et malgré ce pouvoir dont l'éclat nous ſéduit,

Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil
nous détruit.

M. Titon qui s'est rendu si célébre par son Parnasse François, & par son zéle singulier pour la gloire des beaux esprits, & pour le progrès des beaux Arts, vient de publier depuis peu un Ouvrage sous le titre d'*Essais sur les Honneurs, & sur les monumens accordés aux plus illustres Sçavans*. On peut dire que c'est un monument qu'il s'est érigé à lui-même : la postérité, plus reconnoissante que son siécle, le mettra sans doute au nombre des Illustres, qui ont honoré & encouragé les talens.

Mais sur les honneurs accordés aux Sçavans.

L'Auteur a embrassé dans ses Essais tous les tems & tous les païs, ensorte que par rapport au sujet qui y est traité, c'est en abregé une espece d'Histoire Universelle. Il y a joint l'origine & le progrès des Sciences & des Arts, & il n'étoit guerre possible de séparer ces deux objets : les monumens & les honneurs accordés aux Sçavans auroient perdu une partie de leur éclat, si l'on n'avoit pas montré au moins indirectement qu'ils les avoient mérités. L'Auteur auroit pû néanmoins retrancher plusieurs traits d'Histoire éloignés de son dessein : par-là les faits nécessaires au

roient été plus rapprochés & plus liés ensemble. A l'égard du stile, M. Titon promet au Public de *polir dans la suite son Ouvrage*: Il ôtera tout ce qui peut déplaire aux esprits les plus délicats, & il faut esperer qu'il ne sera pas dans la suite indifférent pour les transitions heureuses ni pour la varieté des expressions.

Je crois avec lui, que ce Livre est susceptible d'augmentations; mais je ne suis pas de son avis, *de les mettre en notes*, ni d'ériger son petit volume en un tome *in-folio*. S'il supprime tous les faits étrangers, il trouvera que la matiere n'est pas si vaste qu'il le croit.

Pour vous donner un exemple de la façon laconique dont M. Titon conte les faits, en attendant qu'il les expose plus au long, je vais copier ce qu'il dit au sujet d'une Ode de Mademoiselle de la Vigne. Une personne de distinction, dit-il, » qu'on croit être M. de » Gordes, Evêque de Langres, lui » envoya dans une boëte, une lyre d'or; » ce fut après qu'elle eut composé sa » belle Ode, intitulée, *Monseigneur* » *le Dauphin au Roy*. « Il n'en dit pas » davantage. Voici, ce me semble, comment on pourroit exposer le même fait. En 1673. après les brillantes Con-

quêres du Roy Mlle de la Vigne composa une Ode sur ce sujet dont il courut diverses copies manuscrites; un inconnu envoya à cette illustre fille une petite boëte de coco, où étoit une Lyre d'or émaillé, avec une *Ode à Climene*. On tâcha inutilement de découvrir l'Auteur de cette galanterie, qui a donné lieu à Mlle de la Vigne de composer des Stances d'un tour fort heureux. Alors par un sentiment d'honnêteté & de reconnoissance on se détermina à mettre au jour l'Ode à Climene, avec la réponse, & avec quelques Madrigaux que l'Ode de l'Inconnu avoit fait naître. Mais comme le Public n'auroit point entendu tout cela sans l'Ode de *Monseigneur le Dauphin*, on la fit paroître en même tems. Ce détail se trouve à la suite de cette derniere Ode, qui fut imprimée en 1673, avec ces petites piéces ingénieuses qu'on auroit peut-être retrouvées avec plaisir dans les Essais de M. Titon. Je ne m'arrêterai pas à vous indiquer un grand nombre de faits oubliés, il me suffit de vous renvoyer au *Mascurat* de Naudé, & au *Sorberiana* : il me paroît un peu étrange que l'Auteur n'ait parlé ni du présent fait de la part de la République de Venise à M. de Sainville, pour avoir

traduit l'Epigramme de Sannazar, qui contient l'Eloge de la Ville de Venise, ni de la récompense que le Roi de Portugal accorda aux vers de l'Abbé du Jarry sur l'Académie de Lisbonne, &c.

Si l'Auteur pense sérieusement à perfectionner son Ouvrage, on le prie de bien examiner les faits: il en rapporte quelquefois qui sont ou faux ou douteux. A la page 246, il nomme trois sçavans Ecossois, qui, en arrivant en France du tems de Charlemagne, crioient, Science à vendre. Ce fait rapporté par Pasquier est réfuté comme une fable par le sçavant Critique cité quatre lignes après. Il place Callot mort en 1635, au nombre des Graveurs qui ont illustré le Regne de Louis XIV. On trouve d'ailleurs dans son Livre quelques noms propres si défigurés, qu'ils sont presque méconnoissables.

Il n'étoit pas possible que M. Titon si porté à *célébrer la Gloire des Grands Hommes*, n'enfantât quelque nouveau projet, à la vûë de tant de monumens érigés à leur Gloire. Mais je ne sçais si ces *Jeux Lodoïciens*, qu'il propose à l'éxemple des anciens Jeux de la Grece, seroient bien intereſſans & bien utiles,

en y mêlant des ſujets empruntés de la Fable. Il faut avouer que ces Exercices, rendus conformes à nos mœurs, occuperoient noblement les eſprits durant la Paix, & attireroient les Etrangers en France.

Mais le projet favori de l'Auteur eſt d'exécuter en grand, dans quelque Place de Paris ou de ſes environs, le *Parnaſſe François*, qu'il a fait exécuter, comme l'on ſçait, *en petit & ſelon ſes moyens*. Il avoit pour cela imaginé un expédient qui ne lui pas a réuſſi : » J'aurois fait volontiers, dit il, cette » entrepriſe à mes dépens, ſi l'on m'a» voit voulu donner une des Places *des* » *Quarante*, non pas de celles de l'A» cadémie Françoiſe, dont je me tien» drois cependant très-honoré, mais » une de celles des plus diſtinguées » dans la Finance. Mon deſſein eſt bien » éloigné de vouloir faire aucun tort à » ceux qui les occupent : au contraire ; » car tandis qu'ils feroient un travail » utile à l'Etat, & des dépenſes telles » qu'il convient à leur Emploi, je leur » ferois honneur de mon côté & même » à la Nation, en travaillant à l'exé» cution du Parnaſſe en figure plus » grande que le naturel, qui ſeroit bien » avancé en huit ou neuf années, au

» moyen d'un million : mais je suis bien
» éloigné de trouver de pareilles res-
» sources, & de voir ma bonne volonté
» secondée, &c. « Il seroit possible,
dit-on, de diminuer la dépense, en
ôtant de son *Parnasse* plusieurs sujets
médiocres, dont la Compagnie n'honore
pas fort les excellens. Pour moi je
m'imagine qu'on placeroit ce monument
à peu de frais dans le *Temple du
Goût*.

Trois nouveaux Contes des Fées.

Je sçai combien vous estimez les Ouvrages, où, sous le voile d'une fiction badine & ingénieuse, regne une morale instructive ; ainsi vous me sçaurez bon gré de vous indiquer *Trois nouveaux Contes de Fées*, composés, dit-on, par une jeune Dame. Vous souriez peut être, en m'entendant dire qu'on trouve de solides moralités dans un Ouvrage d'un genre si frivole : cependant dans le premier Conte on voit une Beauté vertueuse arracher enfin un cœur, dont une artificieuse Coquette avoit surpris la tendresse. Dans le second, c'est un homme de beaucoup d'esprit & fort laid qui est aimé d'une femme belle, mais sensée, préférablement à un Petit-Maître d'une jolie figure ; les charmes de l'esprit donnent à la

laideur l'éclat de la beauté. Enfin le troisiéme eſt un tableau du triomphe que la Vertu perſecutée remporte ſur le Vice. Dans ces avantures, ſoutenues du merveilleux & des enchantemens des Fées, l'amour, peint d'un coloris délicat, aboutit toûjours au mariage : il y a des ſurpriſes ménagées avec eſprit, des portraits finement touchés, des deſcriptions riantes, de ſages réflexions d'un tour noble, & des traits de morale ſi heureuſement amenés, que l'impreſſion n'en eſt point affoiblie, quoiqu'ils ſe trouvent à côté des avantures les plus extraordinaires ; point d'image deshonnête, point de ces peintures trop libres, expoſées depuis peu dans un Livre ingénieux qui a eu grand cours ; la narration eſt vive & dégagée de frivoles circonſtances ;& le ſtile eſt pur & élégant. On trouve dans cet Ouvrage une illuſtre rivale des Dames d'Aulnoy & de Murat.

La Préface renferme des Obſervations ſingulieres. Vous n'ignorez pas combien le ſiſtême imaginaire des Fées, des Enchanteurs, &c. bleſſe les eſprits ſérieux ; cependant les raiſons qui peuvent l'accréditer ſont plus ſolides qu'on ne penſe, & je ne doute point que vous n'approuviez le tour ingénieux qu'on

leur a donné dans cette Préface.

Les Fées, dit-on, tiennent de notre imagination leur existence & leurs charmes : mais ces erreurs peuvent être la source d'un plaisir innocent; ainsi au lieu de les combatre, notre intérêt nous engage à les accréditer, en écartant celles qui blesseroient directement le bon sens, & empêcheroient par conséquent une agréable illusion. » Les » Espagnols, dit l'Auteur, étoient- » ils moins heureux qu'aujourd'hui, » lorsqu'ils se livroient à leurs idées de » Chevalerie errante, & qu'ils bâ- » tissoient sur ce fondement les plus » agréables chimeres du monde? Nos » Ancêtres n'auroient-ils pas perdu » beaucoup à être détrompés sur le » compte de l'Archevêque Turpin & » des douze Pairs de France, & sur » celui de Merlin, de Meluzine ?

Mais ne seroit-il pas à craindre que cette habitude de se tourner vers des objets purement imaginaires ne fît perdre à l'esprit le goût des vérités ; C'est une objection que fait l'Auteur ; & à laquelle il répond.

» Le sistême des Fées, selon lui, » n'est pas plus capable de nuire que » les sistêmes ordinaires de Physique ; » dont la plûpart ne sont guéres mieux

» appuyés. Celui-là roule, comme » ceux-ci sur des possibilités, & les » sectateurs du premier auroient cet » avantage sur les Physiciens, qu'aussi- » tôt qu'on les presseroit sérieusement » de convenir que les objets dont ils » s'occupent, sont autant de songes » creux & badins, ils feroient cet aveu » en riant & sans balancer; au lieu » qu'un Physicien orgueilleux & entê- » té de ses chimeres, vous soutiendra » opiniâtrement que ses sistêmes sont » autant de verités qui l'emportent sur » toutes les découvertes qu'on a faites » avant lui. L'Auteur voudroit-il parler des opinions ridicules de certain Physicien moderne?

Les avantages de ce sistême doivent donc se borner au plaisir qu'il donne aux imaginations les plus froides, & aux sentimens héroïques qu'il peut faire naître? » Un cerveau, dit l'Au- » teur rempli des traces de la Che- » valerie errante, va communiquer au ,, cœur assez d'esprits pour y former ,, des sentimens de valeur, de ten- ,, dresse, de générosité, de compassion, ,, &c. Si vous joignez à ces traces les ,, images d'une Fée protectrice, dont ,, les faveurs se méritent par la gran- ,, deur d'ame & par la vertu, vous allez

„ faire un Héros d'un homme ordi-
„ naire. « A la ſuite de ces réfléxions on trouve une agréable relation en forme de Lettres, de quelques prétendus eſprits qui troubloient les habitans d'un Château : L'Auteur a pris de là occaſion d'inventer les Etres Aëriens & inconnus à nos ſens, & de leur ſuppoſer un principe de mouvement & d'action, comme nous le voyons dans les animaux.

Editions des Poëſies de M. l'Abbé de Chaulieu.

Je crois vous faire plaiſir de vous entretenir des trois Editions qui ont paru depuis quelques années des Poëſies de M. l'Abbé de Chaulieu. La premiere parut en 1724. à Roüen; mais l'homme de Lettres qui avoit ramaſſé une partie de ces Poëſies, n'eut pas le loiſir de leur donner quelque ordre; & de veiller à l'impreſſion. Malgré ces défauts l'Edition fut bientôt épuiſée. En 1731. M. C.... tranſplanté en Hollande, en publia une nouvelle, remplie de fautes, mais mieux arrangée & augmentée de quelques petites piéces de vers, & de pluſieurs Lettres en proſe. L'Editeur enfla ſon Recueil d'une longue & ennuyeuſe Epître, où il s'aviſa de bâtir un ſiſtême de volupté, également éloigné, dit-il, de la dé-

bauche & de la Misantropie, Selon lui, les Poëtes qui l'ont suivi, ont peint les plaisirs avec des traits vifs & naturels ; mais ceux que leur mauvaise fortune a contraint d'y renoncer, n'ont fait que des peintures froides ; & parce que les Poësies d'un goût Anacréontique naissent au milieu de l'amour & de Comus, il a cru devoir répresenter les François à table, & la maniere commode dont ils traitent l'amour : c'est une description triviale que cet Auteur s'est inutilement efforcé d'animer. Rien n'est plus maussade que ses invectives contre le fameux Hôtel de Ramboüillet, où regnoit le sistême du pur amour Platonique, & contre quelques précieuses modernes, interessées à le défendre. Enfin dans les portraits qu'il fait d'Horace, de Juvenal, de Catulle, de Tibulle, d'Anacréon, & de quelques Poëtes François tels que Blot, Théophile, des Barreaux, Voiture, Chapelle, Chaulieu, &c. il n'a pas sçû bien marquer ces differences fines & délicates qui caractérisent chacun de ces Poëtes. Mais c'est assez vous parler d'une Edition anéantie par la derniere, sur laquelle je vais vous donner des éclaircissemens que vous m'avez demandés.

L'Editeur qui a connu particulierement M. l'Abbé de Chaulieu, auroit pû nous donner des Mémoires plus détaillés sur la vie de ce Poëte; mais il paroît qu'il a craint de grossir le Livre par une Préface trop ornée de traits curieux. Son Recueil beaucoup plus ample que les précedens, a été imprimé correctement: on trouve plusieurs piéces tirées d'un Livre connu sous le titre de *Divertissemens de Sçeaux*; & quelques autres qui n'avoient pas encore paru: les méprises qui défiguroient la plûpart des piéces publiées avant cette Edition, sont heureusement corrigées. Mais ce que je ne sçaurois approuver, c'est le peu d'ordre de ce Recueil. Pourquoi ne pas séparer les Epîtres d'avec les Odes, & ne pas réunir les autres piéces sous le titre de Poësies diverses? Cette division s'offroit si naturellement. A voir la confusion qui regne dans ce Livre, où il n'y a point de table, on croiroit que ces Poësies auroient été remises à l'Imprimeur, en l'état où le hazard les auroit placées dans un porte-feüille. L'Editeur, se doutant que cette confusion déplairoit à ses Lecteurs, la rejette sur l'Abbé de Chaulieu: *c'est lui*, dit-il, *qui a placé ces Piéces dans*

l'ordre ou on les trouve. Mais est-il vraisemblable que pour arranger ses Poësies, il n'ait eu égard, ni aux differens genres, ni aux dattes des années, qui sont quelquefois marquées, ni à la suite nécessaire de certaines Piéces? Est-ce l'Abbé de Chaulieu, qui, à la page 56. a inséré des Vers sur la mort du Marquis de la Fare, à qui il écrit dans la suite à Fontainebleau, d'où son ami, déja mort dans une Piéce précédente, lui répond qu'on a bû à sa santé? Je vous apprens que nous pouvons esperer bien tôt un Recueil plus ample & mieux digeré de ces Poësies.

Description de la Sicile.

On a imprimé l'année derniere à Amsterdam in 8o. la *Description de l'Isle de Sicile*, & de ses côtes Maritimes, avec les Plans de toutes ses forteresses, telles qu'elles sont aujourd'hui, avec un Mémoire de l'état politique de cette Isle, présentée autrefois au Roy Victor Amedée, par le Baron Agatin Apari, Sicilien. Le principal mérite de ce petit Ouvrage, est un grand nombre de Planches fort belles, qui representent l'ancienne Sicile, & la Sicile moderne, & les Plans exacts des Villes & Châteaux de cette Isle.

Le Mémoire du Baron est assez cu-

rieux. C'est un citoïen zelé, qui après avoir représenté au Roy victor la fertilité & les richesses de la Sicile, les Loix & les Coutumes de ce pays, lui expose ensuite les désordres qui y regnent.

On apprend dans ce Mémoire qu'en vertu d'une concession du Pape, le Roi peut retirer tous les ans, près de 100000 écus de la permission de manger des œufs & du laitage en Carême. Ce revenu, suivant la concession, devoit être employé à la guerre contre les Infidéles; on l'employe aujourd'hui à l'entretien des Galeres. Les Ecclesiastiques ne payent aucuns droits d'entrée pour les Marchandises & denrées de leurs terres. Quand un Ecclesiastique n'a point de biens pour sa subsistance & celle de sa famille, lui & sa famille jouissent du droit de franchise, & les Marchands sont obligés de leur donner les denrées à meilleur marché qu'aux autres. Les Ecclesiastiques qui n'ont point de famille, vendent ce privilege.

Il y a en Sicile des Capitaines d'armes distribués en plusieurs Departemens, pour donner la chasse aux Brigands. Ces Capitaines, dit le Baron, sont ordinairement de fameux scele-

rats, ainſi que la plûpart de leurs Cavaliers; ils ſoutiennent les brigands, partagent les vols avec eux, & commettent impunément les plus grands crimes. De plus, les grands Seigneurs du Royaume ſe font un honneur de donner un azile dans leurs terres à tous les ſcelerats. Pour remedier à cet abus, le Baron propoſe au Roi de remettre en vigueur l'ancienne Loi du Royaume, par laquelle les Officiers de Juſtice étoient obligés de payer tous les vols faits dans l'étenduë de leur Juriſdiction. Il ajoûte qu'il ſeroit bon de comprendre tous les Seigneurs ſous la même Loi. Il regarde encore comme un abus & une funeſte ſource de déſordres les immunités accordées à toutes les Egliſes & Chapelles du Royaume qui ſont en grand nombre. Les coupables y trouvent un refuge aſſuré contre la Juſtice; enſorte que tous les lieux ſaints ſont des cavernes de voleurs, & des retraites pour les aſſaſſins & pour tous les méchans. Il ſeroit à propos, ajoûte-t'il, d'abolir ces immunités, comme on l'a fait en France, ou de les reſtraindre à deux ou trois Egliſes, comme à Veniſe & à Genes. Les voleurs domeſtiques ſont punis légerement en Sicile; ce qui en multiplie

beaucoup le nombre. L'Auteur conseille au Roi de les faire punir comme en France, & fait plusieurs autres rémontrances au Roi, dont le détail seroit ici trop long.

Je suis, *&c.*

A Paris, ce 31. *Mars* 1735.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE QUATRIE'ME.

G.

EN vous communiquant, Monsieur, mes observations sur les ouvrages modernes, je me réserve la liberté de vous entretenir quelquefois de ceux qui ne sont pas de la derniere nouveauté: Ainsi ne soyez pas surpris qu'elles roulent en partie aujourd'hui sur les Lettres de Madame de Sévigné, à Madame de Grignan sa fille, dont une personne, connue par la délicatesse de son goût, a donné l'année derniere une très-belle édition en 4. vol. in 12.

Nouvelle édition des Lettres de Madame de Sévigné.

Ces Lettres me paroissent avoir un caractere si original, qu'aucun ouvrage de cette espece ne peut lui être comparé, sans excepter les Lettres même de Madame de Sévigné à M. de Bussy: en effet dans les Lettres dont il s'agit, cet-

te illuſtre Dame ſemble ne s'entretenir qu'avec Madame de Grignan ſa fille ; ce ſont des traits fins & délicats formés par une imagination vive, qui ſçait tout embellir ; & le fond de raiſon qui y domine, paroît n'être orné que par la nature. Mais l'art des autres Lettres ſe fait quelquefois trop ſentir ; il y a moins de ces tours libres & naturels, ſi juſtement admirés dans les Lettres dont j'ai réſolu de vous parler.

Madame de Sévigné promene ſa plume ſur tout ce qui peut intereſſer & amuſer Madame de Grignan : Ce ſont des intrigues de la Cour, des nouvelles du tems, de petites anecdotes curieuſes, expoſées d'une maniere agréable & toûjours neuve ; avec pluſieurs traits qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Loüis XIV, le Vicomte de Turenne, le Cardinal de Retz s'y trouvent mieux peints par leurs actions, que par les plus éloquens panegyriques : des Miniſtres diſgraciés, en qui elle avoit connu des talens ſuperieurs, & des qualités eſtimables, y brillent par leur merite perſonnel, & vous interreſſent à leur fortune. Permettez-moi de rappeller en paſſant, une réflexion que j'ai faite en liſant ces Lettres ; c'eſt que Madame de Sévigné y met tant de ce

beau naturel qui ne ſe trouve qu'avec le vrai, qu'on ſe ſent affecté des mêmes ſentimens : on partage ſa joye & ſa triſteſſe ; on ſouſcrit à ſes louanges & à ſa cenſure ; on trouve ridicule ce qu'elle ridiculiſe avec tant de fineſſe ; en un mot, elle réunit une grande délicateſſe dans le cœur, & une grande juſteſſe dans l'eſprit ; & l'on ſe dit à ſoi-même : quel fond de raiſon & d'agrement ! On peut lui appliquer ce qu'elle dit elle-même d'un bel eſprit de ſon tems, il n'y eut jamais de tête ſi bien organiſée.

Obſervez-la traçant des regles de conduite & de judicieuſes maximes à Madame de Grignan ; c'eſt la ſageſſe parée de tous ſes charmes : « Tâchez, » lui dit-elle, de vous ajuſter aux » mœurs & aux maximes des gens avec » qui vous avez à vivre: accommodez-» vous un peu de ce qui n'eſt pas mau-» vais : ne vous dégoûtez point de ce » qui n'eſt que médiocre ; faites-vous » un plaiſir de ce qui n'eſt pas ridicule. T. I. pag. 102.

Et dans un autre endroit : » Vous ſça-» vez que je ne puis ſouffrir que les » vieilles gens diſent : je ſuis trop » vieux pour me corriger. Je pardon-» nerois plûtôt aux jeunes gens de dire : » je ſuis trop jeune, la jeuneſſe eſt ſi Ibid. p. 382.

» aimable qu'il faudroit l'adorer, si
» l'ame & l'esprit étoient aussi parfaits
» que le corps : mais quand on n'est
» plus jeune, c'est alors qu'il faut se
» perfectionner & regagner par les
» bonnes qualités, ce qu'on perd du
» côté des agreables. « Avec quelle adresse lui insinue t'elle de commander à ses goûts, de vaincre son aversion pour des personnes dont elle avoit sujet de se plaindre ? Elle lui donne l'exemple de ne s'en venger que par d'innocentes plaisanteries, qui n'obscurcissent jamais leurs bonnes qualités. Je n'ignore pas cependant qu'on accuse Madame de Sévigné d'être quelquefois médisante : mais est-on fondé à lui faire ce reproche, parce que pour égayer ses Lettres, elle écrit à sa fille des choses plaisantes, qui n'attaquent ni l'honneur, ni la probité ? C'est en vérité outrer la délicatesse. Pour bien connoître dans quelles bornes elle sçavoit se renfermer; lisez ce qu'elle dit d'une Dame qui l'avoit sensiblement piquée : toute sa vengeance se réduit à rassembler les ridicules de cette Dame : mais quelle idée avantageuse ne donne-t'elle pas ensuite de sa vertu & de sa pieté ? Un esprit médisant n'eût pas manqué d'en faire une hypocrite.

La justesse d'esprit de Madame de Sévigné ne paroît pas moins dans les jugemens qu'elle porte de plusieurs Ecrivains, tels que Pascal, Nicole, Sàci, Corneille, Racine, Despreaux, la Fontaine, Benserade, la Calprenede, le P. le Bossu, Mascaron, Flechier, Bourdaloüe, Bouhours, Maimbourg, &c. Comme quelques-uns de ces Jugemens peuvent donner lieu à des réflexions, vous ne trouverez pas mauvais que je m'y arrête.

Le célebre la Fontaine, dont quelques Ouvrages n'étoient pas beaucoup estimés par Madame de Grignan, me paroît défendu avec des exceptions bien dures : « Ne jettez pas si loin ces » Livres de la Fontaine ; il y a des Fa» bles qui vous raviront, & des Con» tes qui vous charmeront ; la fin *des » Oyes de Frere Philippe*, *les Rémois*, *le » petit Chien*, tout cela est très-joli ; il » n'y a que ce qui n'est point de ce style » qui est plat. Je voudrois faire une » Fable qui lui fît entendre combien » cela est misérable de forcer son esprit » à sortir de son genre, & combien la » folie de vouloir chanter sur tous les » tons, fait une mauvaise musique. Tom. I. p. 199.

Cette critique regarde un Recueil imprimé en 1671. sous le titre de *Fables*

nouvelles & autres Poësies, où l'on trouve des morceaux lyriques, peu dignes de la réputation de ce celebre Ecrivain: mais comme il ne vouloit qu'essayer le goût du Public, il méritoit peut-être une critique moins severe. L'experience l'avertit bien tôt qu'il avoit eu tort de s'exercer sur tant de genres differens, & il en convient lui-même.

Œuvres diverses de la Font. T. 1. pag. 140.

J'irois plus haut peut-être au Temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours;
Mais quoi ? je suis en vers comme en amours.

Si Madame de Sévigné a traité la Fontaine avec tant de sévérité ; quelle vivacité n'eût-elle pas montrée, si de son tems il y avoit eu un Poëte qui eût essaïé tous les genres de Poësie? Ces papillons du Parnasse devroient bien se dire, que la nature est avare de talens, & que celui dont elle nous favorise, est presque toujours acheté aux dépens des autres. Heureux qui sçait démêler & cultiver ce talent unique!

Voici ce que dit Madame de Sévigné contre Benserade & Maimbourg, deux Ecrivains qui avoient ébloui un grand

nombre de perſonnes. « Les Rondeaux » de Benſerade ſont, dit-elle, fort » mêlés; avec un crible il en demeu- » reroit peu : c'eſt une étrange choſe » que l'impreſſion. » Madame de Sevigné ne reſſembloit pas, comme vous voyez, à ces gens, qui, après avoir été ſéduits par la pompeuſe déclamation d'une piece, ne veulent être détrompés, ni par la lecture, ni par la critique. A l'égard de Maimbourg elle parle ainſi de ſon Hiſtoire des Croiſades : » Le Maimbourg eſt impertinent; » il y a toujours dans ſes Ouvrages la » marque de l'Ouvrier : belle penſée de » faire punir un Turc, pour n'avoir pas » ſalué l'image de la Vierge! « Ce trait eſt en effet plus digne d'un Legendaire que d'un ſolide Hiſtorien. Le ſtyle de cet Ecrivain la met preſque en colere : « L'Hiſtoire des Croiſades eſt fort » belle, mais le ſtyle me déplaît fort : » le P. Maimbourg a ramaſſé le délicat » des mauvaiſes ruelles..... Si vous » prenez les Croiſades, vous y verrez » deux de vos grands-peres ; mais je » ſuis aſſûrée qu'à certains endroits, » vous jetterez le Livre, & maudirez » l'Auteur. « Voilà comme les femmes d'eſprit ſe connoiſſoient en Ouvrages, dans ce ſiécle heureux, où pour

T. IV. pa 42.

T. IV. pag. 194.

T. III. pag. 5. & 194.

trouver d'excellens modeles de toute espece, il ne falloit pas remonter à des tems reculés. J'observerai à ce sujet, que plus il y a d'excellens Auteurs dans un siécle, plus le bon goût s'éleve & acquiert d'empire : on ne balance point à mépriser les Ouvrages qui s'éloignent de la perfection des modeles universellement connus ; mais lorsqu'ils deviennent moins communs, le bon goût s'affoiblit, & ces mêmes Ouvrages, dignes de mépris, trouvent enfin de nombreux applaudisseurs, qui peu à peu se sont familiarisés avec le médiocre & le mauvais.

Le grand Corneille est le Poëte favori de Madame de Sévigné ; elle n'en parle qu'avec entousiasme : Si elle lit ses Ouvrages, c'est pour repasser sur ses vieilles admirations ; elle assûre que tout doit ceder à son génie, & que rien n'approchera jamais de ses divins endroits. Mais cette juste admiration ne l'a t'elle pas aveuglée sur le mérite de Racine, qui avoit déja produit au grand jour Andromaque, Britannicus & Bajazet ? » Je ne trouve, dit-elle, » dans cette derniere piéce que des » choses agréables, & rien de parfai» tement beau, rien qui enleve, point » de ces tirades de Corneille qui font

T. II. pag. 85.

» frissonner ; il y a des endroits froids » & foibles. Racine, ajoûte-t'elle, » fait des Comédies pour la Chammelay, ce n'est pas pour les siécles à » venir ; si jamais il n'est plus jeune, » & qu'il cesse d'être amoureux, ce » ne sera plus la même chose. Vive notre vieil ami Corneille : pardonnons-lui de méchans vers : en faveur des » divines & sublimes beautés qui nous » transportent : ce sont des traits de » Maître qui sont inimitables : Despreaux en dit encore plus que moi, » c'est le bon goût, tenez-vou s-y. Madame de Sévigné eût, ce me semble, mieux fait, pour me servir de son expression, de ne parler de l'avenir qu'en tâtonnant. Quoi qu'il en soit, Racine a bien démenti cet horoscope. Despreaux, peu d'années après, donna dans sa septiéme Epître les louanges qu'il devoit à Racine, & dans sa septiéme Réflexion Critique, il l'a placé à côté de Corneille, & a presque laissé croire qu'il l'avoit effacé. » Corneille, dit-il, est celui » de tous nos Poëtes qui a fait le plus » d'éclat en notre tems ; & on ne » croyoit pas qu'il pût jamais y avoir » en France un Poëte digne de lui être » égal. Il n'y en a point qui ait eu plus

» d'élevation de génie, ni qui ait plus » composé. Tout son mérite pourtant » à l'heure qu'il est, ayant été mis au » creuset, se réduit à huit ou neuf pié- » ces de Théatre qu'on admire, & qui » sont, s'il faut ainsi parler, comme le » Midi de sa Poësie, dont l'Orient & » l'Occident n'ont rien valu. Encore » dans ce petit nombre de bonnes pié- » ces, outre les fautes de Langue qui » y sont assez fréquentes, ou commen- » ce à s'appercevoir de beaucoup d'en- » droits de déclamation, qu'on n'y » voyoit point autrefois. Ainsi non- » seulement on ne trouve point mau- » vais qu'on lui compare aujourd'hui » M. Racine; mais il se trouve même » quantité de gens qui le lui préferent. » La posterité jugera qui vaut le mieux » des deux. Car je suis persuadé que » les écrits de l'un & de l'autre passe- » tont aux siécles suivans «

L'amitié, qui avoit séduit Madame de Sévigné en faveur de Corneille, fit le même effet pour M. Mascaron, Evêque de Tulle. » Ne vous a-t'on pas en- » voyé, dit elle, l'Oraison funebre de » M. de Turenne? il me semble n'a- » voir jamais rien vû de si beau que » cette piéce d'Eloquence. On dit que » l'Abbé Fléchier veut la surpasser;

» mais je l'en défie : il pourra parler
» d'un Héros, mais ce ne ſera pas de
» M. de Turenne, & voilà ce que M.
» de Tulle a fait divinement à mon
» gré. La peinture de ſon cœur eſt un
» chef-d'œuvre, & cette droiture,
» cette naïveté, cette vérité dont il
» étoit pétri, cette ſolide modeſtie,
» enfin tout; je vous avoue que je ſuis
» charmée, & ſi les Critiques ne l'eſti-
» ment plus, depuis qu'elle eſt impri-
» mée.

Je rends graces aux Dieux de n'être pas Romain.

Madame de Sévigné ſe faiſoit en cela illuſion à elle même : la peinture du cœur de M. de Turenne eſt certainement un coup de Maître ; mais le reſte n'eſt pas de cette beauté. Auſſi après avoir entendu la lecture de l'Oraiſon funébre de M. Flechier, elle fut forcée de ſe rétracter : » Je demande, dit-
» elle, mille & mille pardons à M. de
» Tulle; mais il me paroît que celle-
» ci eſt au-deſſus. Je la trouve plus
» également belle par tout ; je l'écoutai
» avec étonnement, ne croyant pas
» qu'il fût poſſible de trouver encore
» de nouvelles manieres de dire les
» mêmes choſes.

T. IV. pag. 2. 18. 42. Le P. le Boſſu, connu par ſon Traité de Poëme Epique, eſt encore un des Héros de Madame de Sévigné; elle en parle comme d'un Carteſien eſtimable, par la clarté de ſon eſprit, qui ne met point de paroles à la place quand il ne trouve point de raiſons ; elle rapporte avec plaiſir les éloges qu'on faiſoit de ce Livre. Le reſpect de Madame de Sévigné pour le P. le Boſſu va d'abord ſi loin, qu'elle ſouſcrit en tremblant au ridicule que Madame de Grignan donnoit aux Héros & aux Dieux d'Homere ; cependant elle s'émancipe dans la ſuite juſqu'à rabaiſſer le Poëme Epique : » Je ſuis fort de votre avis, dit-

T. IV. p. 178. » elle, pour la préférence des Fables » ſur le Poëme Epique; la moralité s'en » préſente bien plus vîte & plus agréa- » blement ; on ne va point chercher » midi à quatorze heures : cela ſoit dit » pourtant ſans offenſer le Taſſe, que » je ne puis oublier ſans être une in- » grate.

Madame de Sévigné étendoit encore l'uſage de ſa raiſon ſur des matieres au-deſſus de la ſphére des perſonnes de ſon ſexe, & vous avouerez qu'elle n'étoit point en défaut. Voici comme elle parle des Actes qui ſe ſoutiennent en

T. IV. pag. 98. Sorbonne : » C'eſt aujourd'hui l'Acte

» du pauvre Abbé, quelle folie ! on » s'en va diſputer contre lui, le tour- » menter, le pointiller ; il faut qu'il » réponde à tout. Pour moi, je ſuis per- » ſuadée que rien n'eſt plus injuſte que » ces ſortes de choſes, & que cela rend » l'eſprit d'une rudeſſe & d'une contra- » rieté inſupportable.

Je me ſuis aſſez étendu ſur des points de Litterature, & vous attendez ſans doute, que je vous parle de cette amitié parfaite, que Madame de Sévigné avoit vouée à Madame de Grignan ſa fille, & dont la vivacité & la délicateſſe ſurpaſſent tous les ſentimens de l'amour. Cette ſenſibilité, portée à l'excès, déplaît à quelques perſonnes, & peu s'en faut qu'elles ne la regardent comme un dangereux modéle. Mais je vous prie de conſiderer que Madame de Sévigné avoit une ame extrêmement tendre, & propre à recevoir l'impreſſion des paſſions ; quel uſage plus innocent pouvoit-elle faire de ce fond de ſentimens, que de les tourner vers une vertueuſe fille,

.... De qui les attraits
Servoient de modele aux Graces.

La Font. Fable 61.

Vous êtes diſoit-elle, mon préſervatif

contre l'amour : D'ailleurs elle n'érige point en vertu cette extrême ſenſibilité ; elle la traite de foibleſſe & de folie; mais cette folie ſervoit à arrêter le cours des paſſions; auſſi Madame de Sévigné l'aimoit bien mieux, que les ſentimens Stoïques d'Epictete & de Seneque, qui lui auroient ôté le plaiſir de ſe laiſſer conduire par ſon cœur. Ennemie de ces philoſophies qui ſont en pure perte, elle ne craignoit jamais de ſe trop occuper de ſon amitié ; & quoique dans ces Lettres, les traits en ſoient marqués par tout, elle ſe reproche de n'en parler pas aſſez, par diſcrétion, dans le temps même qu'elle dit à la fille : » Vous m'occupez toute en-
T. 1. p. 110.
» tiere, & ſans vous donner aucun » rendez-vous d'eſprit, comme Ma» demoiſelle de Scudery, ſoyez aſſurée » que vous ne ſçauriez penſer à moi » en aucun tems, que je ne penſe à » vous. « Il faudroit copier la plus grande partie de ces quatre Volumes, pour vous répreſenter la vivacité, & la délicateſſe d'une amitié, où il y avoit autant de volupté d'eſprit que de cœur.

T. 1. pag. 70.
M. de la Rochefoucault ne trouvoit dans des ſentimens ſi vifs, que ceux d'une amitié parfaite : » il dit, (*c'eſt*

» *Madame de Sévigné qui parle*,) que je » contente ſon idée ſur l'amitié, avec » toutes ſes circonſtances & dépendan- » ces. » Corbinelli en parloit avec en- touſiaſme : » Il regarde avec reſpect, » dit-elle, la tendreſſe que j'ai pour » vous; c'eſt un original qui lui fait » connoître jusqu'où le cœur humain » peut s'étendre : il eſt bien loin de me » conſeiller de m'oppoſer à cette pen- » te; il connoît la force des conſeils » ſur de pareils ſujets. Voilà deux Philoſophes qui applaudiſſent à cette grande ſenſibilité maternelle. Mais Madame de Sévigné étoit inquiétée là-deſſus par M. d'Andilly qui la grondoit très ſérieuſement; écoutez-la elle-même : » Il me dit que j'étois une jo- » lie Payenne; que je faiſois de vous » une Idole dans mon cœur; que cette » ſorte d'idolatrie étoit auſſi dange- » reuſe qu'une autre, quoiqu'elle me » parût moins criminelle. « Ces remontrances faiſoient naître des remords : on la voit quelquefois dans la crainte d'ôter ſon cœur au Créateur, pour le donner à la créature : mais ſon goût naturel s'élevoit bien-tôt au deſſus de ces agitations, & vous voyez par ce que j'ai rapporté de Corbinelli, combien il étoit inutile de lui donner

T. IV. pag. 301.

T. I. pag. 184.

T. II. pag. 286.

des conſeils ſur ce ſujet. Au reſte, il ne faut pas craindre que cette ſorte d'amitié ſoit contagieuſe ; vous ſçavez que c'eſt le bel air des femmes du monde, de ne pas ſe piquer de tendreſſe pour leurs filles.

Je ne m'arrêterai pas à louer le ſtile de ces Lettres ; tout le monde convient qu'il eſt naturel, vif, plein de nobleſſe & d'eſprit : c'eſt une ſimplicité pleine d'art, & une heureuſe negligence : » Vous ſçavez, dit-elle, que
T. 1. pag. 371. » je n'ai qu'un trait de plume ; ainſi » mes Lettres ſont fort négligées : mais » c'eſt mon ſtile, & peut être qu'il ſera autant d'effet qu'un autre plus » ajuſté. « Et dans un autre endroit : » Mon ſtile eſt ſi negligé, qu'il faut » avoir un eſprit naturel & du mon-
Ibid. pag. 446. » de, pour pouvoir s'en accommo» der ; « Cependant ce n'étoit plus la
T. III. pag. 228. même choſe quand elle dictoit ; ſon ſtyle ſi ſerré étoit lâche, & Corbinelli lui diſoit qu'elle ceſſoit alors d'avoir de l'eſprit. Elle convient qu'il avoit raiſon : En effet un eſprit vif ſe refroidit en dictant, à cauſe de ſa facilité à ſe diſtraire : mais en écrivant, les idées qui ſe ſuccedent, & qui frappent les yeux, échauffent l'imagination, & lui aident à produire ſans effort.

Les éloges donnés au ſtile de Madame de Grignan, font regretter ſes Lettres: mais ſon eſprit ſérieux, porté aux idées abſtraites, & preſque irréconciliable avec les ouvrages d'imagination, me feroit croire qu'il y a un peu à rabattre de ces grandes louanges, où la tendreſſe maternelle a eu tant de part. Un goût ſi Philoſophique ſemble exclure les principaux agrémens du genre épiſtolaire. Pour Mr de Sévigné, il ne faut pas craindre qu'il faſſe oublier Madame ſa mere.

Il étoit néceſſaire d'imprimer ce Recueil des Lettres de Madame de Sévigné, parce que c'eſt le meilleur modele que nous ayons. On a raiſon de ne plus eſtimer Balzac, qui a réuni les deux vices les plus oppoſés au genre épiſtolaire, l'affectation & l'enflure. Voiture eſt à la vérité plus naturel, mais ſes Lettres ſont le fruit du travail & de l'étude, & il veut toûjours paroître avoir de l'eſprit. Buſſy-Rabutin l'emporte ſans contradiction ſur ces deux Écrivains; mais au ſentiment des perſonnes de bon goût, il a été effacé par Madame de Sévigné. Perſonne n'a dit les plus petites choſes avec tant de nobleſſe & d'agrément.

Templum Tragœdiæ, Poëme.

Le P. Marſy, Régent de 3me du College de Louis le Grand, a publié depuis peu un Poëme latin, intitulé *Templum Tragœdiæ.* Quoique les vers latins modernes ne trouvent plus guere de Lecteurs que dans les Colleges, j'ai cru devoir vous parler de cette piéce eſtimée, qui commence ainſi :

Italicis victor campis dum magnus ad altum
Fulminat Eridanum Lodoix, arceſque ſuperbas
Diruit, &c.

Virgile dit auſſi à la fin des Georgiques :

Hæc ſuper arvorum cultu pecorumque canebam
Et ſuper arboribus, Cæſar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem.

Le ſujet du Poëme eſt expoſé avec autant de préciſion que de juſteſſe ;

Unde fluat priſcis celebrata Tragœdia ludis,
Quas ſit paſſa vices, quantis ſe jactet alumnis,
Quas celebret Scenas, quæ ſint diſcrimina, dicam.

Ces cinq points ſont en effet la matiere du Poëme dont il s'agit, où l'on voit des choſes communes fort bien exprimées. L'Auteur feint que ſe promenant

un jour ſur le Parnaſſe, ſans tenir de route certaine, il arriva inſenſiblement juſqu'au Palais de la Tragédie. Charmé des dehors de l'édifice, dont il fait une pompeuſe deſcription, il eut la curioſité d'en voir les dedans. La Déeſſe ſe trouve à la porte, où il ſemble que ce n'étoit pas ſa place, le reçoit poliment, l'invite d'entrer, & le conduit elle-même dans l'intérieur de ſon Temple. Le portrait de la Tragédie eſt très noble. La Déeſſe, complaiſante Calypſo pour ce nouveau Télémaque, prend la peine de l'inſtruire. Elle lui apprend ce qu'elle étoit autrefois : » J'étois, dit-» elle, une pauvre Villageoiſe, & on » m'appelle aujourd'hui Reine :

Regina vocor; ſi reſpicis ortus,

Ruſtica vilis eram.

Eſchile, pourſuit-elle, commença à donner une forme ſupportable aux piéces de Théatre, mais il ne porta pas le genre tragique à ce degré où Sophocle & Euripide l'éleverent. On trouve en cet endroit une comparaiſon agréable de la Tragédie devenue plus ornée, avec une jeune Païſanne qui a fait fortune, & a quitté le ſéjour de la campagne. Sa brillante parure, ſon fard même ne

lui ſont point perdre ſon air ruſtique & groſſier.

Ut cum ſylveſtres agreſtis forte puella,
Deſerit, in melius mutatâ ſorte, Penates,
Urbaniſque recens ſe ſe hoſpita cœtibus addit;
Illa quidem nitidas humeris imponere veſtes,
Feſtinat, ſucciſque genas ac tempora pingit,
Et rudibus flexum digitis accomodat aurum.
Culta quidem forma eſt, ſed nondum juncta decori,
Majeſtas, & vultus adhuc clam prodit agreſtem.

Du Théatre des Grecs, on paſſe à celui des Latins, des Italiens, des Eſpagnols, des Anglois, & le génie des uns & des autres eſt peint avec beaucoup de force & de goût. Le Théatre François, qui eſt fort au-deſſus de tous ces Théatres, donne enſuite lieu au paralléle uſé de Corneille & de Racine, caracteriſés l'un & l'autre par ces deux vers :

Mollior alter amat Scenæ prætexere myrtos;
Illum nobilibus majeſtas evehit alis.

Racine eſt ici accuſé d'avoir rendu ſes Heros trop tendres;

Servit Alexander, Bajacethes languet amore,
Fit Titus imbellis, Mitridates blandus, Achilles,
Comis, & Hippolytus teneros ſuſpirat amores.

Le P. Porée pour cette raiſon a oſé appeller cet illuſtre Poëte dans un de ſes diſcours, *Mollis Columbulus*; comme ſi la plûpart des Héros de ſes piéces étoient des Bergers de l'Aſtrée, & ne faiſoient que ſoupirer. Mais en deshonorant ainſi Racine, & en lui faiſant un reproche ſi injuſte, devroit-on diſſimuler, que ſi ſes Héros ſont un peu trop amoureux, ils le ſont toujours noblement & ſçavent conſerver leur Heroïſme? *Mithridate* n'eſt-il pas un grand Capitaine & un grand Roi? *Achille* n'eſt-il pas très-fier & très-courageux? Le farouche *Hippolite*, le cruel *Neron*, le violent *Pyrrhus* perdent-ils leurs caracteres? Quelle force de pinceau dans ceux d'Acomat, d'Athalie & de Burrhus? On eſt bien plus étonné encore de voir le Pere Marſy appliquer aux Tragédies de Racine ce que Deſpreaux a dit malignement des Opera de Quinaut?

Et, juſqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement.

Il rend ainſi ce vers:

Leniter objurgans, & dicens molliter, odi.

Peut-on reprocher à Racine une telle fadeur? Si l'Auteur avoit envie de tra-

duire en latin le vers de Defpreaux, il n'avoit qu'à parler de plufieurs de nos Tragédies en Mufique : fa traduction auroit été plus de mife. La peinture de l'Amour qu'on mene enfuite aux pieds de la Tragédie eft fort ingénieufe ; mais cette idée eft empruntée du Poëme du *Goût* de M. Roi, ainfi que tout le deffein de l'Ouvrage, où la féchereffe des préceptes poëtiques eft dérobée par la vivacité de l'action & le voile de l'allegorie. La Déeffe prefcrit habilement la dofe de tendres fentimens dont elle permet d'affaifonner les piéces tragiques. Au refte les petits Sommaires trop fréquens, qui fe trouvent à la marge de ce Poëme, m'ont rappellé ce Peintre d'Ubeda, dont il eft parlé dans le *Don-Quichotte*, qui quand il croioit avoir peint un Coq, écrivoit au bas du Tableau, c'eft un Coq. L'Auteur s'eft trop humilié par cet excès de précaution.

Eftampe de Mademoifelle du Frêne.

Chaubert Libraire, Quay des Auguftins, débite actuellement l'Eftampe de Mademoifelle du Frêne, gravée par M. L'Epicier, d'après le Tableau de M. Aved, où le dernier moment de la Tragédie de Didon eft reprefenté avec une force & une expreffion dignes

d'un ſujet ſi touchant. La Reine de Carthage y paroît expirante, appuyée ſur un bucher couvert des armes d'Enée, & tenant d'une main le poignard dont elle vient de ſe percer le ſein. Les connoiſſeurs eſtiment l'ordonnance du Tableau, & la maniere dont le Peintre a rendu les ſentimens que Mademoiſelle du Fréne a ſi parfaitement exprimés dans la derniere Scene de la Tragédie. La plus vive tendreſſe & le plus cruel deſeſpoir ſont répandus ſur le viſage mourant de Didon, à qui cette triſte ſituation n'a rien fait perdre de ſa beauté & de ſes graces. Elle ſemble prononcer ces quatre beaux vers de la Tragédie :

Et toi, dont j'ai troublé la haute deſtinée,
Toi, qui ne m'entens plus, adieu, mon cher Enée ;
Ne crains point ma colere, elle expire avec moi,
Et mes derniers ſoupirs ſont encore pour toi.

Pour l'ornement du Tableau, M. Aved a placé dans le lointain quelques vaiſſeaux de la Fotte Troyenne. L'eſtampe eſt fort bien gravée, & le Burin ne cede point au Pinceau. On lit au bas ces vers, à la louange de l'ex-

cellente Actrice qui remplace aujourd'hui si dignement la célébre le Couvreur, & qui l'égalant par l'intelligence & l'expression, est fort au-dessus d'elle par les graces :

L'art ne vous prête point sa frivole imposture,
Du Fréne; vos attraits, vos talens enchanteurs,
N'ont jamais dû qu'à la nature,
Le don de plaire aux yeux, & d'attendrir les cœurs.

Je suis, &c.

A Paris, ce 7. Avril 1735.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CINQUIEME.

D.

JE vais, Monsieur, vous entretenir aujourd'hui des *Considerations sur les causes de la grandeur des Romains, & de leur décadence*, par M. le P. de M... de l'Académie Françoise. Ce Livre est le fruit d'une étude sérieuse de l'Histoire Romaine, & l'on y trouve plus d'effort de raison que de mémoire. Malgré sa briéveté, il instruit ceux qui se sont le plus familiarisés avec les Ecrivains de l'Antiquité, & occupe agréablement ceux qui n'ont eu avec eux qu'un leger commerce. Ce que S. Evremont a écrit sur ce sujet est plus proportionné à tous les genres de Lecteurs. Mais l'Ouvrage de M. de M... est plus profond, plus étendu, & a plusieurs

Considerations sur les causes de la grandeur des Romains, & de leur décadence.

égards, il est plus solide & plus curieux.

L'Auteur rappelle d'abord les commencemens de Rome, & ses premiers exploits. Il fait voir ensuite quel étoit l'art de la guerre chez les Romains. » Nos armées, dit-il, périssent par le » travail immodéré des soldats ; c'é» toit au contraire par un travail im» mense que les Romains se conser» voient, parce que les fatigues étoient » continuelles ; au lieu que nos soldats » passent sans cesse d'un travail extrê» me à une extrême oisiveté. « Mais quel étoit ce *travail immense* des soldats Romains ? L'Auteur ne le dit point. On voudroit sçavoir s'ils faisoient autre chose que ce que font nos soldats, dans les camps, dans les quartiers d'hiver, dans les intervalles de la paix. » On » les accoutumoit, continue-t-il, à » aller le pas militaire, c'est-à-dire, à » faire en cinq heures 20 milles, & » quelquefois 24. Pendant ces marches » on leur faisoit porter des poids de 60 » livres ; ensorte qu'il y avoit peu de » difference entre un soldat Romain » & un cheval chargé. « Mais le pas militaire dont il s'agit, étoit-ce une marche ordinaire ? A l'égard du fardeau, si l'on compte tout ce que porte aujourd'hui un fantassin, trou-

vera-t'on beaucoup de difference ?

L'expérience fait connoître en Europe, selon l'Auteur, qu'un Prince, qui a aujourd'hui un million de sujets, ne peut sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes. Il n'en étoit pas de-même dans les anciennes Républiques : cette proportion des soldats au reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être à peu près comme d'un à huit. Mais ce compte est-il bien juste ? L'Auteur ne marque point où il a lû, qu'autrefois les soldats composoient la huitiéme partie d'une République, ni comment il a découvert qu'aujourd'hui ils n'en sont que la centiéme. Il me semble qu'il y a eu de tout tems des Nations plus ou moins guerrieres ; & je crois que la centiéme partie de chaque peuple de l'Europe ne porte pas aujourd'hui les armes, même lorsque la guerre est la plus allumée.

On voit ensuite un paralléle des Républiques de Rome & de Carthage, & cette matiére paroît avoir été très-méditée par l'Auteur, tant par rapport à la politique, qui régnoit dans les deux Républiques, que par rapport aux différens dégrez de leurs forces, à

l'art de la navigation, & aux évenemens célébres de la seconde guerre Punique : M. de M... prétend qu'il n'est pas vrai, qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir pas assiegé Rome après la bataille de Cannes. » Une preuve, » dit-il, qu'Annibal n'auroit pas réussi, » c'est que les Romains, malgré leur » défaite, se trouverent encore en état » d'envoyer par tout du secours. « Mais l'Auteur n'a pas fait attention, que ce fut l'inaction même d'Annibal, qui mit les Romains en cet état. Une si foible raison devoit-elle permettre à l'Auteur de contredire le témoignage de tous les Auteurs de l'Antiquité? » Son » armée, poursuit-il, s'amollit à Ca» poue : & les soldats de cette armée, » devenus riches après tant de victoi» res, auroient trouvé par tout Ca» poue. « J'en conviens ; mais Annibal ne fit pas moins une faute de n'avoir pas marché à Rome. Pour le disculper, il faudroit que l'Auteur eût fait voir, que le dessein du General Carthaginois étoit d'aller en effet assieger Rome, mais que ses troupes ne voulurent point obéir à ses ordres. Il raisonne avec plus de justesse, lorsqu'il dit que les conquêtes mêmes d'Annibal contribuerent à changer la fortune de

cette guerre. Il lui fallut mettre garnison dans les Places conquises ; par là ses forces se trouverent partagées ; & ne recevant aucun renfort, il perdit en détail une grande partie de son armée.
» Les conquêtes, ajoûte-t'il sensément,
» sont aisées à faire, parce qu'on les
» fait avec toutes ses forces : mais elles
» sont difficiles à conserver, parce
» qu'on ne les défend qu'avec une par-
» tie de ces mêmes forces.

L'Auteur expose ensuite l'état de la Grece, de la Macédoine, de la Syrie, & de l'Egypte, après l'abaissement des Carthaginois. Cette exposition étoit nécessaire, pour faire entendre la conduite que les Romains tinrent pour venir à bout de soumettre tous les Peuples. Ici l'Auteur, en développant la politique profonde de cette ambitieuse République, lui attribue le plus subtil & le plus odieux Machiavellisme. Quelle nation détestable que ces Romains, si, comme il le dit, ils n'emploïoient leurs alliés à la destruction de leurs ennemis, que dans la vûe de détruire par là ces alliés mêmes, & de pouvoir les subjuguer aisément, après les avoir affoiblis? Mais comment cette noire politique se déroboit-elle à tant de Nations, qui briguoient l'alliance

des Romains? Comment une funeste expérience laissoit-elle multiplier les exemples? Tout ce que M. de M... dit sur cela ne me paroît pas assez bien appuyé. Si on l'en croit, lorsque le Sénat avoit reçu quelque injure, c'étoit en vain que la Nation qui l'avoit offensé, essayoit de lui faire satisfaction en lui envoyant les coupables. » Il refusoit, dit-il, de les punir, aimant » mieux tenir toute la Nation pour » criminelle, & se réserver une ven» geance utile. « Si cela est arrivé quelquefois, pour des raisons particulieres, l'Auteur a-t'il dû donner cette conduite comme la pratique constante du Sénat? L'ambition étouffoit-elle donc dans les Romains, dont on vante tant la probité, les premiers principes de l'humanité & de l'équité naturelle? Mais quel méchant Peuple, qui envoïoit exprès des Ambassadeurs impolis à des Nations qui n'avoient pas encore senti sa puissance? » Ces Ambas» sadeurs, dit-il, parloient en maîtres; » ils étoient sûrement maltraités; pre» texte pour entreprendre une nou» velle guerre. » Ce n'est pas tout, Les Romains, selon lui, ne faisoient jamais la paix de bonne foi. Leurs traités, dans leur intention, n'étoient que des

ſuſpenſions d'armes, & ils y inſeroient exprès des conditions équivoques, qui commençoient la ruine de l'Etat qui les acceptoit. Par exemple, lorſqu'ils accordoient la paix à quelque Prince, ils prenoient quelqu'un de ſes freres ou de ſes enfans en ôtage; ce qui leur donnoit le moyen de troubler le Royaume à leur fantaiſie. Quand ils avoient entre leurs mains le plus proche héritier, ils intimidoient le poſſeſſeur. L'Auteur ne peint pas, ce me ſemble, la bonne politique des Romains avec ſes vraies couleurs. Ne peut-on pas dire que ce n'étoit point en vûe de troubler les Etats à leur fantaiſie, qu'ils en agiſſoient ainſi à l'égard de leurs alliés, mais pour s'aſſurer de leur fidelité? Enfin le titre d'allié des Romains, quoiqu'il fût, dit-il, une vraie ſervitude, étoit recherché; parce qu'il étoit un préſervatif contre les injures des autres Peuples, & qu'on étoit ſûr alors de n'en recevoir que de celui ci. N'eſt-il pas plus naturel de croire que l'alliance des Romains étoit briguée, parce que ceux qui l'obtenoient, protegés par une Puiſſance redoutable, étoient redoutés eux-mêmes?

L'ancienne coûtume des Romains d'acorder toûjours genereuſement leur

appui à quiconque venoit l'implorer, est encore donnée dans cet ouvrage comme l'effet d'une lâche & sourde politique qui cherchoit à envahir tout. S'il y avoit quelque contestation dans un Etat, dit l'Auteur, ils jugeoient d'abord l'affaire; si c'étoit des Princes du même Sang qui se disputoient le Trône, ils les déclaroient quelquefois tous deux Rois, afin d'affoiblir le pouvoir de l'un par celui de l'autre, & de les anéantir ensuite tous les deux. Ils décidoient volontiers en faveur du Prince qui étoit en bas âge, & s'en déclaroient les Tuteurs, par les mêmes vûes. Il faudroit être Romain, pour bien répondre à cette espece de Manifeste contre les Romains.

J'avoue qu'ils firent paroître bien de la mauvaise foi & de l'inhumanité dans la destruction de Carthage. Leur perfidie & leur cruauté en cette occasion les ont couverts aux yeux de la Posterité d'une tache, que toute leur grandeur, dont cette horrible action a pourtant été la source, ne sauroit faire disparoître. Je condamne bien moins leur conduite envers Jugurtha, & envers le brave peuple de Corse. Jugurtha ayant enfermé une Armée Romaine, consentit à sa retraire, sur la foi

d'un Traité. Mais le Sénat ne le ratifia point, & continua la guerre. Claudius Lycias ayant conclu la paix avec les Corſes, le Sénat déclara que la guerre contre ces Inſulaires n'étoit point finie. Mais un Traité de paix, n'eſt-il pas nul de droit, lorſqu'il n'eſt pas ratifié par la Puiſſance ſouveraine? L'Auteur a donc tort de faire un crime aux Romains de l'inobſervation de ces deux Traités, & encore plus d'avancer cette propoſition. *Qu'ils n'avoient pas même cette juſtice de Brigands, qui ont d'ordinaire une certaine probité dans l'exercice même du crime.* Ce n'eſt pas là l'idée que les Auteurs, & ſaint Auguſtin même, nous ont donnée juſqu'ici, de la généroſité & de la probité des Romains, de leur conduite dans la conquête du monde, & des cauſes de leur aggrandiſſement. Je conviens de leur ambition exceſſive, & qu'ils furent poſſedés de la folle paſſion de ſubjuguer & de conquérir; mais leur politique, quoique condamnable, étoit noble, & je doute fort, que ſi M. le P. de M. eût été membre du Sénat Romain, il y eût apperçû toutes les intrigues & tous les artifices, dont il le rend coupable.

Je trouve encore de l'exagération dans ce que l'Auteur dit de la lâcheté

d'Auguste. » Peut-être, dit-il, que ce
» fut un bonheur pour lui de n'avoir
» aucune des qualitez qui pouvoient
» lui procurer l'Empire, & que cela
» même l'y porta : on le craignit
» moins. Il n'est pas impossible que
» les choses, qui le deshonorerent le
» plus, ayent été celles qui le servirent
» le mieux. S'il avoit d'abord montré
» une grande ame, tout le monde se
» seroit méfié de lui, &c... » Jusqu'ici
on a reproché à Auguste de n'avoir pas
été brave ; mais personne n'avoit dit
encore, que ce défaut de bravoure lui
procura l'Empire. Son ame vindicative, la profonde politique de ce Prince, les grandes qualitez de son esprit, son ambition, n'étoient-elles pas plus à craindre pour les Romains, que de la bravoure, qualité ordinaire chez eux? Est-il vraisemblable d'ailleurs qu'Auguste, *gagna*, comme l'Auteur le dit, *l'affection des soldats, en leur donnant sans cesse des marques de sa lâcheté* ? Ces idées singulieres & quelques autres de cette espece, répandues dans le Livre de M. de M. ne m'empêchent pas d'en faire beaucoup de cas, & de le regarder comme un ouvrage digne de la réputation de son Auteur. Quelques personnes ont trouvé que le style en étoitné-

gligé en quelques endroits, & qu'à force d'être concis & nerveux, il étoit quelquefois un peu obſcur, & dur. Mais je trouve ce reproche médiocrement fondé.

Je vous ai parlé de l'Oraiſon funebre du Maréchal de Villars, prononcée dans l'Egliſe Métropolitaine d'Arles, par le Pere Follard Jeſuite, de l'Academie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon. Si la diviſion eſt ſimple, le corps du Diſcours n'eſt pas de même; c'eſt une éloquence ſemée de traits ſinguliers, animée d'un beau feu Poëtique, & ornée d'alluſions qui vous paroîtront certainement fort neuves.

Oraiſon funebre du Maréchal de Villars, par le P. Follard.

Dans la premiere partie, l'Auteur répreſente M. de Villars comme un Négociateur habile à la Cour de l'Empereur Leopold. » Les fieres ombres » des deſcendans du fameux Charles-» Quint ſe troublerent dans leurs ſe-» pulchres à ſon arrivée. Tous ces Prin-» ces de l'auguſte Maiſon Imperiale ſe » leverent de leurs pompeux Mauſo-» lées, & s'écrierent à ſon aſpect, en » gémiſſant: N'eſt ce point celui-ci, » qui portant un jour la terreur dans » le cœur de l'Empire, ſecouera de » deſſus nos têtes toutes les Couron-

» nes des Espagnes, de l'un & l'autre
» Monde ?

Voici ce qu'il dit ensuite des Victoires du Maréchal de Villars, & sur-tout de celle de Denain. » Jamais le Ciel » n'employa Villars au douloureux » usage d'humilier Louis par des défaites. Jamais de ses camps ne partit » Courier, la cendre sur la tête, les » habits déchirés, & cette accablante » parole à la bouche, Israël a été écrasé, » & les restes sont en fuite. *Fugit Israël* » *& ruina magna facta est.* Toutes les » lettres, venues de sa part à la Cour, » furent toujours empreintes du sceau » de la victoire, ou du moins de la » gloire, & jamais Louis ne frémit en » les lisant. Oui, j'en atteste les campa» gnes de Blangis & de Malplaquet, » où la Victoire ne se trouva point, » mais seulement le carnage & la mort; » & pour le dire avec plus d'énergie & » non moins de vérité, où la Victoire » allarmée de la blessure de ce grand » homme, qu'elle couronnoit déja » d'un laurier si merité, oublia d'ache» ver son ouvrage, & se retira avec » lui du combat, ne laissant aux Enne» mis pour tout avantage, que le droit » libre d'enterrer quinze mille de leurs » morts, & le desir de n'acheter ja-

» mais à ce prix un champ de bataille,
» tandis que Villars blessé emportoit,
» pour soutenir ses pas chancelans,
» trente-cinq Drapeaux arrachés à leur
» aîle droite presque entierement dé-
» truite..... Le Soleil de la France,
» Louis le Grand, baissoit vers le cou-
» chant de sa gloire. Son beau midi
» s'étoit écoulé, & s'humiliant sous la
» main du Seigneur qui le frappoit, il
» venoit, par amour pour son Peuple
» épuisé, de faire à nos Ennemis les
» conditions les plus funestes à sa pro-
» pre gloire; & ce grand Roi avoit eu
» la douleur de les voir obstinément
» rejettées. C'est jusqu'à ce terme hu-
» miliant, qu'il vous plut, ô mon
» Dieu, pour le salut de ce grand Prin-
» ce, de pousser les épreuves de sa sou-
» mission; mais pas plus loin. Car c'est
» ici que vous lui réserviez un nouveau
» Josué, qui devoit tout à coup l'ar-
» rêter sur son penchant, dissiper le
» nuage obscur qui en affoiblissoit l'é-
» clat & faire de la fin de son Regne
» le plus beau & le plus grand jour
» qu'on ait jamais vû sur la terre. *Non*
» *fuit anteà nec posteà tam longa dies.*
» Villars saisi du pressentiment de sa
» destinée, releve le courage à son
» Prince. Il lui dit en présence de son

» Conſeil aſſemblé, *dixit que coram eis;*
» Grand Roi, *ne deſcendez point à tant*
» *de condeſcendance* pour vos ennemis;
» *ſol ne movearis.* * Donnez à la Nation,
» qui eſt toujours la même, le tems de
» vous venger de vos ennemis & des
» ſiens, *donec ulciſceretur ſe Gens de ini-*
» *micis ſuis.* Le Monarque ſera lui-mê-
» me ſa reſſource, dans la confiance
» preſque ſurnaturelle de ſon Géneral:
» Il s'arrête ſur ſon penchant: les hon-
» teuſes Conferences de Gertruisdem-
» berg ſont rompues; *Stetit ſol, & non*
» *feſtinavit occumbere.*

L'Orateur repréſente enſuite le vainqueur de Denain, ſemblable à Joſué triomphant de cinq Rois devant Gabaon qu'ils aſſiegeoint. » Villars part
» de ſon camp, marche, vole toute la
» nuit, & vient tomber comme un
» foudre, dont l'éclair n'annonce pas
» le coup, mais le fait, ſur le poſte
» déciſif de Denain, où les ennemis
» avoient mis en reſerve tous les nerfs
» de la guerre. *Irruit Joſue ſuper eos re-*
» *pentè, tota nocte aſcendens de Galgelis.*
» Leurs retranchemens ſont forcés,

* C'eſt ainſi que parle Joſué dans l'Ecriture, lorſqu'il commande au Soleil de s'arrêter. Je n'ai pas beſoin de faire remarquer au Lecteur la ſingularité de cette application.

» leurs nombreux bataillons battus, » enveloppés; tous leurs Géneraux pris » ou noyés, leurs immenſes magaſins » pillés ou brulés. C'eſt envain qu'à » travers la plaine, avec ſes Eſcadrons » ſerrés, Eugene vole au ſecours. Vil- » lars l'a prévenu, & bordant les rives » de l'Eſcaut, il lui préſente le front » menaçant d'une armée victorieuſe, » qui acheve à ſes yeux brulans de dé- » pit, la défaite entiere de ſes batail- » lons enveloppés; & la déſeſperante » deſtruction de ſes inépuiſables ma- » gaſins. Et pour une entiere confor- » mité avec la miraculeuſe campagne » de Joſué, qui tout de ſuite, après » avoir fait lever le ſiege de Gabaon, » enleva aux Cananéens cinq de leurs » capitales, *uno impetu cœpit atque vaſ- » tavit*. Tout d'une haleine, cinq des » plus importantes places de nos enne- » mis ſont forcées par l'impetueux Gé- » neral, Saint Amant, Marchiennes, » Douay, le Queſnoy, Bouchain, & » toutes leurs nombreuſes garniſons » faites priſonnieres de guerre.

Voici un autre trait qui caracteriſe encore plus particulierement l'imagination de cet Orateur. » Tandis qu'on » aſſure cette conquête, Villars vole » à une autre plus deciſive, & qui lui

» ouvre le cœur de l'Empire. Mais il y
» vole ſavamment, par reſpect & par
» eſtime pour ſon rival, toujours à
» craindre, quand même il vient d'ê-
» tre ſurpris. Il y vole, ainſi que s'ex-
» prime l'Ecriture, comme l'Aigle
» cherchant ſa proye, vrai ſymbole
» d'un Géneral habile & profond, *ſicut*
» *Aquila volans ad eſcam;* comme l'Ai-
» gle, quand obſervée par les Bergers,
» elle s'éleve au haut des nues, & de
» là marque ſa proye d'un ſeul regard;
» elle l'a vûe, c'eſt aſſez. Alors par
» cent détours ingénieux, elle couvre
» ſon deſſein. L'attention des Bergers
» ſe partage-t'elle? Tout à coup ce
» Roi des oiſeaux fond des nues, & les
» aîles étendues enleve, à la vûe des
» Bergers étonnés, le plus gras Belier
» du troupeau. Tel Villars, après des
» mouvemens pleins de toute la ſcien-
» ce militaire, fond ſur Fribourg : ce
» boulevart de l'Empire eſt enlevé; ſes
» Provinces découvertes juſqu'au Da-
» nube, ſont deſormais ſans magaſins;
» elles crient de tous côtez, d'une voix
» plaintive & effrayées vers le Thrône
» Imperial : La Paix, la Paix.«

Voulez vous voir encore l'uſage que l'Orateur fait de l'Ecriture? Vous ſçavez que M. de Villars avoit fait l'office

de Connêtable à la céremoinie du Sacre du Roy; il s'écrie à ce sujet : » O, qu'a-» lors se vérifie dans toute sa force » cette parole de l'Apôtre, qui semble » faite pour lui? » Ce n'est pas sans cause qu'il porte l'épée; *Non sine causâ gladium portat.*

Le P. Follart traite hábilement & avec délicatesse l'article des grandes richesses que la guerre avoit procurées au Maréchal de Villars. » La Provi-» dence, dit-il, le fit parvenir à d'im-» menses richesses, mais par les mê-» mes voyes que les fameux Capitai-» nes d'Israël, par la juste dépouille » des Ennemis de l'Etat. Son opulence » étoit un trophée domestique & pu-» blic, qui ne nous parloit que de nos » victoires, & qui ressembloit à ces » Arcs de Triomphe des premiers Ro-» mains, à l'érection desquels, nul Ci-» toyen ne contribua jamais, mais » seulement les Nations vaincues & » domptées. Il comptoit à peine ses » revenus, mais c'est qu'il pouvoit à » peine compter ses combats, & pour » le dire avec la force du stile saint; » Pas une piece d'or ne cria jamais » dans ses coffres; je suis la substance » de tes Citoyens dépouillés, de tes » fermiers contraints à des avances

» ruineuses, de tes domestiques, de
» tes ouvriers frustrés de leur salaire.
» Les ennemis de l'Etat, & la recon-
» noissance du Roy son maître, avoient
» pris seuls le soin de sa fortune, les
» premiers par leurs défaites, & son
» génereux Maître par ses bien-faits...
» Mais l'illustre Maréchal, ajoute-t'il
» plus bas, payoit à Dieu exactement,
» en la personne du pauvre, plus que
» la dîme de son bonheur.

L'endroit de la seconde partie, où le
» Marechal de Villars demande à la
» Cour son rappel, après que les Im-
» periaux, trompant sa vigilance eu-
» rent passé le Pô, est accompagné
» d'une application encore bien singu-
» liere, d'un passage de l'Ecriture.
» *Sapiens timet, stultus transilit & con-*
» *fidit.* (Prov. 14.) » Le sage vieil-
» lard sent le coup, comme venant
» de la main toute misericordieuse de
» son Dieu, & pouvoit-il venir d'ai-
» leurs? Il reconnoît à cet évenement,
» que sa dépouille mortelle commen-
» ce à dépérir, puisque son activité
» n'est plus si heureuse. » Sa mort est
décrite ensuite d'une maniére très-
touchante. » Ainsi, dit-il, mourut ce
» Héros du monde, & de Dieu tout
» à la fois.

M. P.... Auteur de l'élegante traduction en prose du *pastor fido*, qui a paru en 1733. a publié de la même maniere *l'Amynte du Tasse*. Le Traducteur dit dans la Préface, qu'il espere que l'examen de cette piéce rapellera aux Lecteurs combien notre Langue est plus susceptible de ces graces naïves qui font l'ornement de l'Amynte, que de ces tours étudiés, qui annoncent d'eux-mêmes tout ce qu'ils ont coûté au Guarini. Le Tasse en effet a sçu conserver dans son Amynte la naïveté de l'Eglogue, que l'on peut regarder comme le berceau de la Pastorale. Il a sçu y joindre la richesse sagement distribuée, dont est susceptible une action compliquée, qui differencie la Pastorale d'avec l'Eglogue. Il a sçu soutenir l'interêt de sa piéce, en ménageant dans son sujet même des situations touchantes, sans faire intervenir une double action. Enfin on remarque presque dans toute cette Pastorale une sagesse d'expression, qui n'a pas toujours trouvé dans les Poëtes Italiens de scrupuleux imitateurs.

Deux Traductions de l'Amynte.

Quelque tems après que ce dernier Ouvrage de M. P..... a paru, M. L........, comme par une espece d'émulation, a publié aussi une traduc-

tion de l'Amynte. Si M. P.... m'a paru quelquefois traduire beaucoup plus vivement, M. L...... m'a semblé aussi l'emporter d'autres fois par la précision & la simplicité. Vous en jugerez par ce commencement du Prologue, où l'Amour, sous l'habit de Berger, parle ainsi : *Chi crederia che sotto humane forme*, &c. que M. P..... traduit ainsi.

» Qui croiroit que ce masque hu-
» main, ce vêtement champêtre ca-
» chât un Dieu ? non pas même un de
» ces Dieux des forêts, ou du com-
» mun des Immortels, mais un Dieu
» superieur aux plus puissans de ceux
» de l'Olimpe; un Dieu qui fait sou-
» vent tomber à ses pieds *l'Epée sangui-*
» *naire* du Dieu des combats, le Tri-
» dent redoutable du Souverain des
» Mers, & les Foudres éternelles de
» Jupiter même. » Ce stile me paroît un peu enflé pour une Pastorale. Je n'aime pas d'ailleurs *l'Epée sanguinaire* de Mars : *sanguinaire* ne se dit pas des choses inanimées.

Voici l'autre traduction. » Qui croi-
» roit que cette forme humaine & cet
» habit de Breger cacheroit un Dieu ?
» non de ces Dieux qui habitent les
» forêts, ou qui occupent les dernie-
» res places de l'Olimpe, mais le plus

» puissant des Dieux du Ciel; un Dieu
» qui fait tomber l'épée sanglante des
» mains de Mars, qui se joue du tri-
» dent de Neptune, & des foudres
» même de Jupiter.

Voulez-vous voir le commencement de la premiere Scene de l'Acte premier. Voici la traduction de M. P......
» Quoi, Silvie, *toujours en guerre avec*
» *l'Amour*, tu laisseras couler tes jeu-
» nes ans, sans en connoître les plaisirs!
» Tu ne t'entendras jamais appeller du
» doux nom de mere, & tu ne verras ja-
» mais badiner autour de toi de tendres
» enfans, *gages précieux d'un chaste hy-*
» *menée*? de grace, prends d'autres sen-
» timens, & sois moins insensée.

M. L....... a traduit ainsi ce même endroit. » Verrai-je donc Silvie
» toujours éloignée des plaisirs de l'ai-
» mable Reine de Cithere? Laissera-
» t'elle ainsi couler ses plus beaux
» jours? Le beau nom de mere ne la
» touchera-t'il pas? N'auroit elle ja-
» mais la joie de voir de *jeunes enfans*
» *folatrer* autour d'elle? Ah! changez
» de conduite, changez, petite insen-
» sée que vous êtes.

Toujours *en guerre contre l'Amour*, est une expression qui ne me paroit ni juste en cet endroit, ni fort élegante. *Ga-*

ges précieux d'un chaste hymenée, n'est point dans le texte, & est inutile ici. *Jeunes enfans*, l'épithete de *Jeunes* est fort inutile pour des enfans qui folatrent. Il y a dans l'Italien *figli pargoletti*, que *jeunes enfans* n'exprime pas bien. Des défauts de cette nature sont legers, & déparent peu un ouvrage, travaillé d'ailleurs avec soin. Je dirai par rapport à M. L....., qu'il est bien flatteur pour les lettres, qu'un jeune Magistrat, d'une naissance distinguée dans la Robe, donne aux Muses les momens de loisir, que lui peuvent permettre ses importantes occupations.

Voyage Litteraire en France.

Permettez-moi de faire la réflexion suivante, à l'occasion d'un Livre imprimé depuis peu à la Haye, & intitulé : *Voyage litteraire en France*, &c. Un Etranger curieux vient à Paris : il visite les principales Bibliotheques, les Sçavans & les beaux esprits les plus connus ; il écrit soigneusement ce qu'il voit & ce qu'il entend ; il s'en retourne ensuite dans son Païs, & publie l'Histoire de son voyage : Nous lisons son Livre à Paris, & nous sommes quelquefois surpris de voir un Etranger qui nous informe de ce qui se passe parmi nous à notre insçu.

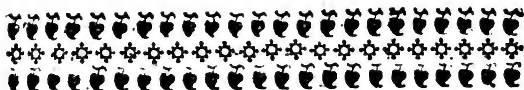
Le Livre dont je viens de parler nous apprend, par exemple, que M. Petit Professeur au College Mazarin se prépare à donner au Public une Edition des Oeuvres de Ciceron avec des notes, meilleures que celles de M. Verburg : Qu'il doit paroître bientôt une traduction en vers latins du Telemaque : (*J'attens*, dit le Voïageur, *la publication de cet Ouvrage avec impatience.*) Que M. de S. Gelais, Secretaire de l'Académie de Peinture, & Auteur de la *Description de la Galerie du Palais Royal*, travaille à l'Histoire de son Académie : Que le P. Bougerel Prêtre de l'Oratoire, & Provençal, qui travaille depuis plusieurs années à l'Histoire des Hommes illustres de Provence, a fort avancé son Ouvrage ; qu'il a déja 460 Vies achevées, & qu'il lui en reste environ 100 à faire. A l'égard de ce qu'il dit de la figure, des talens, & des Ouvrages de plusieurs hommes célebres dans la Republique des Lettres, qui vivent parmi nous, ce détail n'est pas fort curieux pour nous qui les connoissons. M. de Fontenelle, M. Mahudel, M. de Voltaire & Messieurs Fourmont partagent presque également les éloges de notre Voyageur, qui dit aussi bien son sentiment sur les

Ouvrages d'imagination & ſur les Comédies qu'il a vû repréſenter à Paris, que ſur pluſieurs Bouquins qui ont merité l'honneur de ſon attention dans les Bibliotheques, & dont il donne de longs & ennuyeux extraits dans ſon Livre. L'Auteur reconnoiſſant, celebre avec raiſon la politeſſe & le caractere obligeant des Bibliothecaires de S. Germain & de S[te] Genevieve. Il parle auſſi fort avantageuſement du Bibliothecaire des Auguſtins de la Place de Victoires. Il ne traite pas ſi bien un autre Bibliothecaire qu'il nomme.

Je ſuis, *&c.*

A Paris, *ce* 14.
Avril 1735.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE SIXIE'ME.

D.

LE Livre de Monsieur l'Abbé Trublet, imprimé depuis peu *, & dont vous avez oui parler avec estime, Monsieur, est intitulé : *Essais sur divers sujets de litterature & de morale*. C'est un volume *in*-douze, divisé en deux parties, & en plusieurs articles, dont chacun est composé de differentes reflexions détachées, tantôt courtes en forme de Sentences & tantôt plus étendues. Il paroît que le judicieux Auteur de cet ouvrage s'est proposé d'éviter les écueils ordinaires à des sortes de Livres, la sécheresse, la froideur, la trivialité, & que sans prendre la Bruyere pour

Essais sur divers sujets de litterature & de morale.

* A Paris, chez Briasson, rue Saint Jacques, à la Science.

modele, il a craint également de ressembler à ces tristes & ennuyeux Moralistes, qui prennent la peine d'écrire populairement ce que tout le monde sçait, & à ces précieux Discoureurs, dont l'art se borne à revêtir d'expressions extraordinaires les idées les plus communes. On ne trouve ici ni négligence ni affectation. Si l'Auteur risque quelques termes, il le fait avec une sage retenue, & avec cette précaution modeste, qu'exige le respect du au Public. Ces correctifs d'usage sont une espece de passeport qu'on donne à des Etrangers, qui malgré cela ne laissent pas quelquefois d'être arrêtés dans leur route. Un terme hazardé est peu de chose : c'est le tour affecté des phases, c'est la jonction téméraire des mots, c'est la bizarrerie, la fadeur, la petitesse des figures, qui caracterisent surtout le Néologue, & lui donne un faux air d'esprit auprès de ceux qui n'en ont gueres.

Quoique la Morale paroisse aujourd'hui épuisée, & qu'il semble qu'on ne doive plus la manier que pour la mettre en action, on ne laisse pas de trouver ici dans ce genre, plusieurs choses également solides & agréables. Par rapport à la Literature, je vous

avoüe que l'article que j'ai lû avec le plus d'attention, est celui qui concerne la *Critique des Ouvrages d'esprit*. L'Auteur se déclare en plusieurs endroits de son Livre partisan de certains Ecrivains célébres, que la critique a humiliés. Cependant il traite ce sujet avec beaucoup de moderation & d'équité, & il ne s'emporte point, à l'exemple de plusieurs, contre ceux qui essayent de remedier aux abus du bel esprit.

Je vais vous citer au sujet de la crique quelques refléxions de l'Auteur. *P.* 86. » La critique est *aisée*, la critique » est odieuse; & cela par la même rai- » son, parce qu'elle ne s'attache ordi- » nairement qu'à relever des défauts. » Si dans les réfléxions qu'on donne au » Public sur une piéce de Théatre, qui » a attiré ses applaudissemens sur un » Livre qu'il a lû avec plaisir, on étoit » assez équitable pour en remarquer » les beautés, & assez habile pour les » faire bien sentir; si l'on se proposoit » d'éclairer les Auteurs & les Lecteurs, » plûtôt que de divertir les uns aux » dépens des autres; en un mot, si la » critique étoit un *examen raisonné* des » ouvrages pour en faire connoître » également le bon & le mauvais, ce

» genre d'écrire feroit digne des plus
» honnêtes gens, & ne feroit pas
» au-dessous des meilleurs esprits. «

Deux choses, selon moi, s'opposent quelquefois à la pratique louable qu'on enseigne ici. Quoiqu'un ouvrage ait été applaudi, un Critique croit quelquefois que cet ouvrage n'a qu'une fausse beauté, dont une partie du Public a été éblouie, & qu'il n'est estimable par aucun endroit. Il compte pour rien des applaudissemens peu durables, effets du caprice & de l'ignorance. Son but est de dissiper la prévention, s'il lui est possible; & toute sorte de louanges lui paroît contraire à ce dessein. J'avoue que le cas ne peut arriver aujourd'hui que très-rarement, & que dans ce siécle éclairé, quand un Ecrit est gouté de la plûpart des honnêtes gens, il a au moins quelques beautés réelles qui dérobent ses défauts. Ainsi il est vrai de dire, qu'un Critique équitable ne doit point aujourd'hui censurer un ouvrage estimé, sans lui rendre justice sur ce qui est estimable. Je crois même qu'il y a de l'art à le faire, & que la Critique n'en est que mieux reçue. C'est parer la victime qu'on veut immoler, & s'il étoit per-

mis de comparer la critique à la médiſance, il ſeroit aiſé de lui appliquer le Vers de Deſpreaux :

Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.

Cependant le Critique, qui ne loueroit que dans cette vûe, pécheroit du côté de la candeur & de la probité, & il lui ſeroit d'ailleurs aſſez difficile de voiler ſon artifice.

Mais je trouve un autre obſtacle plus difficile à vaincre, c'eſt l'amour propre du Critique, qu'on veut réduire à un ſimple *examen raiſonné des Ouvrages*, genre d'écrire preſque toujours froid, & qui ne trouve que peu de Lecteurs. Le Critique veut plaire à ſon tour au Public, & pour cet effet il croit devoir dans la diſcuſſion mêler du ſel & de l'agrément ; il faut donc qu'il laiſſe échaper quelques bons mots : & voilà ce que l'Auteur des *Eſſais* ſemble condamner. Comment faire ? Faut-il ne point critiquer du tout ? ce n'eſt pas ce qu'il pretend : Que deviendroient alors les Lettres ? Que de révolutions dans le goût ſeroient à craindre ?

Il me ſemble que le ſel peut être répandu par un Critique ſans aucun ſcrupule, pourvû que ce ſel ne tombe que

ſur l'ouvrage, & jamais ſur la perſonne de l'Auteur. Il doit éviter avec ſoin les airs d'orgueil & de mépris, même par rapport à l'ouvrage qu'il cenſure: il doit en relever les défauts modeſtement & avec politeſſe, & tâcher en même tems d'attraper l'art difficile de railler finement, ſans donner lieu à de juſtes plaintes; encore ne le doit-il faire qu'à propos & ſobrement? Pour cette raiſon il ne devroit jamais ſe permettre une Ironie continuelle, dont toute une Critique ſeroit composée, comme certains écrits qui ont paru. En un mot, il faut qu'il ne laiſſe rien échaper qui puiſſe rabaiſſer un Auteur autrement que comme Auteur; & même ſi cet Auteur eſt d'ailleurs une perſonne conſiderable par ſon rang, ou digne d'égard par une réputation juſtement acquiſe, il doit s'interdire abſolument toute raillerie: voilà ce que je penſe aujourd'hui.

L'Auteur des *Eſſais* ajoute immédiatement après l'endroit que je viens de citer: » Ne diſſimulons rien, on peut » quelquefois retourner contre les Au» teurs le principe, que la critique eſt » *aiſée*. On peut leur dire, que moins » il y a de gloire à appercevoir de cer-

» taines fautes, plus il y a de honte à
» les avoir faites. « Je viens de faire voir que la critique n'est point *aisée*, quant à la forme; elle n'est pas non plus fort *aisée* par rapport à la matiere. Elle exige des lumieres & du discernement pour bien choisir ce qui est à reprendre, & pour ne pas s'égarer dans une dispute vaine & pointilleuse. Si la critique est si aisée: pourquoi les bons écrits en ce genre sont ils si rares? Il faut souvent pour critiquer avoir de meilleurs yeux que l'Auteur même de l'Ouvrage. S'il a vû les fautes qu'on lui reproche, pourquoi ne les a-t'il pas évitées?

Malgré ma remarque, M. T...... a raison de dire que la critique est *aisée*, parce qu'elle l'est réellement, en comparaison de la difficulté de composer un bon ouvrage. Il n'a pas non plus tort de dire, qu'il y a ordinairement de la *honte* pour un Ecrivain, de n'avoir pas sçû éviter les fautes que la critique lui fait appercevoir; c'est une replique à faire à certains Auteurs suffisans, qui ne pouvant repondre aux objections que vous leur faites, vous disent dédaigneusement: Il est bien aisé de critiquer.

Voici à mon gré quelque chose de

bien consolant pour les Auteurs médiocres, p. 78. » Tel Ecrivain est un homme d'un esprit médiocre, comparé » aux Ecrivains du premier ordre; » mais c'est souvent un homme de » beaucoup d'esprit, comparé à la plûpart de ceux qui le jugent avec tant » de hauteur & de severité. Cela peut être vrai, mais qu'en resulte-t'il? Cet Ecrivain a publié son ouvrage, dans la vûe d'être estimé; il n'a pas réussi: C'est pour ainsi dire un jeu, où il a perdu la partie: il faut qu'il lui en coûte. S'il eût mis au jour un bon ouvrage, il auroit eu de la gloire; mais puisqu'il en a publié un mauvais, il payera sa faute par un peu de confusion: c'est un juste retour. Il est vrai que tel, qui méprise un Auteur qui a échoué, échoueroit comme lui, s'il donnoit au Public un ouvrage de sa façon. Mais peut-être qu'il le sçait bien: Et en ce cas sa prudence lui donne une espece de droit de se préferer à celui, qui méconnoissant ses forces, a eu la témerité de publier un mauvais écrit. C'est un défaut de jugement d'autant plus digne de mépris, qu'une sotte vanité est toujours soupçonnée d'y avoir eu part. Voilà la vraye source du ridi-

cule attaché aux Auteurs de cette espece.

De l'article de la *Critique* je passe à celui du *Goût*, où M. l'Abbé T..... exalte beaucoup ce qu'il appelle finesse de stile, c'est-à dire, une certaine maniere d'écrire, qui n'est entendue que de peu de personnes. Il donne de grands éloges à ce stile fin & énygmatique, stile digne, selon lui, de l'admiration des esprits sublimes ausquels il est familier, tandis que les petits esprits, qui n'entendent que les bons Livres du siécle d'Auguste, ou de Louis XIV. le traitent de Jargon, de Verbiage & de Phébus. Il propose ensuite ce petit exemple: » Un jeune Auteur (dit-il *p.* 241.) » avoit composé une Comedie semée de » traits les plus fins & les plus délicats, » toute brillante d'esprit. L'intrigue un » peu compliquée étoit néanmoins très » judicieuse, bien suivie & bien démêlée. » Il va lire sa Piéce à un Critique fort » célébre. A peine a-t-il commencé sa » lecture, que le front du Juge se dé- » ride: un souris flateur renaît à cha- » que instant sur son visage. Les en- » droits dont l'Auteur étoit le plus » satisfait, obtiennent une approba- » tion plus marquée. On l'écoute jus-

» qu'au bout avec une attention qui
» toute seule auroit été un éloge. Deja
» il ne doute plus de la bonté de son
» ouvrage & de son succès. Hé bien,
» Monsieur, dit-il, que pensez-vous de
» ce que je viens de vous lire ? Vous ne
» reussirez point, lui répond froide-
» ment le Critique. Les trois quarts du
» Parterre n'entendront rien aux en-
» droits de votre Piéce qui vous plai-
» sent davantage, & qui pour vous le
» dire entre nous, me plaisent le plus
» aussi. Tous ces traits si fins & si inge-
» nieux ne prendront point : ils passeront
» pardessus les têtes. Trop heureux en-
» core s'ils ne sont pas sifflés. Allez lire
» votre Piéce à Messieurs de l'Acade-
» mie Françoise, mais ne la donnez
» pas aux Comediens. En verité, ajou-
» ta-t'il en riant, vous êtes bien sim-
» ple d'écrire avec tant de finesse.

L'avis du *Critique* me paroît fort sensé ; mais pourquoi conseille-t'il au jeune Auteur d'aller lire sa Piéce à Messieurs *de l'Academie Françoise* ? N'y a t'il donc pas des gens de bon sens dans cet illustre Corps, capables de décider que l'inintelligibilité est le plus grand défaut d'un ouvrage, sur-tout d'une Comedie, destinée par sa nature à l'instruction

& au plaisir des honnêtes gens. La Comedie du *jeune Auteur* étoit donc détestable en elle-même. De plus, si une piéce de ce genre avoit le malheur de plaire aux *Comediens*, & d'être jouée, ceux qui parmi les Spectateurs auroient le plus de pénétration, & seroient les plus capables de saisir toute la prétendue finesse de cette rare Comedie, ne laisseroient pas de la trouver eux-mêmes très-mauvaise, en ce qu'elle les appliqueroit trop. Ne seroient-ils pas aussi un peu fâchez d'être solitaires dans leur plaisir, & de le voir si médiocrement partagé par les autres Spectateurs? à moins qu'il ne ressemblassent à un homme de ma connoissance, qui aime beaucoup ces sortes de Piéces, parce que, dit-il, il les voit toujours fort à son aise.

Dans l'article intitulé, *De la necessité de suivre son talent*, l'Auteur dit: » Nous » avons enfin trouvé un successeur à M. » Pellisson dans le Traducteur des en- » tretiens de Ciceron sur la nature des » Dieux. « Je crois que si M. T.... avoit fait attention que M. Pellisson n'a donné aucune traduction au Public, il se seroit autrement exprimé, & qu'il auroit dit, *dans le Continuateur*

de l'Histoire de l'Academie Françoise. Car dans quel autre sens M. d'Olivet pourroit-il être le successeur de M. Pelisson ? Mais pour parler nettement, & suivre son idée, l'Auteur devoit dire: *Nous avons dans le Continuateur de l'Histoire de l'Academie un fidéle Traducteur des Entretiens sur la nature des Dieux.* Cela est vrai, mais cela n'est pas fort étonnant.

Il ajoute tout de suite » L'Historien » de Charle XII. est le même homme à » qui nous devons la gloire d'avoir » en notre Langue un Poëme Epique » qui se fasse lire. « Dire que la *Henriade* se fait lire, ce n'est que la mettre au niveau des ouvrages qui ont un mérite ordinaire. La louange paroît d'autant plus foible, qu'immédiatement aprés on lit : » *M. de Fonte-* » *nelle*... Ici l'Auteur frappé d'admiration s'arrête, & semble avoir perdu la voix, qu'il ne recouvre que pour dire: » J'ai tout dit quand je l'ai nommé ; son » nom seul réveille l'idée d'un génie » universel. «

On m'a fait remarquer dans le Livre des *Essais* deux termes nouveaux. *Frivolité* & Ouvrage *brillanté*. Je ne puis dire si ces deux mots feront fortune. *Frivo-*

lité pourroit dans la ſuite devenir auſſi heureux que *Rivalité*. A l'égard de *brillanté*, comme il eſt françois dans le ſens propre, & qu'on dit un *Diamant brillant*, je n'en puis condamner l'uſage dans le ſens figuré. Vous voyez, Monſieur, que je ne porte point à l'excès mon averſion pour le Neologiſme.

Quelque cas que je faſſe du Livre de M. l'Abbé T... je prévois néanmoins qu'il ne ſera pas fort goûté par ſix ſortes de perſonnes 1°. Par ceux qui n'aiment la morale, même la plus judicieuſe, qu'autant qu'elle eſt animée par des peintures vives, par des portraits d'après nature, par les traits piquans d'un ſatyre délicate : Telle eſt la Morale de la Bruyere. 2°. Par ceux qui voudroient qu'au défaut de cette maniere d'inſtruire, on eût approfondi les ſujets, & qu'on les eût traités avec des raiſonnemens plus ſuivis & plus étendus : Telle eſt la Morale de Nicole. 3°. Par ceux qui croiront qu'on s'eſt défié de leur intelligence, lorſque pour mieux faire ſentir une maxime ſenſée, on y a collé fréquemment un petit exemple d'imagination : comme ſi ce Livre avoit été écrit pour les eſprits

très-bornés, & pour les perſonnes illétrées. 4°. Par les ennemis de tout ce qui paroît ton Didactique. 5°. Par des Lecteurs dédaigneux & injuſtes, qui rebutent un ouvrage, lorſque tout n'y eſt pas neuf & important. 6°. Enfin par ceux qui regarderont, comme l'effet d'une prévention ſervile, une admiration prodiguée à certains Ouvrages & à certains Auteurs, qui ne ſont pas généralement goûtez du Public, fort éloigné aſſurément de les regarder comme des modeles. Ceux là, je crois formeront le plus grand nombre des contempteurs du Livre, s'il peut y en avoir.

En revanche il ſe trouvera auſſi des perſonnes, qui goûteront dans l'Ouvrage de M. l'Abbé T...... une morale ſenſée, expoſée avec une élégante préciſion. Les choſes communes ou peu importantes, mêlées de quelque choſe de neuf, leur plairont par la maniere ſpirituelle dont elles ſont exprimées. Loin de condamner les exemples, elles les regarderont comme un innocent artifice, pour prévenir le triſte effet du précepte. A l'égard des Eloges, comme ils tombent la plûpart ſur un Ecrivain très célebre, à qui perſonne ne peut refuſer de l'eſtime, on doit pardonner

à l'Auteur de l'avoir nommé & loué tant de fois. On pourra même envier à ce fameux Ecrivain l'avantage d'être estimé, &, pour ainsi dire, *adoré* d'un homme de beaucoup d'esprit, dont la sagesse & les mœurs douces sont si parfaitement peintes dans son Livre.

A l'occasion de la chute du dernier Opera d'*Achille*, il me prend envie de vous parler de tous les *Achilles* chantans, qui tous ont eu un destin aussi malheureux, qu'a été brillant le sort de ce même *Achille* quand il s'en est tenu à déclamer. Le premier *Achille* sortit en partie des cendres de Lulli, recueillies par Collasse; mais on les trouva bien refroidies entre les mains de ce Musicien, qui avoit ajouté trois Actes de sa façon aux deux que son Maître lui avoit laissez. Collasse ne se découragea point, & croyant réussir mieux de son chef, environ 35. ans après, sa Muse plus mûrie, soutenue d'un Poëte sage & grave, fit paroître *Achille* dans la Compagnie de Polixene & de Pirrhus. Cet Opera n'eut que trois ou quatre representations, & le malheureux Achille se replongea dans son tombeau. On l'en a vû ressortir Opera d'Achille.

cette année ; sous de meilleurs auspices ; mais comme s'il y avoit une fatalité attachée à ce sujet, Achille Amant de Deidamie, n'a pas été plus heureux qu'Achille Amant de Polixene. J'en conclus, qu'Achille enfant & Achille pere & vieux ne sont point dans leur point de vûë, & qu'il n'y en a qu'un seul à peindre, qui est celui que Racine a mis sur la Scene. On aime à voir ce Héros Amant d'Iphigenie, brulant d'aller à Troye, & bravant Agamemnon. Je ne vous parle point d'un *quatriéme Achille*, qui s'est refugié ce Carême aux Marionnettes, & qui s'est donné pour le *véritable*.

Ballet des Graces.

On donnera, dit-on, au commencement du mois de Mai le *Ballet des Graces*, dont les paroles sont de M. Roy, & la Musique de M. Mouret : on sçait que tous deux ont déja réussi ensemble dans le *Ballet des Sens*. Le nouveau sujet a peut être encore plus de difficulté que le premier. Les agrémens échapent au pinceau, quoique leur effet soit bien sensible. Au reste l'idée est flatteuse pour le Beau Sexe. Toutes ne peuvent pas prétendre à la Beauté, mais il n'en est gueres qui ne

puiſſent aſpirer aux agrémens ; & comme le ſuffrage des Dames fait aujourd'hui plus que jamais la deſtinée des piéces de Théatre, il y a de l'adreſſe à l'Auteur de mettre ſur la Scene un ſujet qui peut ſe concilier une ſi puiſſante protection. Je ne ſçais encore comment le ſujet eſt traité ; mais il y a lieu d'eſperer que M. R. ne démentira pas ſa réputation en ce genre.

Voyage de Fanferedin.

Un grave Auteur vient de publier un Livre intitulé, *Voyage merveilleux du Prince Fanferedin dans la Romancie.* L'intention louable de cet Ecrivain, ſi on on en croit l'Epitre qui eſt à la tête de ſon Livre, a été de dégouter le Public de la lecture des Romans ; & pour y reuſſir, il a jugé à propos de compoſer un Roman lui-même, tel, que ſi tous les Romans étoient faits dans la ſuite ſur ce rare modele, on pourroit dire qu'il ſeroit heureuſement parvenu à ſon but. Cependant ſes traits tombent indiſtinctement ſur toutes ſortes de fictions. C'eſt une ſatyre générale contre les images & le langage de la Poëſie ancienne & moderne. Eſt-ce pour ridiculiſer particulierement les Romans qu'il feint que le Prince Fanferedin ſe trou-

ve dans un Charnier, au milieu d'un tas d'offemens d'une efpece finguliere, & qu'il voit un Centaure fortir de l'ouverture d'un antre, & jetter devant lui une grande carcaffe d'hippogriphe, qu'il avoit apportée fur fon dos? Il a vû, dit-il, *dans tous les Romans*, que les Centaures font les meilleures gens du monde. C'eft pour cela qu'il le fuit à la pifte, *en fe gliffant comme un Serpent* dans des lieux très-étroits, où ce Centaure avoit paffé. Il reprefente enfuite dans le Pays de Romancie les Rochers *tendres comme du gazon & de la laine*, des Faunes dont le badinage a donné lieu au jeu qu'on appelle, *Aux quatre coins*; des oifeaux dont le long bec toûjours plongé dans l'eau a fondé le proverbe de tenir *le bec dans l'eau*; un orme planté pour être le rendez-vous des Amans, d'où eft venu un autre Proverbe, *Attendez moi fous l'Orme*. Vous voyez combien tout cela eft ingenieux : auffi l'Auteur fe donne-t'il dans fon Epître pour un homme d'efprit. » Mais quoi, dit-il, faire une differtation raifonnée, une controverfe » de Cafuifte ou de Philofophe pédant? » non, dis-je, *en homme d'efprit*, il faut » donner à mes raifons *un tour agréa-*

ble » Il pouvoit ſe donner en même-tems pour un *Caſuiſte* partiſan de la morale commode, puiſque malgré ſon zele, il ne laiſſe pas d'honorer de ſes louanges certains ouvrages de galanterie, où l'on trouve une bonne partie de tout ce qu'il ſemble condamner. De plus ce Docteur : à l'article *du bois d'amour*, parle ſçavamment des effets de la jouiſſance, & ce qu'il dit ſur ce point n'eſt pas indifférent. Il ſe montre un peu vindicatif dans ſa farce comique, où il fait paroître *Gil-blas* & le *Diable-boiteux* : farce qui rappelle au Lecteur la Danſe ſcolaſtique des *Prétérits* & des *Supins*, dont il eſt parlé dans la ſeconde édition de ce dernier Livre.

Le chapitre des *Armateurs* & des *débarquez* eſt ce qu'il y a de plus joli dans tout l'ouvrage. Mais par malheur on ſe ſouvient d'avoir lû le *jugement de Pluton*, ſur les Dialogues des Morts de M. de F. & il vient alors dans la penſée, tant par cela que par pluſieurs autres choſes, que notre *homme d'eſprit* eſt un peu plagiaire. Du reſte toute ſa critique eſt fort ſuperficielle. *Madame de Barnevelt*, *l'Homme de Qualité*, *Manon Leſcot*, & *Cleveland*, y paſſent en

revûe ſous les yeux d'un *Philoſophe pedant* ; les *Princeſſes Malabares* y ſont à peu près traitées comme le Bibliothecaire des Romans l'eſt ailleurs. Vous jugez bien que perſonne ne prendra leur défenſe. L'Auteur parle du docte Roman de *Sethos*, des *Voyages* & du *Repos* de Cyrus ; on cherche dans ces endroits *l'Homme d'eſprit*, & le critique judicieux & impartial. Il devoit, ce me ſemble, rendre plus de juſtice à l'Auteur du *Cleveland*, & en faveur de ſa feconde & brillante imagination, pardonner le fond quelquefois vicieux de ſes ouvrages. Enfin, je ne trouve ni art, ni juſteſſe, ni agrémens dans le voyage merveilleux du Prince Fanferedin; bizarre & froide allegorie qui a néanmoins été depuis peu jugée digne d'un prompt & pompeux éloge, dans un Journal fort connu.

Journal de Trevoux depuis Janvier 1734.

Je vous ai fait un détail il y a deux ans, des differens Journaux litteraires qui s'impriment en Europe, * & je me ſouviens de ne vous avoir pas alors parlé fort avantageuſement des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire*

* Nouvelliſte du Parnaſſe, Tome I. Lettre XI.

des Sciences & des beaux Arts. Je leur reprochois tantôt de l'affectation, & tantôt de la négligence dans le stile, & sur tout une extrême partialité. Je suis obligé de dire aujourd'hui avec la même candeur, qu'il me paroît que ce Journal est à présent écrit avec beaucoup plus de soin & de goût, & que ceux qui y travaillent s'étudient à rendre justice aux talens, & ne s'écartent plus des regles de la bienséance & de la politesse. Ce Journal qui s'imprimoit à Trévoux depuis l'an 1701, ayant commencé d'être imprimé à Paris en 1734, les Journalistes ont semblé reconnoître dans un Avertissement préliminaire, le tort qu'ils avoient eu depuis plusieurs années, de suivre quelquefois la passion & le préjugé dans leurs Extraits. » L'esprit de partialité, ont-» ils dit, est un écueil dangereux où » bien des Journalistes ont échoué. « Ils n'ont eu garde de s'excepter, & en conséquence ils ont donné réellement des preuves sensibles d'impartialité, capables d'effacer entierement toutes les fâcheuses impressions, qu'un recueil d'invectives périodiques avoit faites sur le Public. On doit en avoir

aujourd'hui une bien differente idée, lorſqu'on eſt informé qu'à préſent le Pere Rouillé en a la principale direction, & que les Peres de Charlevoix, Brumoi, Bougeant, de la Tour, &c. eſtimés de tous ceux qui les connoiſſent, & dont la plûpart ſe ſont rendus célébres par de grands Ouvrages, compoſent la ſçavante Troupe des Auteurs de ce Journal.

Lettre critique ſur le Préjugé à la mode.

La Comedie du *Préjugé à la mode*, vient d'être critiquée dans une *Lettre* imprimée depuis peu. Comme l'Auteur dès le commencement de ſa Lettre déclare, que ſon mépris pour toutes les Comédies modernes l'empêche de fréquenter le Théâtre, on ne doit pas être ſurpris de la foibleſſe de pluſieurs de ſes objections; ſi ſa critique eſt ſolide en quelques points, elle eſt dans la plûpart trop ſevere, trop pointilleuſe; ce ſont de pures chicannes. Le Cenſeur n'approuve rien dans la piéce; il ne lui échape pas le moindre éloge. Le caractere même de Conſtance lui déplaît. Pour la verſification, il ſemble n'en faire que peu de cas. La froideur de ſon ſtyle & le ton Didactique, qu'il a jugé à propos de prendre

dans cette critique, d'ailleurs assez peu judicieuse, ne doivent pas lui faire espe-rer beaucoup de succès.

Un jeune homme, nommé M. Pesselier, vient de publier une Ode, intitulée *l'Eloquence*, adressée M. l'Abbé Séguy, Auteur de l'Oraison funebre de M. le Maréchal de Villars. J'ai jetté les yeux sur les deux dernieres strophes, dont l'une commence ainsi : L'Eloquence, Ode à M. L. S.

Héros, dont mille Exploits assurent la mémoire,
Séguy partage ta grandeur;
N'est-ce pas, ô Villars, avoir part à ta gloire,
Que de nous l'étaler avec tant de splendeur ?

Voici les premiers Vers de l'autre :

Le Ciel forma Villars pour gagner des Victoires,
Et Séguy pour les célebrer :
Leurs talens à jamais fameux dans nos Histoires,
De nos derniers neveux se feront admirer.

Jugez par ces Vers de l'honneur que la Piéce fait à M. L. S. Elle se trouve chez son Libraire Prault, Quay de Gêvres.

Les Comédiens François se préparent à representer incessamment une Tragédie de M. l'Abbé Le Blanc, dont le sujet est Oriental. La 5e. partie du *Paysan parvenu* paroît. M. Lenglet vient de publier un Livre, intitulé : *L'Histoire justifiée contre les Romans.* Je vous entretiendrai de tout cela dans la suite.

Je suis, *&c.*

A Paris, ce 23.
Avril 1735.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE SEPTIEME.

JE ne ſuis pas ſurpris, Monſieur, que les Portugais ayent voué leur admiration à la *Luſiade* * du Camoëns, & qu'ils la comparent à l'Eneïde : leur propre gloire y eſt intereſſée. Il faut pourtant convenir qu'il y a de grandes beautés dans ce Poëme : l'Auteur dédaignant de marcher ſur les pas d'Homere & de Virgile, s'eſt ouvert une route nouvelle : il a choiſi un ſujet fort ſimple, je veux dire la découverte des Indes Orientales par les Portugais, & il l'a orné de fictions neuves & hardies. Vaſco de Gama, le chef de ces nou- La Luſiade du Camoëns.

* Ce mot tire ſon origine de Luſus, ancien Chef des Luſitaniens ou Portugais.

veaux Argonautes, dont le Camoëns partagea les périls & la gloire, est le Héros du Poëme, & c'est sur lui que réjaillit l'honneur de cette célébre expédition. Ce Poëte est un peintre hardi, d'une imagination souple & feconde, qui se plie avec un succès égal au sublime, au simple & au gracieux, & qui manie les passions avec beaucoup de force & de délicatesse; ses descriptions sont neuves & vraies; il peint les lieux, les mœurs & les personnes qu'il a connues dans ces Pays éloignés; & son stile qu'il sçait varier avec esprit n'est point infecté de ces insipides jeux de mots, si familiers aux Espagnols & aux Italiens. Pour vous convaincre de ce que je vous dis, il suffit de lire quelques pages de la Traduction, qui n'est pourtant qu'une copie, où les images & l'expression ne sçauroient avoir ni le même éclat, ni la même force que dans l'original. Mais sans toucher à ces beautés un peu effacées, je vais vous exposer le dessein & l'ordonnance d'un Poëme qui n'a point eu de modele; & je vous ferai observer en même tems les plus nobles traits de la brillante imagination du Camoëns. Dans un autre Lettre je vous dirai mon sentiment sur le systême

de la Fable adopté par le Poëte Portugais, & où le génie pénétrant du Traducteur a découvert des allegories fort singulieres, pour ne rien dire de plus.

Si vous exigez un air de simplicité & de modestie dans la proposition du Poëme Epique, vous ne serez pas content du Camoëns, son début est plein d'enflure, & son invocation un peu pindarique ; mais vous trouverez un esprit élevé dans le compliment qu'il fait au Roy Sebastien son Maître.

Tandis que la Flotte Portugaise vogue sur l'Ocean, Jupiter * ordonne à Mercure d'assembler les Dieux sur l'Olympe pour régler avec eux la fortune de l'Orient. Ce qui est executé. Alors Jupiter leur apprend avec beaucoup d'éloquence & d'érudition, que le destin veut illustrer dans les Indes les Portugais, dont il cite quelques exploits fameux, comme un gage de la protec-

Jupiter, suivant le Traducteur, est Dieu le Pere, Bacchus le Démon, Venus la Religion Chrétienne, Mars Jesus-Christ, Mercure un Ange, Cupidon le Saint-Esprit, Parmi les Nereïdes qui représentent les Vertus divines & humaines, Doto est la Foi, Nise l'Esperance, & Nerine la Charité. Paris est l'emblême d'un homme studieux. Mais la plûpart de ces Divinités cessent, en plusieurs endroits du Poëme, de jouer un si beau rôle.

tion celeste ; il les exhorte à s'attendrir sur un peuple accablé de fatigues, & à lui procurer une heureuse navigation. Les Dieux se partagent en divers sentimens ; mais Bacchus s'oppose plus fortement que les autres, dans la crainte que la gloire des Portugais n'obscurcisse l'éclat de ses conquêtes en Orient. Venus voyant les Portugais si semblables aux Romains ses illustres favoris, se déclare pour eux, & elle est soutenue par le Dieu Mars, sensible à son ancien amour pour cette Déesse, & à la valeur d'une belliqueuse Nation ; & il adresse un beau discours à Jupiter, qui d'un signe de tête approuve les projets du Dieu de la guerre.

Sur ces entre-faites Vasco de Gama arrive à l'Isle Mozanbique habitée par des Maures qui sont Mahométans : il fait divers présens au Gouverneur pour obtenir un Pilote qui le conduise dans les Indes : mais ce Barbare qui détestoit les Chértiens, forme le projet, en lui promettant ce Pilote, de faire périr la Flotte Portugaise. Bacchus à qui cette perfidie est bien-tôt connue, exhale dans les airs son ressentiment à peu près comme Junon dans le premier Livre de l'Eneïde ; & après avoir pris la figure d'un vieillard Maure, il

vient repreſenter au Gouverneur, les Portugais comme des Pirates qui ravagent toutes les côtes, & qui préparent, lui & à ſa Nation, le ſort le plus affreux : il à lui conſeille d'attendre dans une embuſcade les Portugais, & en cas qu'ils l'évitent, de leur donner un Pilote adroit qui les faſſe périr avec leurs Vaiſſeaux. Gama ſe défiant prudemment de ces Barbares, ſe rend au rivage avec ſa troupe choiſie, & à la premiere inſulte des Maures, il les charge & les extermine preſque tous. Ce combat eſt décrit avec tant de force & d'intelligence, qu'on croit y être préſent. Alors le Gouverneur lui propoſe la paix & le Pilote qu'on lui avoit demandé. Gama charmé de ce préſent leve l'ancre : mais ce Maure auſſi perfide que Sinon, & inſpiré par Bacchus, lui perſuade de tourner la proue vers l'Iſle de Quiloa, peuplée de Mahométans, & qu'il leur aſſure être habitée par des Chrétiens. Venus attentive au ſalut des Portugais, empêche qu'ils n'abordent : alors par les Conſeils du Maure, ils relâchent ſur la côte de l'Iſle de Mombaze. Le Roi qui connoiſſoit déja les Portugais par les inſpirations de Bacchus, envoye des Députés à Gama, qui le preſſent avec les témoignagnes ex-

térieurs de la joye la plus sincere, d'entrer dans le Port, en lui promettant tout ce qu'il y a de plus rare & de plus précieux dans cette Isle; & pour l'y engager, il lui apprend que la plus grande partie des habitans sont Chrétiens. Mais Gama craignant encore quelque perfidie, differe jusqu'au lendemain, d'accepter les offres qui lui sont faites, & envoye au Roi deux Portugais vifs & pénétrans du nombre des criminels dévoués aux plus grands périls, avec ordre d'observer les forces & la richesse du pays, & sur tout si la Religion Chrétienne y avoit des sectateurs. Ces espions après avoir donné au Roi les présens qu'ils avoient apportés, parcourent la Ville; ils reconnurent bientôt qu'on leur refusoit de justes éclaircissemens. Cependant Bacchus, déguisé en Prêtre, s'étoit glissé dans la maison où les Portugais passerent la nuit, y avoit élevé un Autel & l'avoit décoré d'images: Cet imposteur les éblouit par un culte simulé, & par des caresses redoublées. Le Camoëns voulant que ces Portugais ne puissent soupçonner aucune fourberie, représente Bacchus célébrant nos plus saints Mysteres; mais le Traducteur mérite des louanges pour avoir un peu adouci un endroit si indécent.

Gama, après avoir entendu ces deux envoyés, se prépare à se rendre au Port, où un grand nombre de Maures s'étoient assemblés, ravis dans leur cœur de pouvoir perdre surement les Portugais : mais Venus qui ne les perd point de vûe, assemble les Nereïdes, qui s'attachant avec elle au Vaisseau du Capitaine, le font rétrogader. Les Matelots étonnés de ce mouvement surnaturel, poussent de grands cris, qui épouvantent les Barbares, & les mettent en fuite. Ce spectacle dessille les yeux à Gama, & voyant le péril dont il avoit été menacé, il adresse une priere pathétique au vrai Dieu, au Dieu tout puissant. Alors Venus quitte la Mer, monte sur l'Olympe parée de tous ses charmes, & accompagnée *de Cupidon qui badine avec sa gorge.* Puis d'un air triste & languissant elle implore la protection de Jupiter en faveur des Portugais. Le souverain des Dieux touché de la douleur de sa chere fille, lui déclare qu'ils effaceront les plus illustres Conquérans & les Nations les plus célébres, & il annonce d'un ton prophetique leurs diverses conquêtes dans les Indes. Mercure par ordre de Jupiter avertit Gama en songe, de s'éloigner des côtes dangereu-

ſes de Mombaze, & que dans peu de tems il ſera favorablement reçû par un Roi plus ſincere. Le Capitaine s'étant éveillé & obeiſſant à ce ſonge divin, ordonne de lever l'ancre. Il rencontre bien-tôt deux petites Barques, conduites par des Maures qui le menent à la Ville de Melinde, gouvernée par un Roi vertueux, & tel que Mercure le lui a repréſenté. Ce Prince inſtruit par les Dieux de la gloire des Portugais, leur envoye des rafraichiſſemens, & les fait prier de deſcendre à terre. Gama reçoit ce Député d'un air riant, & envoye ſur le champ au Roi de Melinde, un Meſſager avec des préſens : ce Portugais qui ſçavoit l'Arabe lui parla avec beaucoup d'adreſſe & de dignité. Le Roi vint le lendemain dans un équipage digne d'un Prince, Maure, viſiter la Flotte Portugaiſe; & pour donner une preuve de ſa candeur, il paſſa auſſitôt dans l'eſquif de Gama qui étoit venu au devant de lui; & lui offrit toute ſorte de ſecours pour achever heureuſement ſa navigation. Cet endroit du Poëme eſt un des plus intereſſans.

Le Roi de Melinde qui avoit examiné avec ſoin tous les Navires, fut encore curieux de connoître l'Europe,

& principalement la Nation Portugaiſe, les avantures que le ſort avoit ſuſcitées à Gama, & les differentes mœurs qu'il avoit remarquées le long des côtes de l'Afrique. Le Capitaine ſatisfait avec joye la curioſité du Roi Maure ; & après avoir fait une relation Géographique * de l'Europe, il s'étend ſur l'Hiſtoire de Portugal, & embellit les caracteres de ſes Rois de pluſieurs traits empruntés de l'Hiſtoire ancienne, de la Mythologie, & même de l'Ecriture ſainte. Ce recit chargé d'érudition, ne devoit gueres intereſſer un Roi barbare : mais tant de guerres entrepriſes pour conquerir des Etats n'étoient-elles pas capables de donner à ce Prince de la défiance & de l'inquietude ? Il ſemble que le Camoëns craignant de manquer de matiere pour ſon Poëme, ait ſaiſi l'occaſion de faire un long & ſçavant abregé de l'Hiſtoire de Portugal, qui eſt pourtant écrit avec beaucoup de feu, & où en racontant des faits aſſez reſſemblans, il a ſçu répandre une grande varieté. L'Hiſtoire d'Inès de Caſtro eſt néanmoins racontée d'une maniere très-touchante.

Cette critique ne tombe point ſur le récit des avantures de Gama pendant

ſa navigation depuis ſon départ de Liſbonne, ni ſur la peinture du Pays & des peuples qu'il a vûs, parce qu'en tout cela il n'y a rien qui ne puiſſe intereſſer la curioſité du Roi. Je n'entrerai point dans le détail de ce voyage orné de traits mythologiques, & où l'on trouve une fiction digne du plus grand Poëte, c'eſt le Phantôme Adamaſtor, que les Portugais voyent s'élever dans les airs à leur arrivée au Cap de Bonne-Eſperance; le portrait du Monſtre, & la prédiction des malheurs que la conquête des Indes attirera aux Portugais, forment un tableau admirable.

Gama ayant joui pendant quelque tems du repos & des délices de Melinde, continue ſa route. Déja il arrivoit aux Indes, lorſque Bacchus deſcend dans le Palais humide de Neptune, & le prie d'aſſembler les Divinités Marines, à qui il peint les Portugais comme des téméraires, accoutumés à ne reſpecter aucun pouvoir. Neptune ordonne à Eole de lâcher la bride aux Aquilons, & d'exciter une tempête qui faſſe périr les Portugais. Tandis que Bacchus s'acharnoit à leur perte, ils s'occupoient à conter des Hiſtoires pleines d'une aimable galan-

terie : & tout d'un coup voilà une terrible tempête qui faillit à les engloutir, & qui eſt repreſentée avec toute la vivacité imaginable. Gama implore dans ce moment le Dieu d'Iſraël ; mais dans un péril ſi preſſant, Venus & ſes Nymphes favorites, ornées de tout ce qui peut animer la beauté, deſcendent dans la mer ; & à leur aſpect les enfans d'Eole appaiſent leur rage. Le Camoëns a donné de l'exercice à ſon imagination dans la deſcription du Palais de Neptune, & dans la peinture des compagnes de Venus. Au reſte, ſi vous n'aimez dans un Poëme que des Epiſodes liés avec l'action principale, vous gouterez peu les Hiſtoires romaneſques que ſe content les Portuguais ; ce qu'ils racontent pour ſe deſennuier eſt aſſez ennuieux.

Les Portugais arrivent enfin à Calicut, Capitale du Royaume de Malabar ; une découverte ſi importante donne lieu à Gama de relever la gloire des Rois de Portugal, par deſſus les autres Princes de l'Europe, occupés à des guerres excitées par la Religion ou par l'ambition. Ce diſcours eſt ſuivi d'une deſcription du Royaume de Malabar.

Le Roi ayant appris l'arrivée de Gama, envoye des perſonnes illuſtres, pour l'inviter à venir dans ſon Palais. Ce Capitaine trouve ſur le rivage un

Magiſtrat ſouverain ; qui dans la Langue du Pays s'appelle Catual. L'un & l'autre ſe rendent au Palais, dont le Poëte fait une magnifique deſcription. Les Portugais remarquent ſurtout des reliefs où étoient repreſentés pluſieurs traits de l'Hiſtoire des Indes, de Bacchus & d'Alexandre. A la vûe de ces Conquerans le Catual apprend à Gama que ſuivant la prédiction des Mages, une nation inconnue gravera un jour ſes exploits à la place de ceux ci. Cette eſpece de tableau paroît imité de celui que les Troyens trouverent dans le Temple de Carthage. Gama propoſe au Roi un traité d'allianc̣c avec le Portugal. Le monarque lui répond qu'il conſultera ſon Conſeil, en attendant il permet au Capitaine de ſe délaſſer dans Calicut des longues fatigues de ſon voyage. En même tems il charge le Catual d'obſerver les Portugais : celui-ci engage leur Chef à le mener ſur ſes vaiſſeaux, il s'amuſe à contempler des bannieres de ſoye, où l'on avoit repreſenté des duels & des batailles : le frere de Gama lui fait connoître ces Héros dont la plupart ſont déja peints dans l'Extrait de l'Hiſtoire de Portugal que Vaſco de Gama avoit recité au Roi de Melinde ; mais le Camoëns, pour ne

pas se ressembler, offre ici des circonstances differentes.

De tous les Pays que Gama a visités, il n'y en a point de plus fertile en évenemens que Calicut. Les Mages, Bacchus, les Ministres du Roi, le Catual, les Maures, tous conspirent à la perte des Portugais & à la destruction de leur Flotte. Le discours que Gama fait au Roi est extrêmement sensé, & il développe avec beaucoup d'art le dessein formé dès le regne de Jean II. de découvrir les Indes. Après avoir heureusement évité les piéges qu'on lui avoit tendus, il quitte Calicut, & s'avance vers le Cap de Bonne-Esperance : alors Venus qui veut délasser agréablement les Portugais, fait naître une Isle flotante où se rendent des Nymphes de la mer que Cupidon a rendu amoureuses. Au moment que les Portugais découvrent cette Isle, elle devient stable, ils y entrent pour faire la guerre aux bêtes sauvages : mais *la Déesse leur apprête une chasse infiniment plus douce* : ils courent après ces Nimphes timides, brûlant d'une vive flamme, & jouissent avec elles des plaisirs de l'amour. Ce qu'il y a de bien singulier c'est que le Camoëns, après avoir épuisé son imagination badine sur cette Isle volup-

tueuſe, ajoute gravement que *ces delices ne ſont qu'une image des honneurs, de la gloire & de l'immortalité qui ſuivent les grandes actions.* Dans cette même Iſle Thetis ſouveraine de l'Ocean, qui *avoit livré ſon cœur & ſa foi à Gama*, donne un magnifique repas aux Portugais; une Sirenne y chante leurs conquêtes dans les Indes, & les grandes actions de leurs Vice-rois. Thetis mene enſuite Gama & ſa troupe au ſommet d'une montagne, où après leur avoir développé la machine de l'Univers, elle leur montre les divers Païs qui ſerviront de théatre à la gloire de leur Nation. Mais il eſt bien ridicule de l'entendre conter les miracles de S. Thomas Apôtre des Indes. En congédiant les Portugais elle leur déclare que le deſtin a fermé le Livre où ſont écrites leurs avantures, & c'eſt là que finit le Poëme.

La *Luſiade*, à la bien conſiderer, n'eſt qu'une Relation de Voyageur, ornée de fictions ſouvent aſſez bizares. Le Poëte paroît n'avoir eu en vûe que la gloire de ſa Nation; faut-il s'étonner ſi la vanité des Portugais l'égale à Homere & à Virgile? L'intervention des Dieux dans ce Poëme eſt trop uniforme & preſque toujours ridicule; & quelques-unes des fictions dégradent le

Héros. Enfin le fond de l'Ouvrage n'a rien de grand, de noble & d'interessant, il ne s'agit que de la découverte de quelques Pays des Indes, d'où Gama revient en Portugal, sans avoir fait aucune conquête. Je ne vous parle point du mélange monstreux de la Fable avec la Religion Chrétienne. Comme le Traducteur a tâché de le justifier sur ce point contre la Censure de M. de Voltaire dans son *Essai sur la Poësie Epique*. c'est un article que je réserve pour une autre Lettre, destinée à l'examen des Notes.

A l'égard de la Traduction Françoise nous sommes redevables à M. de Castera de nous avoir fait connoître avantageusement un Ouvrage, dont nous n'avions qu'une traduction en vers latins, assez rare. Le stile du nouveau Traducteur est vif & nerveux, mais peu correct & trop coupé. Sa prose poëtique, qui dégénere quelquefois en Vers héroiques, est semée de tems en tems d'expressions peu françoises. Un autre que moi décidera si la traduction est fidele.

Traité de l'Opinion.

Pour vous donner une idée avantageuse du *Traité de l'Opinion, ou des Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Esprit humain*, je ne vous dirai pas qu'on vient

d'en publier une seconde édition : vous sçavez que les ouvrages les plus méprisables ont quelquefois un sort encore plus glorieux : mais ce que je dois vous faire observer, c'est que les additions & les retranchemens nécessaires rendent cette édition préférable à la premiere. Comme cet ouvrage vous est connu, je ne m'arrête point à vous en tracer le plan, nettement exposé dans la Préface ; & si par hazard vous ne le connoissez pas, le titre seul vous donnera envie de lire le Livre. Il me suffit de vous dire ici que M. le Gendre de S. Aubin s'est proposé de montrer l'empire de l'Opinion sur les Sciences profanes ; & qu'il a rempli ce vaste dessein conformément à ses vûes particulieres.

Quelques Ecrivains qui n'ont pas sçu démêler le caractere de cet ouvrage, ont avancé que c'étoit un tissu d'exemples historiques, denués de raisonnemens. Mais rien n'est plus faux : l'Auteur joint ordinairement les preceptes aux exemples, & raisonne lorsque la nécessité le demande, ensorte que la verité dissipe souvent les nuages de l'erreur & de l'opinion. Ses profondes réflexions sur la véritable constitution du gouvernement de France ; & sur di-

vers points de Physique & de géometrie, sa comparaison des Philosophies de Descartes & de Newton font voir clairement qu'il sçait raisonner : s'il n'exerce pas si souvent ce noble talent, c'est pour ne pas s'écarter du projet qu'il a formé. Il écrit une histoire & non pas un traité dogmatique : » J'ai » dû me conformer, dit-il, à la regle » que les Historiens ont coutume de » suivre, qui est de laisser le plus com- » munément au Lecteur le plaisir de » faire lui-même ses réflexions : regle » qui étoit d'autant plus convenable à » cet ouvrage, que les causes particu- » lieres des *Opinions* nous étant ordinai- » rement inconnues, il n'y a aucune ma- » tiere où les conjectures soient plus » variables.

Je conviens avec l'Auteur que les causes des opinions particulieres sont souvent inconnues, parce que leurs artisans ont négligé ou se sont trouvés dans l'impossibilité de les manifester, & dans ce cas un Historien est dispensé de les rechercher curieusement: mais lorsqu'ils ont bien voulu les découvrir, il me semble qu'il doit alors les retracer aux yeux du Lecteur. Ainsi il auroit sçu bon gré à M. de S. Aubin de dire en peu de mots, les raisons qui

ont déterminé le fameux Pere Hardoüin à soutenir que Virgile n'est pas l'Auteur de l'Eneïde, & qu'Horace n'a pas composé les Odes, les Epodes & l'Art Poëtique. Je ne sçai que penser de son indifference pour tant de raisonnemens singuliers, qui auroient orné un Traité de l'Opinion. J'ai encore observé qu'il n'a pas assez profité de quelques excellens livres qu'il a connus, & où il auroit pû glaner utilement. Je ne prétends pas pour cela que l'Auteur ait dû lire tous les Livres qui ont jamais été composés : rien ne seroit plus injuste ; dans un ouvrage de cette espece il suffit de choisir des faits décisifs, & empruntés d'Auteurs capables par leur réputation, de faire impression sur les esprits : mais en même tems il faut rejetter les faits étrangers ou avancés par des écrivains obscures. Une opinion bizarre, un paradoxe avanturé par un barbouilleur de papier, ne mérite point l'attention d'un Lecteur judicieux. M. de S. Aubin s'est presque toujours attaché à ces maximes.

Quelques censeurs pointilleux soutiennent qu'il ne devoit pas oublier de marquer le progrès des opinions. Cette critique est presque inutile, si

l'on se rappelle la courte durée des opinions méprisables ; & à l'égard de celles qui ont imposé à des esprits solides, le progrès se fait sentir dans l'Histoire de ceux qui les ont ressuscitées ou accreditées : ce que je dis regarde principalement les opinions philosophiques. C'est par une delicatesse outrée que les mêmes Critiques blâment le défaut de transitions. Dans de simples Mémoires ne suffit-il pas que les faits se trouvent dans leur place, & qu'ils s'éclairent mutuellement ? On ne doit pas exiger ces transitions severes, dont un Orateur & un Historien ne sçauroient se dispenser. Quoique le sçavant Auteur ne se soit point défendu contre une critique, qu'il a peut-être ignorée, l'amour du vrai m'a engagé à la discuter.

Outre les endroits que j'ai déja indiqués, il est aisé de voir par l'érudition & par les heureuses conjectures de l'Auteur qu'il s'est fort appliqué à perfectionner cet ouvrage, suivant le Plan qu'il s'est proposé de mêler un grand nombre de faits à quelques raisonnemens. Peu de personnes ont lû autant que lui : la maniere aisée dont il parle de toutes les Sciences, prouve qu'elles lui sont familieres : les con-

noiſſeurs s'apperceveront facilement qu'il excelle dans les matieres Philoſophiques & Politiques. Son ſtile eſt pur, correct, égal, & par une grande ſoupleſſe d'eſprit, le genie d'une infinité d'Auteurs s'y trouve fondu, ſans qu'il paroiſſe aucune bigarure.

L'Auteur oubliant que ſes Lecteurs ne ſont pas auſſi habiles que lui, cite quelques faits d'une maniere trop conciſe. Dans les ouvrages d'imagination, l'on doit donner plus à penſer qu'on ne dit : mais dans des Mémoires Hiſtoriques deſtinés à éclairer l'eſprit, il ſemble qu'il faudroit toujours mettre les faits dans un certain jour.

Nouvelle Ecole militaire.

M. Deſprez de S. Savin Ingenieur & Profeſſeur de Mathématiques, a publié nouvellement un Ouvrage, intitulé : * *Nouvelle Ecole Militaire, ou la Fortification moderne, diviſée en 4 parties, ornées de 150 planches en taille douce, contenant la maniere d'apprendre facilement les Fortifications & tout ce qui en dépend, ſuivant les ſyſtêmes François, Eſpagnols, Allemands, Italiens & Hollandois avec Plans, Coupes, Profils & Elevations:*

* A Paris, chez Le Mercier, ruë S. Jacques, au Livre d'Or; 1735. 8o.

Les Marches & conduite des armées en general, les distributions & constructions de lignes & campemens des Troupes; la conduite & construction des Tranchées, des Sapes, logemens dans les ouvrages, &c. pour les siéges & attaques des Places : La défense des Places contre toute sorte de Sieges; Capitulations, Redditions, &c. distributions des Troupes pour combatre, & la maniere de les mettre en bataille rangée : Les constructions des differentes Mines, Fourneaux, &c. Le tout avec des Plans, Coupes, Profils & Elévations. Dédié à Monseigneur le Prince de Conti. Comme le titre explique ce que contient l'Ouvrage, j'ai pris la peine de le copier tout au long. On peut dire que ce Livre court & méthodique est très-propre à instruire la Jeunesse Militaire, & qu'il peut être même utile aux Officiers qui ont le plus d'experience, pour leur rappeller les principes qu'ils auroient oubliés. Voici quelques remarques qu'on m'a communiquées sur cet Ouvrage.
» Dans la seconde partie, qui com-
» mence à traiter des marches de l'Ar-
» mée, l'Auteur veut que le Général
» consulte les Ingenieurs pour la mar-
» che des Troupes, & il ne dit rien du
» Capitaine des Guides, que le Général
» ne doit pourtant pas moins consul-

» ter. Il donne un détail fort circonſ-
» tancié du campement des Troupes ;
» mais s'il avoit voulu ſuivre l'uſage
» moderne, il auroit parlé de Tentes,
» & non de *Huttes*. Comme il n'y a
» point encore d'Ordonnance Militaire
» en France, par rapport au campe-
» ment de l'Infanterie, l'Auteur auroit
» dû détailler plus exactement ce qui
» ſe pratique aujourd'hui. Dans l'arti-
» cle des préparatifs pour l'attaque des
» Places, p. 196. il expoſe fort bien
» tout ce qui eſt néceſſaire pour le tra-
» vail des tranchées ; il accorde à la
» Nation Françoiſe l'art de ſçavoir
» bien faire des faſcines, & aux Suiſſes
» celui de bien faire des gabions. *Ils*
» *ſont* dit-il, *plus adroits que les Fran-*
» *çois à ces ſortes d'ouvrages.* Tout le
» monde n'en convient pas. D'ailleurs
» quelle adreſſe faut-il pour remplir
» de terre un panier? A l'égard de l'Ar-
» tillerie & de ſon ſervice, on lui au-
» roit été plus obligé, & on auroit été
» mieux inſtruit, s'il eût ſuivi plus exac-
» ment & plus en détail l'excellent
» Traité de l'Artillerie de M. de S.
» Remi.

Ce n'eſt pas ſeulement aux Gens de Guerre que l'Ouvrage de M. de S. Savin peut-être utile. On peut dans ce

teins-ci appliquer aux François le Proverbe latin, *omnis homo Miles*; la Campagne va s'ouvrir, chacun en voudra ſuivre les operations, ce ſera le ſujet ordinaire des entretiens. Les Dames mêmes s'en occuperont : ce ſont elles ſouvent qui s'y intereſſent le plus, par rapport à leurs maris & à leurs enfans. *Bellaque matribus deteſtata.* La *nouvelle Ecole militaire* peut mettre tout le monde en état de ſe former une idée juſte des travaux de Mars, & d'en parler avec les termes propres.

Voyage Literaire en France

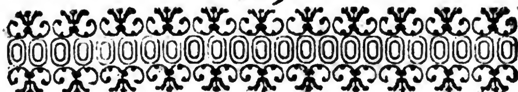
Je vous ai parlé fort ſuperficiellement, Monſieur, dans ma cinquiéme Lettre du *Voïage litteraire en France*, ne croiant pas qu'un Livre de cette eſpece meritât un plus long détail. L'Auteur, comme je l'ai appris depuis, eſt M. Jourdan, Bibliothequaire du Roi de Pruſſe. En verité j'admire votre curioſité, de vouloir abſolument ſcavoir quel eſt ce Bibliothequaire de Paris, dont je vous ai dit qu'il ne parloit pas avantageuſement. Puiſque vous l'exigez je vous le dirai : C'eſt le R. P. Bibliothecaire des C.... Mais qu'en reſulte-t'il? Quel tort peuvent faire à ce Religieux, dont les bonnes qualités ſont connues d'ailleurs, & aux autres

Religieux ses Confreres, que l'Auteur ne ménage pas, les traits injurieux d'un Protestant, qui dans son Livre a maltraité avec une égale injustice plusieurs autres personnes, estimées de tous ceux qui les connoissent, & dignes de toutes sortes d'égards?

Je suis, *&c.*

A Paris ce 30. *Avril* 1735.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE HUITIEME.

G

Commentaire du Traducteur de la Lusiade.

IL me reste, Monsieur, à vous rendre compte des Notes qui accompagnent la traduction françoise du Camoëns. M. de Voltaire dans son *Essai sur la Poësie Epique* a blâmé dans ce Poëte le mélange du Paganisme avec la Religion Chrétienne, l'érudition prodiguée sans aucune vrai-semblance par Gama dans un entretien avec un Roi Barbare, & enfin cette Isle enchantée (dont je vous ai parlé dans ma derniere Lettre) symbole du bonheur reservé à la vertu, où Venus pour délasser les Portugais, les fait jouir de la plus sensible volupté. Cette critique d'un homme d'esprit & de goût, a déplu à M. de Castera, résolu d'admirer partout le Poëte Portugais, dont, en

qualité de Traducteur, il croit devoir partager la réputation.

Ce mélange des Divinités payennes avec la Religion Chrétienne que M. de Voltaire a trouvé déraisonnable, a été condamné comme irreligieux, de l'aveu du Traducteur; par les Italiens, par les Espagnols, & même par les Portugais. Mais *cette censure est* selon

T. I. p. 67.

lui, *la fille de l'ignorance & de la précipitation* : Il n'y a rien de criminel en tout cela, parce que les noms sont par eux-mêmes indifférens, & que, selon quelques Auteurs payens, Jupiter représente le vrai Dieu, dont les attributs sont exprimés par les noms de Mars, de Neptune, de Cerés, &c. Mais ces vaines suppositions imaginées pour justifier le systéme du Polithéisme, peuvent-elles excuser le Camoëns qui a fait des faux Dieux un usage si different? Venus, suivant son Commentateur, représente la Religion Chrétienne; Mars Jesus-Christ; Cupidon le Saint-Esprit, &c. Cela ne fait-il pas pitié? La sainteté & la pureté de notre Religion peuvent-elles s'allier avec ces images profanes & impures? Joindre dans un Poëme le vrai Dieu avec les faux Dieux, c'est en quelque sorte les mettre sur le même pié; ce qui est une

impiété qui révolte. Des objets méprisables tels que les faux Dieux du Paganisme, pourront-ils nous porter à la connoissance & au respect dû au vrai Dieu ?

Le Commentateur s'éleve contre les Poëtes qui ont fait agir *sans relâche* le vrai Dieu, les Anges & les Démons. *Qu'en est-il arrivé ?* ajoute-t'il, *le profond respect que nous avons pour notre Religion n'a pas vû avec plaisir que les Poëtes la traitassent si familierement.* Mais est-elle plus respectée, en faisant promener le vrai Dieu & les Anges sous le masque des faux Dieux ? Il observe encore que *l'auguste simplicité des noms de Jesus-Christ & de S. Michel ne soutient pas assez l'harmonie du vers.* Belle objection ! Faut il dégrader la Religion & la sacrifier à cette harmonie ? N'est-il pas absurde de prétendre que parce que Boileau a personifié la molesse & la chicane, le Camoëns a été en droit de faire le monstrueux mélange des Divinités payennes avec la Religion Chrétienne ? En vérité je suis honteux de réfuter des raisonnemens si pitoyables. T. I. p. 62.

M. de Castera persuadé que l'allegorie est l'ame du Poëme Epique, a cru devoir *entrer dans l'esprit du Camoëns &* Ibid.

s'incorporer pour ainsi dire avec lui afin de pénétrer le sens mystérieux de ses paroles,
T. II, p. 170. qu'il compare *à la grenade, dont l'écorce est belle & le dedans encore meilleur.* Vous allez voir le fruit de ses profondes méditations. Bacchus qui dans tout le Poëme s'oppose au succès des Portugais, joue selon lui, le rôle du Démon. Il n'est pas possible d'en douter, après
T. I, p. 65. qu'on a lû le paralelle suivant. » Le Dé-» mon, dit le Commentateur, obscur-» cit les lumieres de l'ame, en la sédui-» sant par les attraits du plaisir; Bac-» chus en fait autant par la douceur du » vin. On peignoit Bacchus avec des » cornes; nous en peignons aussi sur » tête du Démon. Le Démon fut créé » dans le Ciel, dont les spheres sorti-» rent du néant aux sons de la voix du » Créateur. Bacchus naquit dans The-» bes, dont les murailles s'éleverent » aux accords de la lyre d'Amphion. « Mercure est l'emblême des Anges;
T. I. p. 51. ayant *été dressé sur le modele de ces Esprits bien-heureux, dont les Payens avoient puisé la connoissance dans les Livres de Moyse.* Mais sçavez-vous pourquoi Venus représente la Religion chrétienne ? c'est qu'il y avoit dans l'antiquité une Venus-Uranie ou céleste, qui présidoit à l'amour de la sagesse & des vertus qui

ſont les délices de l'âme. Ce n'eſt pas ſans myſtere que le Camoëns donne à cette Venus le nom de Dione ; c'eſt un nom très-convenable à la Religion, dit le Commentateur : » Je le dérive T. I. p. 147
» de Ζεύς, qui chez les Grecs ſignifioit » *Jupiter* ou *Dieu*, & du verbe Νέω, » *je nage* ; d'où il s'enſuit que le mot » Διόνη déſigne une choſe qui nage di» vinement. Or n'eſt-ce pas un des » plus beaux attributs de la Religion » de ſe maintenir & de nager au milieu » des flots agités, que l'erreur & le » vice ſoulevent contre elle ? « Avouez avec moi qu'il eſt bien glorieux à M. de Caſtera de faire ces ſublimes découvertes. Comment ne croiroit-on pas auſſi que Mars eſt le ſymbole de Jeſus-Chriſt, en liſant un endroit de l'Apocalypſe, où il eſt peint dans l'équipage d'un Guerrier ? Cupidon eſt auſſi l'*A-* T. I. p. 131.
mour divin ou le Saint-Eſprit, qui doit ſans ceſſe accompagner Venus, c'eſt-à-dire, la Religion, puiſque ſans lui elle ne ſeroit qu'une beauté morte. Vous ne trouverez pas moins d'eſprit dans l'explication qu'il donne des *Nereides*, images ſi naturelles, ſelon lui, des vertus divines T. I. p. 138.
& humaines. Parmi les Nereides Doto, 142.
Niſe & Nerine repréſentent la Foi, l'Eſperance & la Charité. » En voici la

» preuve : Doto dérive du verbe Δίδωμι
» *je donne*; ſuivant cette étymologie
» *Doto* ſera la Charité ; *Niſe* vient de
» Νέω, *je nage* : or l'action de nager
» convient à l'eſperance. Enfin *Nerine*
» eſt un mot compoſé de νῆςις ancien
» mot qui ſignifioit *les eaux de la mer*,
» & de ῥίνη qui ſignifie une *lime*. C'eſt
» donc comme qui diroit *la lime de*
» *l'eau*, expreſſion myſterieuſe que
» nous pouvons appliquer à la Foi qui
» lime notre ame, & qui la perfec-
» tionne avec l'eau du Batême ? « Ori-
T. II. pag. 263. thye autre Nereide déſigne la douceur
& la modération ; car ce mot dérive
» de deux mots grecs ὅρος *fin*, *limite*,
» &c. & θύα, comme qui diroit *fin ou*
» *limite* de la violence. « Elle aime
Borée qui eſt le ſymbole du pouvoir
Ibid. & de la grandeur de Dieu. Galathée re-
préſente l'innocence des mœurs & la pu-
reté de la Foi, ſuivant l'étymologie
de ſon nom, compoſé de γάλα *lait*
T. III. pag. 146. & θεά *Déeſſe*, c'eſt à-dire, *Déeſſe de*
la blancheur. Enfin Thétis voile inge-
nieuſement les grandes qualités du Hé-
ros du Poëme, parce qu'il y a une
Déeſſe de ce nom, qui eſt fille de Ce-
lus & de Veſta. Si M. de Voltaire, au
lieu de conſulter ſa raiſon alarmée de
ce mélange des Dieux, avoit feuilleté

ſon Schrevelius, & ſon Noel le Comte, il ne ſe ſeroit pas attiré la ſçavante critique du Commentateur. Mais pour parler ſérieuſement, je ne crois pas que le Poëte Portugais ait jamais penſé à cacher ces myſtéres, ſous le voile de la Fable. Ce qui donne lieu de porter ce jugement, eſt qu'il y a dans le Poëme divers traits mythologiques, que je défie l'imagination orientale du Traducteur de faire quadrer avec ſes belles allegories, dont ils ſont pourtant inſéparables. D'ailleurs dès qu'il eſt forcé d'avouer que ces mêmes Divinités ne ſont dans quelques endroits du Poëme que des peintures phyſiques ou morales, il n'eſt pas vrai-ſemblable que le Camoëns ait voulu ſe jouer de ſes Lecteurs, en les expoſant continuellement à prendre le change. Il eſt viſible qu'il n'a voulu qu'orner ſon Poëme de divers tableaux empruntés de la Fable, ſans s'embarraſſer s'ils choquoient la droite raiſon. » Un merveilleux ſi mal aſſorti, » dit M. de Voltaire, défigure tout » l'ouvrage. Il me ſemble que ce grand » défaut eût dû faire tomber ce Poë» me, mais la Poëſie du ſtile, & l'i» magination dans l'expreſſion l'ont » ſoutenu, de même que les beautés de » l'exécution ont placé Paul Veroneſe

Eſſai ſur la Poëſie Epique, ſeconde Edition, pag. 279.

» parmi les grands Peintres, quoiqu'il
» ait mis des Gardes Suiſſes, des Peres
» Benedictins, des armes à feu, dans
» des ſujets de l'ancien Teſtament &
» qu'il ait toujours péché contre *le Co-*
» *ſtume.* « Voilà les ſeules beautés qu'il
faut admirer dans le Camoëns.

M. de Voltaire s'eſt mocqué du Poëme Portugais, pour avoir repréſenté Vaſco de Gama parlant d'Ulyſſe & d'Enée à un Roi Maure; il ſe ſeroit
T. I. p. 133. égayé bien davantage s'il avoit ſçu que ce Roi cite lui-même des traits de la Fable & de l'hiſtoire Grecque, & que dans les Indes la Mythologie, l'hiſtoire Grecque & Romaine y ſont connues comme dans l'Univerſité. Quoiqu'il en ſoit, notre judicieux Commentateur juſtifie cette érudition. 1°. Par la liaiſon que les Indiens ont eue avec les Grecs, ſur-tout dans le tems des Conquêtes d'Alexandre, qui aimant les belles-Lettres en communiqua le goût aux Indiens. 2°. Par l'habitude qu'ils ont eue avec les Romains; c'eſt une induction qu'il tire d'un paſſage obſcur de Macrobe. 3°. Par l'application des Maures, qui après l'invaſion d'Eſpagne cultiverent les Lettres. Mais ſans conteſter la vérité de ces faits, il eſt néanmoins vrai-ſemblable que du tems

du Camoëns, ces traces d'Hiſtoire & de Mythologie devoient être bien effacées à Melinde, & à Calicut. D'ailleurs il n'y a que des perſonnes habiles qui puiſſent entendre tous les traits hiſtoriques cités dans les converſations des Portugais, tantôt avec des Maures & tantôt avec des Indiens. Ainſi il doit paſſer pour conſtant qu'il n'y a aucune vraiſemblance dans cet importun étalage d'hiſtoire & de Mythologie.

Le Camoëns ſuppoſe dans le neuviéme Chant, que Venus pour le rafraîchiſſement de Vaſco de Gama & de ſes compagnons, forme une Iſle où ils goutent les plaiſirs les plus vifs. Cupidon enflamme les Nymphes de la Mer; les Portugais les pourſuivent, & triomphent de leur vertu; ils ſont régalés de mets plus exquis, que ceux qui ſont ſervis à la table des Dieux. Le Poëte après avoir dépeint ces divers plaiſirs, *aves les couleurs de la plus vive galanterie*, déclare que c'eſt là une image de la volupté interieure qui eſt la récompenſe des grands hommes, l'orſqu'ils ont réuſſi dans leurs nobles projets. Le Commentateur ſoûtient contre M. Voltaire, qu'en tout cela il n'y a rien de choquant & que dans les Pſeaumes de David, & dans les

T. III. pag. 138.

Cantiques de Salomon, les plaiſirs de l'ame ſont ſouvent exprimés par ceux du corps. Il s'agit de ſçavoir, ſi des plaiſirs criminels repréſentés d'une maniere ſi laſcive, ſont bien propres à repréſenter le plaiſir innocent que ſent un homme vertueux à faire ſon devoir.

Le Commentateur a fait à ce ſujet deux Notes bien ſingulieres, dans l'une qui eſt à la page 157 du tome III. il prétend, » que lorſque le Camoëns » nous dit que le Portugais Leonard » couroit après la belle Eriphire, c'eſt » la même choſe que s'il nous diſoit, » que ce Cavalier voulant mener dé- » ſormais une vie plus ſage, conſacra » ſes travaux à Dieu dans cette Iſle ; « parce que le nom *d'Ephire* vient du mot ἐφιρέια qui ſignifie *conſecration* ou *aſpiration aux choſes ſacrées*; Les Hiſtoriens Portugais racontent, ajoute-t'il, que Gama & ſes Compagnons au retour de Calicut, firent celebrer les Myſtéres de notre Religion ſur les bords
T. III. pag. 220. de l'Iſle d'Anchedive; le Commentateur conclut de ce dernier fait, que le Poëte en préferant au nectar & à l'ambroiſie les mets de l'Iſle delicieuſe, il inſinue *que ces mets étoient ſacrez & qu'ils compoſoient l'auguſte feſtin de nos Autels*. Ces deux Notes ſerviront à vous

montrer l'embarras du Commentateur à justifier une allegorie si indécente.

On a dit depuis long-tems, qu'il n'y a point d'opinion extravagante, qui n'ait trouvé quelque partisan; voici un Livre bien propre à confirmer la justesse de cette observation. C'est un tissu de Sophismes libertins, forgés à plaisir pour détruire les principes les plus sûrs & les plus élevés de la Morale, de la Politique, & même de la Religion. Deux esprits forts essaïent dans des conversations, de les accréditer, & des contradicteurs en affectant d'opposer de foibles raisons, font bien voir que c'est un jeu de leur part. L'Auteur a si heureusement négligé de prêter des couleurs à ses odieux paradoxes, qu'il suffit pour les mépriser d'être raisonnable & bon citoyen. Comment pourroit on être séduit par un écrivain qui franchit toutes sortes de bornes, & qui avoue d'un air cavalier qu'il n'a étudié que dans *les Cercles, les Caffés & les Tavernes.* » C'est dans de » pareils endroits, ajoute-t'il, que des » hommes qui ont reçû une éducation » polie, parlent librement sur toutes » sortes de sujets, Religieux, Moraux » & Politiques: si bien qu'un jeune Alciphron ou le petit Philosophe.

» Gentilhome qui les fréquente, est » dans le bon chemin, pour apprendre » plusieurs choses instructives, dites » avec esprit & assaisonnées d'agré-» mens. Trois ou quatre Sentences » prononcées de bon air, font plus » d'impression & rendent plus sçavant » qu'une douzaine de Dissertations d'un » stile sec & Academique. « Après un aveu si singulier, il nous apprend que les esprits forts sont appellés *petits Philosophes*, parce qu'ils ont de bons yeux pour voir les plus petits objets. Ne seroit il pas injuste de révoquer en doute la *perspicacité* de ces esprits frivoles qui passent leur vie à dogmatiser dans les Caffés? L'Angleterre, à ce qu'il prétend, est le pays le plus convénable à la propagation d'une Secte si illustre; le reste de l'Europe lui paroît dominé par les préjugés. Je ne sçai si les Anglois se trouveront honorés d'une pareille distinction. Cet Auteur ténébreux prêche par tout la liberté, qui selon lui consiste à braver l'autorité des Loix & des personnes chargées de leur exécution. Mais cette liberté aux yeux des personnes qui n'ont pas entierement perdu la raison, n'est-elle pas plus cruelle que la tyrannie? J'en ai peut-être trop dit, pour vous faire mépri-

ser un Livre qui dégrade également l'esprit & la probité de l'Auteur.

Un homme connu par son sçavoir, vient de donner une seconde Edition du *Dialogue sur la Musique des Anciens*, il l'a augmentée de quelques notes utiles. M. l'Abbé de Châteauneuf Auteur de cet ingenieux ouvrage s'est proposé d'exposer les faits les plus curieux sur cette matiere. Un docte interlocuteur tâche de prouver contre Perrault la perfection & l'excellence de la Musique des Anciens. Il s'étend d'abord sur les effets surprenans & presque miraculeux qu'elle operoit chez certains peuples; ensuite il entre dans un détail sçavant de leur Musique instrumentale & vocale, & prétend que nous leur devons tous nos instrumens à vent ou à corde, qu'ils ont connus la Musique à plusieurs parties, & qu'il y avoit infiniment plus de délicatesse dans leur chant. Comment croire, remarque-t'il, que la Musique fût si imparfaite parmi les Grecs, tandis qu'elle faisoit partie de leur éducation, & qu'elle élevoit aux plus grandes Charges? Comme il ne nous reste rien de la Musique des Anciens, il semble qu'il faut s'en tenir là-dessus au témoignage de l'Hif-

Dialogue sur la Musique des Anciens.

toire : c'eſt par des faits que nous jugeons de leur progrez dans la peinture. Les deux autres interlocuteurs ſement adroitement diverſes réfléxions pour donner lieu d'éclaircir un point d'érudition, qui a exercé la ſagacité de pluſieurs ſçavans. Vous ne trouverez dans ce Dialogue, ni ce ſtile ſoigné, ni ces fauſſes ſubtilités ſi fort goûtées par des eſprits ſuperficiels : c'eſt un ſtile ſimple & élegant, des tours heureux, des penſées vraies & naturelles, & une érudition aimable, on ſent partout l'homme d'eſprit & de goût. Le Portrait de la célébre Ninon Lenclos ſera toûjours regardé comme le chef d'œuvre d'un grand Peintre.

L'Editeur me paroît s'être trompé à la Note de la page 69. où il dit que M. Sauveur de l'Académie des Sciences eſt l'Academicien que Perrault aſſure avoir réduit la Muſique des Anciens *à un ſeul Chant* ſans baſſe, ſans taille & ſans haute-contre. S'il avoit conſulté la page 74. il auroit vû que cet Académicien eſt Claude Perrault Médecin & frere de l'Auteur des *Paralleles*, qui a ſoutenu cette opinion dans un *Traité hiſtorique de la Muſique des Anciens*, inſéré dans le premier tome des œuvres diverſes de cet Académicien, imprimées à Amſterdam en 1727.

Je ne sçai si vous connoissez un Recueil intitulé *La nouvelle Mer des Histoires*. Le but du Libraire a été d'imprimer les Pieces romanesques qu'il pourroit ramasser. Voilà deux tomes nouveaux. Dans le cinquiéme on a inseré une Relation de la mort tragique du Sultan Osman, qu'on dit être traduite de je ne sçai quel original. On trouve dans le sixiéme tome l'histoire d'Eurisace Roi de Sparte, semée d'autres avantures. La Dame Auteur de ce volume s'est crue obligée de nous apprendre que son Heros n'a jamais été Roy. » La » seule amitié, dit-elle, que j'ai pour ce » Prince, m'a déterminée à lui donner » une Couronne que les Sçavans lui » ôteront sans que je m'en fâche en au- » cune façon. « Elle ajoute que » sa » *Fable* peut aller de pair avec quanti- » té d'autres, qui n'ont pas été mal re- » çûes du Public : elle a même quelque » chose d'assez touchant pour amuser » le cœur & l'esprit. Les caracteres y » sont gardés. «

Nouvelle Mer des Histoires 5. & 6. Tomes.

La République des Lettres vient de faire une perte considerable en la personne de M. Forteguerra, Secretaire de la Congregation de *Propaganda Fide*: il étoit de Pistoye, d'une famille no-

Extrait d'une Lettre d'Italie.

ble, & célébre par les Armes & les Lettres. Nicolas *Casteromachus*, dont nous avons un petit ouvrage sur la langue Grecque, à la tête du Dictionnaire de Robert Etienne, est un Forteguerra, qui suivant l'usage de son siécle s'étoit avisé d'habiller son nom à la Grecque. M. Forteguerra, mort depuis peu, avoit composé un Poëme en trente-cinq Chants dans le goût de l'Arioste, qui selon les personnes habiles à qui il a été communiqué, donne une grande idée de ses talens pour la Poësie, & de la fécondité de son imagination. Je crois que Richardet le Héros du Poëme est le même qui dans l'Arioste doit sa vie à Roger. Il avoit mis la derniere main à une traduction Italienne *in versi Sciolti* des Comedies de Terence, que M. le Cardinal Camerlingue s'étoit chargé de faire imprimer à Urbin à côté du texte Latin, tel qu'il est dans le fameux Manuscrit du Vatican, & avec les figures théatrales, masques sceniques, &c.

Le Sieur Ficoroni se prépare à donner au Public un Ouvrage sur le même sujet, dans lequel on trouvera un grand nombre de Masques qui étoient en usage chez les anciens Romains.

Le Sr Borioni Apoticaire & Antiquai-

re, prépare un Recueil d'environ cent Eſtampes qui repréſentent des Lampes ſépulchrales de bronze & de terre cuite, des *Camei*, des Pierres Egyptiennes, des Paſtes des *Intagli*. M. Venuti s'eſt chargé de donner des explications ſur tous ces différens morceaux.

Sa Sainteté a fait porter au Capitole les Statues, Vaſes, bas-reliefs & Inſcriptions qu'elle a achetés depuis peu. L'Abbé Marcheſini eſt chargé d'en dreſſer des explications ſous la direction du Marquis Alexandre Gregorio Capponi. On voit déja dans une Chambre tous les buſtes des Empereurs ſelon l'ordre chronologique; & on a placé les divers buſtes d'un même Empereur ſuivant ſes âges differens ; ce qui fait un très-bel effet. On ſe diſpoſe à ranger dans une autre Chambre les buſtes des Philoſophes. Les plus belles Statues, au nombre de près de cent, ſeront placées en des lieux convenables dans le même ordre.

Les Italiens, comme vous voiez, cultivent avec ſoin l'étude de l'Antiquité. Il me ſemble qu'elle eſt un peu trop négligée parmi nous : cependant elle eſt infiniment utile pour entendre les meilleurs Auteurs anciens. N'eſt-il pas à craindre que le goût do-

minant, quoique respectable, de la Géometrie & de la Physique experimentale, ne nuise un peu à la culture & au progrès des Belles Lettres ?

Le Songe d'Alcibiade. Voici un petit ouvrage dont le succès prouve bien l'avantage des moralités en peinture & en action, sur les maximes séches & didactiques. Combien de gens ont écrit contre les charmes de la volupté, contre la tyrannie des passions, la vanité des hommes, le luxe de la table, les fureurs du jeu, le danger des spectacles, la calomnie, la médisance, les nouvelistes, les pernicieux effets de l'amour, &c. Cependant pour donner un air de nouveauté à des maximes usées, il n'en a couté à l'Auteur qu'un songe qu'il fait faire à Alcibiade disciple de Socrate. Le Heros Grec va dans le séjour de la Volupté, qui n'oublie rien pour le séduire ; il entre dans un lieu habité par la Fortune, entourée d'une foule d'adorateurs, où se donne un repas somptueux dont l'Intempérance & le Repos sont les plus nobles convives ; la partie de jeu vient ensuite : de là Alcibiade va au spectacle : ensuite dans un jardin qui accompagne une magnifique maison & où les Petits-Maîtres, les Calomniateurs & les Nouvellistes jouent leur

rôle. Socrate distribue à propos tous ces chapitres de Morale que je vous ai indiqués; mais pour les embellir l'Auteur a semé des portraits vifs & brillans, des descriptions aimables, & des traits d'une imagination accoûtumée à se jouer sur des sujets galans. Vous en jugerez par le portrait de la Volupté qui dans ce Songe paroît sous la figure d'une belle femme. » Une toile » legere de l'Isle de Co voloit autour » de toutes ses beautés, plutôt comme » une ombre que comme un vêtement. » C'étoit un tissu de vent, une neige » filée & non l'ouvrage d'une mortelle, » qui sembloit voiler une taille divine, » plutôt pour l'ornement que pour la » pudeur. Pardessus étoit une robe de » pourpre de Tyr, glacée d'or, & se» mée de mille fleurs au naturel, bro» dée en Phrigie; un grosse boucle » de pierrerie l'attachoit sur l'épaule » gauche. L'ordonnance de ses plis » étoit si naturelle, qu'on ne l'eût jamais » prise pour une négligence artificielle. » Que d'habillemens entiers dans la » queue! que de graces dans sa coëffu» re! &c. « Ne trouverez vous pas un air bien effeminé dans cette description? Je remarquerai en passant que la Volupté résoluë de subjuguer Alci-

biade, ne devoit point lui parler avec mépris du métier des Armes? N'étoit-ce pas le moyen de révolter contre elle un Heros passionné dès sa jeunesse pour la gloire militaire? On lit avec plaisir les portraits des Petits-Maitres & des Nouvelistes: le rôle que les Dames & les jeunes filles coquetes jouent aux spectacles, est représenté avec toute la vivacité imaginable, & il y a beaucoup d'esprit dans cet emblême qui représente si bien le dégout & la douleur qui accompagnent l'agitation d'un amour trompé. » C'est, » dit-il, Venus sur son char, que des » moineaux enlevent dans les airs: » elle fuit, elle se perd dans les nues, » laisse sur la terre les Remords & la » Tristesse qui crient après elle, qui » déchirent leurs vêtemens, qui s'arrachent les cheveux, & qui se frap- » pent la poitrine. «

On nous apprend dans le titre du Livre que ce *Songe* est traduit du Grec. Le plan que je vous en ai tracé, suffit pour faire croire que c'est l'ouvrage d'un François: mais ce n'est pas sans raison qu'on lui a donné cette origine. Vous souvenez-vous du *Temple de Gnide* imprimé il y a dix ans? Le Traducteur nous apprend dans la Préface

que ce prétendu Poëme est un manuscrit Grec, trouvé parmi les livres d'un Evêque de cette Nation, & apporté par un Ambassadeur de France à la Porte Ottomane, qui avoit recueilli plusieurs ouvrages non-imprimés, écrits dans la même langue. On a pareillement donné ce *Songe* comme traduit du Grec, peut-être pour nous faire entendre qu'il doit sa naissance à l'Architecte du *Temple de Gnide*. Quoiqu'il en soit, il est visible que l'Auteur de l'un & de l'autre n'est pas Grec. Donnez-vous la peine de comparer les deux Ouvrages, vous leur trouverez des traits assez semblables. C'est dans l'un & dans l'autre une imagination feconde, mais peu reglée, une foule d'idées vives & isolées. Du reste, ce dernier Ouvrage est rempli d'excellentes maximes, utiles pour les mœurs.

Apologie de Madame Deshoulieres.

Vous connoissez la charmante Idile de Madame Deshouliéres, intitulée *les Moutons*; quelques personnes ont soutenu depuis peu qu'elle s'est fait honneur d'un Ouvrage dont elle n'est pas Auteur, & voici sur quoi ils appuïent cette accusation de plagiat. Dans un livre imprimé *sans datte d'année*, à Blois chez Moette, sous le titre de *Promena-*

des de Messire Antoine Coutel, Seigneur de Monteaux; cette Idile se trouve toute entiere, mais en vers de douze syllabes; & il y a au commencement, *sur l'Indolence à Lucidas pour Silvandre*, & ensuite un texte Latin de Ciceron sur l'abus de la raison. Parmi les diverses Piéces Françoises & Latines, en vers & en prose inserées dans ces *Promenades*, la plus ancienne est une épitaphe de l'an 1661; d'où l'on conclut assez legerement que le Sieur Coutel est le véritable Auteur de cette Idile, que Madame Deshoulieres donna sous son nom en vers irréguliers, l'an 1674. Dans la piéce du Sieur Coutel l'on rencontre quelques vers plats; est-il vrai-semblable, ajoute-t'on, que si cet Ecrivain eût été copiste de l'Ouvrage de Madame Deshouliéres, il se fût amusé à le défigurer?

Si ce plagiat étoit bien certain, il seroit d'autant plus grossier; que ce sont les mêmes images & les mêmes pensées. En fixant la datte de l'année de l'Impression, le fait seroit bientôt éclairci; mais je n'ai pû la découvrir. Dans l'exemplaire des *Promenades* qui m'a été communiqué, on a écrit au commencement, que l'Auteur en a fait présent en 1681. Il est vrai-semblable

que c'eſt à peu près le tems où le Livre a paru : Un Auteur qui a produit un ouvrage au grand jour, ſe hâte de le donner à ſes amis, & ne s'aviſe guéres d'en faire préſent au bout de vingt ans. Une choſe bien remarquable encore, eſt que preſque tous les vers de douze ſyllabes de Madame Deshoulieres ſont les mêmes dans les *Promenades*, où en général les mauvais vers ſont ceux qui dans le recueil de cette illuſtre Dame ſont de huit ſyllabes ; d'où il eſt aiſé de conjecturer que le Sieur Coutel les a gâtés en voulant les allonger, & déguiſer un peu ſon larcin. D'ailleurs, excepté cette piéce, le reſte du Livre de Coutel eſt déteſtable ; mais à mon avis toutes les difficultés s'évanouiſſent, en obſervant que cet Ecrivain obſcur a joué le même tour au Poëte Bertaut, dont à la page 7 il a couſu à une de ſes piéces ces vers ſi connus :

Félicité paſſée
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma penſée
Que n'ai-je en te perdant perdu le ſouvenir ?

Il n'avertit pas que ces beaux vers ſi brillants à côté des ſiens, ſont du Poëte

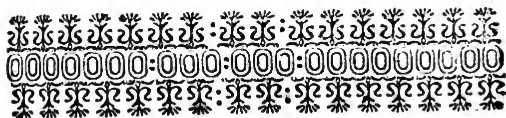
Bertaut, & dans la piéce ſuivante il les parodie de cette façon ridicule;

Felicité paſſée
Tourment de mon eſprit,
Venant en ma penſée
Tu me cauſe des pleurs, & ne fais que du bruit,
Que n'ai-je en te perdant perdu le ſouvenir?
Je vivrois bien-heureux. Ha cruel ſouvenir!
&c.

Il me ſemble qu'après un larcin ſi évident, il doit paſſer pour certain que le Sieur Coutel eſt le ſeul plagiaire. D'ailleurs quel homme ſenſé pourra jamais croire, qu'une perſonne auſſi célébre que Madame Deshouliéres, & auſſi délicate ſur la réputation de ſon eſprit, ait eu aſſez peu de pudeur pour s'approprier l'Ouvrage d'un Poëte contemporain, & pour le faire imprimer elle-même parmi ſes œuvres?

Je ſuis, *&c.*

A Paris, ce 7 *Mai* 1735.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MORDERNES.

LETTRE NEUVIEME.

D

UN Recueil d'*Oeuvres diverses de M. Pelisson* * vient de paroître, Monsieur, par les soins de M. S...... Recueillir les Ouvrages des célébres Auteurs qui ne sont plus, c'est rendre un juste & pieux devoir à ces illustres Morts; & c'est en même tems servir utilement le Public. Cependant lorsque ces Recueils sont faits sans ordre, sans exactitude & sans choix, comme il n'arrive que trop souvent, bien loin d'honorer ces fameux Ecrivains, on donne atteinte à leur réputation, & l'on décele en même tems ou son mau-

Oeuvres diverses de Pelisson.

* Trois Volumes *in* 12 à Paris chez Didot 1725.

vais goût, ou ses vûes sordides. Pourquoi publier des écrits informes, que leur Auteur auroit peut-être eu honte de faire paroitre, & qui condamnés aux ténébres & à l'oubli par celui même qui les avoit enfantés, ont eu le malheur de lui survivre dans le cabinet d'un ami, où ils existoient peut-être à son insçû ?

Comme la plûpart des Ouvrages que M. S. a recueillis dans l'Edition dont il s'agit, avoient déja paru, * on auroit tort de lui faire ce reproche. Dans le premier volume, qui contient les Poësies, il n'y a que neuf piéces qui voyent ici le jour pour la premiere fois; elles sont distinguées par des asteriques. J'avoue que ces neuf piéces, & surtout le Poëme d'*Eurymedon* sont peu de chose; mais comme cela ne tient pas beaucoup de place, l'Editeur a pû croire avec raison, que ni sa réputation, ni

* Dans le Recueil qui porte le nom de *Pelisson & de la Suze*. Elles sont ici plus exactes, & on y trouve plusieurs autres piéces qui ne sont point dans ce Recueil, & qui avoient été inserées dans d'autres Livres assez rares aujourd'hui, ou imprimées à Carpentras sous le titre de *Porte-feuille*, ou dispersées sur des feuilles volantes. Le Recueil nouveau qui vient de paroître étoit comme nécessaire.

celle de ſon Auteur n'en ſouffriroient point. A l'égard de l'*Eurymedon*, M. S. nous apprend lui-même que M. Peliſſon l'avoit voulu brûler, apparemment parce qu'il en faiſoit peu de cas. Il ajoute que M. Boſſuet Evêque de Meaux s'étant opposé à ce ſacrifice, lui en arracha une copie qu'il liſoit exactement tous les ans. Que M. Boſſuet ami de l'Auteur ait voulu avoir une copie de ce Poëme, cela peut être ; mais qu'il ait lû ce Poëme *exactement tous les ans*, l'Editeur me permettra de dire que je ne puis ajouter foi au *Mémoire* ſur lequel il ſe fonde. En vérité c'eſt beaucoup que de lire ce Poëme une ſeule fois. M. S... lui-même ſemble s'être un peu défié du courage du Lecteur par rapport à ce Poëme, & on peut ſoupçonner que c'eſt dans la crainte qu'il ne fût point lû, qu'il en a tracé une analyſe exacte dans ſa Préface, & en a extrait les meilleurs endroits. Cependant pour juſtifier M. Peliſſon, il eſt bon de remarquer avec l'Editeur, que ce Poëme a été composé à la Baſtille, afin d'écarter les ennuis inſéparables d'une longue priſon : or les beaux vers exigent un eſprit gay & tranquille. Il faut convenir auſſi qu'il y a du genie dans ce Poëme & quelques bons vers. Com-

me il étoit connu, & qu'on ſçavoit qu'il exiſtoit, l'Editeur pouvoit-il ne pas l'inſerer dans le Recueil des Poëſies de ſon Auteur ?

Je ſuis bien éloigné de croire que l'eſtime que M. S... témoigne pour la Poëſie de M. Peliſſon, ſoit l'effet d'une aveugle prévention, ſi ordinaire aux Editeurs. Cette eſtime part ſans doute d'un goût formé ſur les bons modeles, & conformes à celui de tous les bons eſprits. Voici ce qu'il dit au ſujet des vers de l'Auteur ; » Je n'attens pas » que les ſectateurs du goût moderne » ſoient de mon avis, eux qui n'eſti- » ment que ce qu'ils appellent des » vers forts, des vers bien frappés, » des vers qui renferment, pour ainſi » dire, plus de penſées que de mots. « Ces ſortes de vers, lorſqu'ils ſont bien placés, ſans être durs & gaulois, ſont ce me ſemble, eſtimables. Mais eſt-il vrai que ceux qui font cas de cette eſpece de vers aſſez rares, mépriſent les vers doux & coulans où il y a de l'eſprit, de la fineſſe & de la grace, tels que pluſieurs de Peliſſon ? Dédaignent-ils les vers de la Fontaine, de Me Deſhoullieres, & de nos illuſtres contemporains Rouſſeau & Voltaire, qui en ont fait un grand nombre de ce dernier

genre? Rendons-leur justice, & croyons que ceux qui aujourd'hui admirent le plus les vers *forts & bien frappés* du Grand Corneille & de l'Auteur de *Brutus*, ne sont pas insensibles pour l'aimable élégance de ceux de Racine, & de l'Auteur de *Didon*. Ceux-là partageront donc la reconnoissance du Public à l'égard du nouvel Editeur des œuvres de M. Pelisson, & ils seront de l'avis de M. S.... à moins qu'il n'étende son estime sans reserve à tous les vers que renferme son Edition.

Ce seroit aussi, ce me semble, trop exiger, que de vouloir que nous admirassions toute la prose de cet Auteur, sans aucune exception. Il est certain que tout ce qu'il a écrit n'a pas le mérite de la *Rélation de la conquête de la Franche-Comté* & de quelques autres de ses ouvrages, qui seront toujours regardés comme des modéles.

Si l'on en croit M. de V... dans son *Temple du Goût*, M. Pelisson a débité *gravement bien des puerilités* dans son Histoire de l'Academie Françoise, *remplie*, selon lui, *de minuties & écrite languissamment & sans esprit*. M. S... pour combattre cette décision hardie, cite plusieurs autorités, capables assurément de balancer celle du Critique : puis il

ajoute cette raison, c'eſt, dit-il, une *Hiſtoire en forme de Lettre :* il y parle à un de ſes parens, & non pas au Public. Il s'agit de ſçavoir ſi le titre de *Lettre* peut ſauver des *puérilités* & des *minuties*, qui ne meritent jamais d'être écrites ; par exemple, l'outrage cruel fait à un Academicien par un Grand Seigneur, exigeoit-il un détail ſi long ? J'avoue néanmoins que les termes de *puérilités* & de *minuties* ſont trop forts pour exprimer les petites choſes qui compoſent l'ouvrage de M. Peliſſon, d'ailleurs très-bien écrit. Un ſtyle ſage n'eſt pas toujours un ſtyle *languiſſant & ſans eſprit.*

Les œuvres, que l'on trouve raſſemblées dans cette édition, ſont diſtribuées en trois claſſes : les Poëſies, les Diſcours & les Mémoires. Par rapport à la ſeconde claſſe, qui compoſe le ſecond volume, l'Editeur a jugé à propos de tirer des *Reflexions* de M. P. *ſur les différends de Religion* divers *Eloges* de Louis XIV. Puiſqu'on ne vouloit pas inſerer ces écrits theologiques dans le nouveau Recueil, pourquoi en extraire ces Eloges, qui empruntent leur principal mérite de la maniere dont ils ſont placés dans ces ouvrages ? La réponſe eſt que ces *Eloges* ont autrefois été imprimés à

part. Les deux *Discours au Roi* avoient paru autrefois ſur des feuilles volantes qui ne ſe trouvent plus : ils meritoient de paſſer à la poſtérité, à cauſe des principes de Finance qui y ſont parfaitement expoſés. La *Converſation de Louis XIV. devant Lille* eſt une piéce curieuſe & digne d'attention. Qu'elle developpe bien la grande ame de Louis XIV. & ſon ardeur pour la gloire ! Cette converſation, avec quelques Lettres, & quelques Placets, & le *Mémoire* qui regarde les Gens de Lettres, ſont ce qu'il y a de nouveau dans le ſecond volume. Preſque tout ce que renferme le troiſiéme avoit déja été imprimé; ce ſont des écrits qui intereſſent ſurtout les Juriſconſultes. Les *Conſiderations ſommaires ſur l'affaire de M. Fouquet* ſont un ouvrage excellent, qu'on ne trouve point dans le Recueil intitulé *Procès de M. Fouquet*, & l'on pourroit dire qu'elles paroiſſent ici pour la premiere fois. Les deux *Requêtes*, où l'on examine ſi le Chancelier de France peut être recuſé en matiere criminelle, ne ſont pas des piéces moins curieuſes ni moins importantes : elles ſont nouvelles pour le Public.

En reliſant la Préface de M. S... j'ai trouvé un endroit, ſur lequel j'oſerai

risquer quelque reflexion. » La Poësie » Dramatique, dit-il, est presque la » seule qui soit en honneur aujourd'hui. » Les autres genres sont entierement » négligés, comme s'il n'y avoit des » lauriers à cueillir que sur la Scene : « Il est vrai que le genre Dramatique est aujourd'hui le plus cultivé, comme le plus brillant. Cependant qu'on nous donne des Poësies semblables à celles de MM. Rousseau & de Voltaire, le Public sçaura encore leur faire honneur. Mais quels *Lauriers* exige-t'on pour d'insipides Fables, pour des Odes didactiques & languissantes, pour des hurlemens élegiaques, pour de maussades Epigrammes, pour des Cantates dures & plates, pour des fictions fades & poliçonnes ?

Ceux qui se sentent incapables, faute de genie & de délicatesse, de réussir dans les petits Poëmes, qui ne plaisent que lorsqu'ils sont excellens : se tournent avec raison du côté du Théatre, où l'on a moins d'égard à la beauté des pensées, & au mérite du stile & de la versification, qu'au choix & à la disposition d'un sujet qui frappe. Il est vrai que la plupart des mauvais Poëtes y échouent, comme dans les autres genres. Tel néanmoins, qui n'a jamais pû

faire dix bons vers de ſuite, eſt quelquefois venu à bout de fabriquer une Tragédie applaudie au Théatre, parce qu'il a ſçu choiſir un ſujet fécond en ſituations intéreſſantes; il faut avouer que cet heureux choix, joint à l'exécution, mérite quelques louanges. Mais lorſqu'enflé d'un ſuccès aſſez équivoque, ce Poëte a la foibleſſe de vouloir faire paſſer à la poſtérité un ouvrage de cette eſpéce, qu'on entend volontiers réciter au Théatre, (où la déclamation dérobe les défauts) mais qu'on ne peut lire, que ſa vanité ſert mal ſa réputation! Ce qu'il y a d'étonnant, eſt qu'on a vû des Tragédies ridicules, parfaitement ſifflées, jouir, malgré cet opprobre, des honneurs de la preſſe, comme par une eſpéce de Requête préſentée au Public contre l'injuſtice opiniâtre du Parterre. Les Préfaces, qui accompagnent ces piéces infortunées, ſont ordinairement d'une éloquence merveilleuſe, & comme de nouvelles *Philippiques* contre l'ignorance & le mauvais goût des ſpectateurs. Mais je m'apperçois que je m'écarte. Je vais finir cet article ſur la nouvelle édition des *Oeuvres diverſes de M. Peliſſon*, en vous aſſurant qu'elle eſt faite avec beaucoup d'ordre & de diſcernement. L'E-

diteur a recueilli au commencement du premier volume tous les éloges qui ont été donnés à ce célébre Auteur, par les plus éclairés Apprétiateurs des ouvrages d'esprit ; & ces éloges ne sont point outrés.

Oeuvres mêlées du Ch. de S. Jorry.

Voici encore un Recueil d'*Oeuvres mêlées*, * donné nouvellement au Public par l'Auteur même, qui est M. le Chevalier de S. Jorry. Il feint modestement dans un *Avis* qui est à la tête du Recueil, qu'un Libraire ayant oui parler avantageusement de sa maniere d'écrire, conçut le dessein de recueillir tous ses ouvrages, & que pour cet effet il s'adressa à un ami de l'Auteur, qui lui communiqua un porte-feuille, dans lequel il trouva *toute la collection qu'il recherchoit*. Voilà un Libraire très-heureux ; il ne lui manque plus pour la bienséance que d'écrire à M. de S. Jorry, pour obtenir la permission de profiter de son utile & admirable découverte. C'est ce qu'il fait, & M. de S. Jorry ne manque pas de lui accorder obligeamment la grace qu'il lui demande. On voit ici la Lettre polie qu'il

* Deux Volumes, à Paris chez Didot ; 1735.

prend la peine d'écrire au Libraire : » Je ne suis point assez vain, lui dit-il, » pour m'y opposer ; car un refus signi- » fieroit que je crois avoir à ménager » une réputation d'Auteur. » Il paroît par ces paroles, que M. de S. Jorry se met peu en peine de sa réputation d'Auteur, & qu'il regarde comme une chose qui l'intéresse médiocrement, le jugement que le Public portera de ses écrits. A la faveur de cette stoïque indifférence, on peut, ce me semble, déclarer avec liberté ce qu'on pense de son Recueil. Je me contenterai cependant de dire franchement, qu'une bonne partie de ces *Oeuvres mêlées* a été déplacée mal à propos, en sortant du *Porte-feuille* de l'ami, où elles étoient dans un lieu convenable. Au contraire les Mémoires ou Factums, qu'on lit dans le Tome premier, sont ici placez plus honorablement que dans le Recueil informe des *Causes célébres* du Sieur Pitaval, qui en avoit fait son profit. Le premier Mémoire contre le Président de Klinglin, est écrit avec beaucoup de vivacité, de délicatesse & d'agrément : mais n'auroit-il pas été plus séant, sous le nom de l'Avocat, que sous celui de la Dame Gomé, à qui on fait dire des choses qui blessent

ſi étrangement la bienſéance de ſon ſexe ? Pour le Mémoire contre le Bailli de Meudon, il pouvoit fort bien reſter dans le *Porte-feuille*, avec la gloire d'avoir opéré le gain d'un fort petit Procès.

La Lettre de l'Auteur, *page* 123 ſeroit fort bonne, ſi elle étoit plus étendue, & ſi elle développoit l'équivoque du terme de *Proſaïque* appliqué aux vers. M. de S. Jorry ne trouvera pas mauvais qu'on lui diſe que des vers proſaïques ſont un aſſemblage meſuré de mots, où il y a plus de platitude & de négligence, que de ſimplicité & de naturel. Ce ſont des expreſſions triviales, froides, ſans choix & ſans harmonie. Une proſe vive & élégante, aſſujettie aux loix de la verſification, ne forme jamais des vers *Proſaïques* : c'eſt ce qui fait au contraire les bons vers, qui d'ailleurs ont, pour ſe diſtinguer de la proſe, le libre uſage des figures hardies & des inverſions. On jugera ſur cette régle, ſi les vers de M. de S. Jorry ſont *Proſaïques*.

On trouve dans ce Recueil, parmi quelques piéces aſſez ſpirituelles, des conſeils judicieux donnés à une jeune perſonne de condition. Le Diſcours prononcé par l'Auteur au jour de la cé-

rémonie de sa reception à l'Académie de Caën, est sur un ton qui m'a paru peu Académique. Les Comédies qui composent une partie du second volume, sont dans le goût de l'ancien Théatre Italien. Ces farces joyeuses ont dû faire beaucoup rire sur ce Théatre, dont l'on ne prévoyoit pas alors qu'une subtile Métaphysique s'empareroit un jour, ou y seroit au moins soufferte pour quelquel tems.

J'ai lû depuis peu les *Mémoires* de feu M. le Maréchal de Villars, imprimés à la Haye. Cet ouvrage, quoiqu'écrit avec beaucoup de négligence, & semé de répétitions, ne laisse pas d'être quelquefois intéressant. Il paroît qu'on en doit la publication au zéle prématuré d'un Editeur inconnu, qui s'est hâté de mettre ces Mémoires au jour, d'après un Copiste infidéle, tels peut-être qu'ils sont sortis rapidement de leur source. Ces Mémoires commencent à l'année 1670. & finissent à 1700. Ceux qu'on attend avec impatience, comprendront toute la glorieuse carriere d'un Héros, qui s'est presque également distingué dans la Paix & dans la Guerre, & qui n'a pas moins brillé dans les Négociations qu'il

Mémoires du Maréchal de Villars.

a conduites, que dans les Batailles qu'il a gagnées.

Edition de l'Hist. de Louis XIV. par M. de Larrey.

Vous connoiſſez l'Hiſtoire de Louis XIV. par M. de Larrey, & vous ſçavez qu'il en a paru juſqu'ici un grand nombre d'éditions. Dates fauſſes, noms défigurés, expreſſions vicieuſes, phraſes ſouvent inintelligibles, ſont des défauts qu'on a reprochés au Livre dont il s'agit. M. de Larrey, dont la plume étoit plus rapide qu'éloquente & exacte, s'eſt ſouvent ſervi des Gazettes publiées en Hollande vers la fin du dernier ſiécle, & au commencement de celui-ci, Mémoires infidéles, & ſemés de bévues groſſieres. D'ailleurs la différence du nouveau ſtile & de l'ancien l'a fort ſouvent trompé, lorſqu'il a ſuivi des écrivains plus exacts; enſorte que les dates vrayes dans ces Hiſtoriens ſe trouvent fauſſes dans l'ouvrage de M. de Larrey, ou elles ne conviennent point avec le nouveau ſtile qui regne dans ſon Hiſtoire. Les Imprimeurs Hollandois ont encore ajouté aux fautes de l'Auteur, qui étoient déja ſi conſidérables.

Une Compagnie de Libraires ayant formé le deſſein de donner au Public une nouvelle Edition de cet ouvrage

important, a eu recours à un ſçavant judicieux, qui a bien voulu prendre la peine de l'examiner avec ſoin & de le corriger. Il a rétabli le texte, en rectifiant les fauſſes dattes, & en le purgeant de toutes les fautes d'impreſſion. Cependant comme l'ignorance d'une vraye date avoit aiſément engagé l'Hiſtorien dans une ſuite de mépriſes auſquelles on n'auroit pû remédier, qu'en retouchant quelquefois des pages entieres, le modeſte correcteur n'a oſé prendre cette liberté, & a mieux aimé ſuppléer une narration fidéle dans des Notes au bas des pages. Ces Notes ont pour objet des faits dont l'Auteur n'a pas donné une idée juſte dans ſon Hiſtoire. A l'égard de ſes refléxions, conformes aux préjugés de ſa ſecte, on les a laiſſées dans leur entier, ſans prendre la peine de les réfuter. Le Public auroit eu un ſurcroît d'obligation à l'Editeur, s'il avoit bien voulu prendre la peine de réformer en pluſieurs endroits le ſtile de M. de Larrey, qui eſt ſouvent fort négligé. L'Abbé Raguenet a autrefois publié un Ecrit, où il a tourné en ridicule pluſieurs expreſſions de cet Hiſtorien, comme celle-ci : *La Seine qui a l'honneur de baigner le Château du Louvre, &c.*

Comme M. de Larrey eſt celui qui a décrit les événemens du long régne de Louis XIV. avec plus d'étendue & de netteté, ſon ouvrage intéreſſant étoit digne du travail dont je viens de parler. Quoique ce travail ait été achevé il y a déja quelque tems, & que l'édition dont il s'agit ait paru en 1733. j'ai crû vous faire plaiſir de vous informer de la différence conſidérable de cette édition en 9 volumes * d'avec les autres, qui de toute maniere lui ſont fort inférieures.

L'Hiſtoire juſtifiée contre les Romans.

Un Auteur connu depuis long-tems dans la République des Lettres par ſon érudition Bibliographique, par ſa plume hardie & badine, & par la baſſe & naïve familiarité de ſon ſtyle, vient de publier un ouvrage intitulé : *L'Hiſtoire juſtifiée contre les Romans, par M. L.....* Le deſſein de cet Auteur eſt de réfuter en bien des articles le Livre de l'*Uſage des Romans*, qui a paru il y a environ deux ans, & que la voix publique lui a attribué à lui-même, peut-être injuſtement. » Si l'Auteur de l'*Uſage des* » *Romans*, dit-il dans ſa Préface, avoit

* Elle ſe trouve chez Chaubert Quay des Auguſtins.

» daigné ſuivre mes avis, je lui aurois
» conſeillé de ne pas faire imprimer ſon
» Livre, ou de ſe former un tout autre
» plan ſur une matiere auſſi délicate. Je
» ne doute pas, ajoute-t'il, qu'il ne me
» *pardonne* la liberté que je prends de
» m'expliquer ici avec quelque viva-
» cité ; mais il ne lui eſt pas défendu
» d'en agir de même avec moi. « Je crois que le *pardon* a été accordé aiſément, & même d'avance; mais la permiſſion qu'il donne à l'Auteur qu'il combat, d'uſer de repréſailles, ne ſeroit-elle point l'annonce de quelque réplique? Il ſeroit fort plaiſant de voir M. L.... & l'Auteur qu'il attaque, continuer de donner au Public des Scenes de cette rare eſpéce. Quoique j'aime que les Ecrivains Polémiques ſoient polis, je conſentirois volontiers, pour la rareté du fait, que ceux-ci ne s'épargnaſſent point.

Comme le Livre nouveau, dont il s'agit, n'a été compoſé par M. L.... que dans la ſeule vûe de faire voir au Public qu'il n'eſt point l'Auteur du Livre de l'*Uſage des Romans*, il paroît s'être médiocrement appliqué à faire un bon ouvrage : cela n'étoit pas néceſſaire pour ſon deſſein. Les ſept premiers articles, qui en compoſent plus

de la moitié, ne contiennent que des lieux communs, & des choſes très-vulgaires, touchant l'utilité de l'Hiſtoire. A l'article 8. *pag.* 226. l'Auteur entreprend de répondre à des difficultés imaginaires. Premiere difficulté : *Les Femmes paroiſſent à peine dans l'Hiſtoire.* Il eſt bien certain que les femmes ne jouent pas un ſi grand rôle dans l'Hiſtoire que dans les Romans. M. L... faiſant ſemblant de ne point entendre une propoſition ſi ſimple, fait un grand étalage d'érudition triviale, pour montrer que les femmes brillent beaucoup dans l'Hiſtoire. Il parcourt donc l'Hiſtoire ſainte & profane, & il y trouve un grand nombre de femmes illuſtres par leurs vertus & leurs belles actions. Mais non content de citer des faits authentiques, il a recours, pour combattre les Romans, à des faits Romaneſques, tels que la Fable de *Venda* Reine de Pologne, qui dans le huitiéme ſiécle, pour ſe garantir des périls de la Royauté, & pour éviter les pourſuites d'un Prince Allemand amoureux d'elle, contre qui elle venoit de gagner une grande bataille, ſe précipita dans la Viſtule. Cette Fable, que j'ai lûe dans Duglossius Chanoine de Cracovie, Hiſtorien du Royaume de Pologne, eſt dé-

nuée de toute vraisemblance, & n'est fondée sur le témoignage d'aucun Auteur contemporain.

Seconde difficulté : *L'Amour n'est pas sagement traité dans l'Histoire.* L'Auteur, après avoir distingué avec raison l'amour vicieux & l'amour vertueux, avoue que les Historiens sont assez stériles sur le premier ; mais il prétend qu'ils ne le sont pas sur le second. Et il le prouve encore par une suite ennuyeuse d'exemples communs. La chasteté de Susanne, la retenue d'Aléxandre, & la continence de Scipion ne sont pas oubliés. Mais l'amour vicieux ne laisse pas, ajoute-t'il, d'être aussi traité dans l'Histoire d'une façon très-instructive. Tarquin, qui viole Lucréce, est chassé par les Romains ; Roderic Roi d'Espagne, qui deshonore la fille du Comte Julien, perd sa couronne ; Christierne Roi de Dannemarc, beau-frere de Charle-Quint, est détrôné pour s'être livré, dit-il, à une jeune fille de basse extraction ; comme si son amour pour cette fille avoit été la seule cause du déthrônement de ce monstre couronné. L'Auteur cite ensuite fort pieusement plusieurs autres exemples, tirés du Livre intitulé, *Vies & éloges des Dames illustres*, par le Pere Hilarion de la Coste.

La conduite du Chevalier Bayart, à l'égard d'une fille qui lui fut prostituée par sa propre mere, fournissoit aussi un trop bel exemple pour l'oublier.

M. L.... vient ensuite à l'examen général du Livre qu'il a entrepris de réfuter. L'Auteur de ce Livre, selon lui, attaque les mœurs, fait des satyres peu convenables, & s'écarte continuellement de son objet principal. Il n'a pas de peine à prouver que le Livre dont il s'agit, où regne une morale si licencieuse, est contraire aux bonnes mœurs. Il paroît que c'est un peu à regret qu'il releve les bévûes grossieres de la *Bibliothéque des Romans*. Quoiqu'elles y soient si nombreuses, il se contente d'en faire remarquer trois ou quatre.

On trouve à la fin de son Livre, qui avoit besoin d'être relevé par quelque chose de curieux, la Lettre de François I. à Louise de Savoye sa mere, après la bataille de Marignan qu'il gagna sur les Suisses, avec une Epitre en vers de ce Prince, *traitant de son Partement de France en Italie, & de sa prise devant Pavie*. La premiere piéce avoit été autrefois imprimée; mais on ne la connoissoit guéres. La seconde est tirée d'un Manuscrit du tems même de Fran-

çois I. qui est aujourd'hui dans la Bibliothéque du Roi parmi les Manuscrits de Baluze N°. 370. M. L... dit qu'on y trouve encore d'autres Poësies de ce Prince, faites pendant sa Prison, avec quelques vers de la Reine de Navarre sa sœur. Il a joint à ces deux piéces un morceau de Guillaume Postel, au sujet de la fameuse Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans, tiré d'un traité manuscrit, qui est encore dans la Bibliothéque du Roi parmi les Manuscrits de Baluze, N°. 434. Au reste j'apprens qu'on acheve actuellement la nouvelle édition de la *Méthode d'étudier l'Histoire* ; ouvrage célébre du même Auteur, seul capable de réparer le tort que lui peuvent faire les Livres anonymes qu'on lui attribue, & de lui assurer le titre glorieux de sçavant Bibliographe. On dit que cette Edition sera beaucoup meilleure que les précédentes, & qu'on y a corrigé un grand nombre de méprises.

On a imprimé à Blois, & l'on débite à Paris, les *Poësies* de M. G. avec un *Avis* de Libraire, à peu près semblable à celui qui est à la tête des Oeuvres de M. de S. Jorry. C'est encore un ami qui livre au Libraire les Oeuvres de Poësies de M. G.

M. G. avec cette différence, que celui-ci ne consent pas formellement à l'impression de ses Poësies. Ces prétendues infidélités sont de petits vols innocens qu'on se fait à soi-même, & dont le Public devient le receleur malgré lui. Ce qu'il y a de meilleur dans les Poësies de M. G. est une traduction libre ou imitation des dix Eglogues de Virgile. La premiere du Recueil, qui est une *Ode au Roy sur la Guerre présente*, fut imprimée à Rouen il y a deux ans sur une feuille volante, avec le nom du Pere Gresset Jésuite. Souvenez-vous des *Ris en casques de Roses*, & de quelques autres vers qui vous frapperent alors.

L'Auteur, sans s'amuser à vouloir donner un sens favorable à la seconde Eglogue de Virgile, a jugé à propos de remplacer Alexis par une Bergere. » Par-là, dit-il, les sentimens sont » ramenés dans l'ordre ; l'amour se » retrouve dans la nature, & le voile » est tiré sur des images odieuses & » détestées, qui pouvoient cependant » plaire au siécle dépravé du Poëte... » Quelques personnes d'un goût déli- » cat & d'une critique éclairée ont en- » hardi l'Auteur à ce changement. Il » étoit difficile d'assez bien différencier

» les expreſſions de cetre amitié d'avec » celles de l'amour même. Le préjugé » reçû contre les mœurs de Virgile ſe » ſeroit toujours maintenu, & au- » roit rendu aux ſentimens de Cory- » don toute la vivacité paſſionnée, » qu'on auroit taché d'adoucir & de » colorer. « Cette refléxion eſt fort judicieuſe ; mais ſi elle eſt telle, que penſer de tant de commentateurs & de traducteurs de Virgile, qui ont dû ſentir cet inconvenient ? Comment oſe-t'on mettre tous les jours cette Eglogue dangereuſe entre les mains des enfans, & la leur expliquer publiquement ? La diſcretion des maîtres, & l'innocente ſimplicité des diſciples, ont été juſqu'ici le ſeul préſervatif contre le danger.

Avant que de fermer le Livre de M. G. il me prend envie de vous citer trois ſtrophes de ſon Ode à Virgile, qui vous feront juger, & de ſon ſtile & de ſon goût. Euterpe y parle ainſi :

Mais quand le paiſible Eliſée
Poſſeda Racan ou Segrais,
Lorſque leur flute fut briſée
L'Idylle perdit ſes attraits.
A peine la Muſe fleurie
D'un nouveau Berger de Neuſtrie
En ſauva-t-elle quelques traits.



Bien-tôt Flore vit disparoitre
Cette heureuse naïveté,
Qui de mon Empire champêtre
Faisoit la premiere beauté.
N'entendant plus aucun Tityre;
N'ayant rien d'aimable à redire;
L'écho se tut épouvanté.

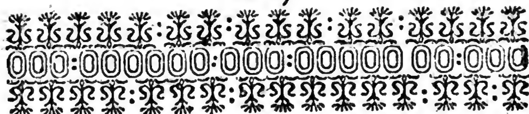


La Bergere outrant sa parure
N'eut plus que de faux agremens;
Le Berger quittant la nature
N'eut plus que de faux sentimens.
Et ce qu'on appella l'Eglogue
Ne fut plus qu'un Dialogue
D'Acteurs dérobez aux Romans.

Il y a déja long tems que le goût des Romans s'est glissé dans *l'Eglogue*, & même dans la *Tragedie*. Mais il étoit reservé à ces derniers tems de le voir introduit jusques dans la *Comedie*, & d'entendre vanter une nouvelle piéce Comique, comme une piéce tendre & touchante, qui fait verser des pleurs, Le Prince Fanferedin auroit bien du faire mention de cet abus dans son *Voyage de Romancie.*

Je suis, *&c.*

A Paris, *ce* 14
Mai 1735.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE DIXIEME.

D.

Hist. des Empires & des Républiques.

QUoiqu'il y ait déjà deux ans, Monsieur, que *l'Histoire des Empires & des Républiques* a paru, * on peut dire qu'elle avoit été tenue jusqu'ici dans une espece d'obscurité par l'Auteur même, qui ayant fait les frais de l'impression, n'avoit pas pris de justes mesures pour être recompensé de sa peine, & remboursé de ses avances. La vente que depuis il a faite de toute son Edition à des Libraires habiles, fait esperer que le cours en sera plus heureux, Cet ouvrage ne commençant donc, pour ainsi dire, à être connu du Public que depuis quelque tems, je crois pouvoir le regarder en quelque sorte

* A Paris 1733. 4. vol. *in* 12. Cet ouvrage est de M. L'Abbé Guyon.

comme nouveau, & avoir droit de vous en dire mon ſentiment.

Je commence par avouer, que ce Livre me paroît eſtimable à pluſieurs égards, & qu'il y a des endroits fort bien traités ; qu'on y trouve beaucoup de litterature, d'érudition & de recherches ; que le ſtile, quoique négligé & peu correct, ne laiſſe pas d'être aſſez coulant ; & que ſi l'on excepte quelques mépriſes, les faits ſont aſſez fidélement expoſés, & la Chronologie ordinairement bien ſuivie. Un célébre Auteur moderne, dont on ne peut aſſez louer le travail, a négligé comme l'on ſçait dans ſon *Hiſtoire Ancienne*, de ſuivre pas à pas l'ordre des tems. Il y ſaute avec rapidité d'un tems à un autre, ſans s'arrêter dans l'intervalle, & ſans avoir égard à la longue diſtance des évenemens qu'il raconte. Les faits y ſont mêlés & tranſportés quelquefois hors de leur place. Le but de cet excellent Auteur n'a point été de compoſer une Hiſtoire exactement ſuivie, mais de faire connoître & lire avec plaiſir les traits principaux de l'ancienne Hiſtoire, & d'y joindre des reflexions utiles pour les mœurs. M. l'Abbé Guyon au contraire, ſe piquant d'une plus grande exactitude, n'a rien voulu omet-

tre d'important, de ce qui a frappé ses yeux dans les Ecrivains de l'Antiquité ; & par rapport à l'ordre des tems, il a cotoyé le plus fidélement qu'il a pû les siécles & les années, & a suivi les systêmes les mieux établis. Usserius a presque toujours été son guide ; cependant par rapport aux tems voisins du Déluge, il l'a abandonné entiérement, & s'est frayé une route particuliere, que vous pourrez voir dans son ouvrage.

L'Auteur assure dans sa Préface, qu'avant de faire imprimer son Livre, il s'étoit fait un plaisir de communiquer ses cahiers à tout ce qu'il connoissoit de personnes capables de le réformer & de l'instruire, soit pour les faits, soit pour le style. Cette docilité louable m'encourage à faire ici sur son Livre quelques remarques, dont il pourra profiter dans la suite, s'il les trouve justes. Les fautes me paroissent si palpables, que, pour la plûpart, il me suffira de les indiquer.

Tome I. Histoire des Egyptiens.

Page 3. *Le Nil vient se perdre dans l'Archipel.* ibid. *Troglotite*, pour Troglodyte. Page 57. *Autrefois, dès que les eaux étoient retirées, chacun faisoit entrer*

les pourceaux dans son champ, qui en labouroient aisément la terre encore molle; puis, sans y donner d'autres façons, on y jettoit la semence. L'Auteur cite à la marge Hérodote l. 2. c.14. Mais cet Historien dit au contraire, dans l'endroit cité, qu'on semoit le grain, qu'ensuite on le faisoit fouler par les pourceaux, & que sans autre façon on attendoit le tems de la récolte. Page 88. Chez les Egyptiens, *quand on étoit à un grand repas chez quelque riche, on apportoit un* SEPULCHRE, *sur lequel il y avoit une figure de mort, & l'on disoit aux conviés, buvez & donnez-vous du plaisir*, car *voilà ce que vous serez après votre mort.* L'Auteur cite encore ici Hérodote liv. 2, cap. 78, qui dit qu'on apportoit un *Cercueil*, où il y avoit une figure de bois qui représentoit un homme mort. Pag. 194. Je ne sçai dans quel Historien ancien l'Auteur a pû trouver que le Lac Mœris *avoit de tour* 250. *de nos lieues*, Hérodote qu'il cite ne le dit point, & M. Bossuet qu'il cite aussi, ne lui donne que 180 de nos lieues, ce qui est encore bien fort. Pag. 195. *Avant que de faire entrer l'eau dans ce Lac, Mœris éleva une grande Tour au milieu, qui devoit lui servir de Mausolée, aussi-bien qu'à la Reine; & à côté étoient deux belles Pyramides,*

dont chacune portoit, comme sur un thrône, leurs Statues Colossales, hautes de 300 pieds. On ne sçait où l'Auteur a pû voir ces Statues prodigieuses. Ce n'est pas dans Hérodote.

Page 218. Joseph expliquant le songe du grand Pannetier, lui dit : *Pharaon vous fera couper la tête.* Dans la Genése chap. 40. Joseph dit : *Auferet caput tuum.* Or ces mots ne signifient pas, *vous fera couper la tête*, mais vous *fera mourir, vous fera mettre en Croix, vous ôtera la vie.* C'est l'explication de Vatable, & de tous les Commentateurs de la Bible. V. Calmet. Voici deux expressions bien singulieres : P. 229. le grand Sesostris accompagné de ses fidéles *Camarades.* Pag. 230. une éducation, telle qu'il l'avoit reçûe, ne pouvoit manquer de *prématurer la sagesse.*

Page 234. *Hérodote plus de 1300 ans après* (les Conquêtes de Sesostris) *trouva encore en voyageant dans la Syrie & la Palestine, plusieurs des Monumens que Sesostris avoit érigés.* Hérodote fut un de ceux que Periclès envoya à Thurium 445 ans avant Jesus-Christ (suivant l'Auteur to. 4. p. 401.) ajoutez 445. à 1300, cela fait 1745. Cependant en cette page ci, il met les Conquêtes de Sesostris entre l'an 1641 & l'an 1632.

avant J. C. On trouve p. 280, une déclamation de jeune Rhétoricien sur les ténébres d'Egypte. Il semble que ce soit une Ode en prose. P. 363. des Ambassadeurs d'Elide vont inviter les Egyptiens à leurs jeux publics. *Ils assurerent*, dit l'Auteur, *que ce seroient les plus magnifiques & les plus équitables qu'on eût jamais célébrés* SUR L'OLYMPE. Il devoit dire à *Olympie* ou près d'*Olympie*. Hérodote, que notre Auteur cite en cet endroit, liv. 2. n. 160, dit qu'ils assurerent avec ostentation que les jeux Olympiques étoient les plus beaux du monde, & qu'on y gardoit dans la distribution des prix la plus exacte équité. A-t'on jamais célébré ces jeux sur l'Olympe? Pag. 391. *Amasis fit apporter d'Elephantine à Saïs une carriere.* C'est ainsi que l'Auteur appelle une pierre d'une grosseur énorme. P. 408. *Cambyse tirant son poignard, il l'enfonce dans* L'EPAULE *du Dieu Apis.* C'est dans la cuisse selon Hérodote l. 3. c. 27. cité au même endroit. Pag. 417. *A peine les projets de cette révolte étoient-ils éclatez.* P. 423. La Note sur Tacas & Nectanebe jure avec le texte. P. 432, l'Auteur se trompe au sujet du Lac *Serbonis*, qu'il appelle la Mer morte ou Mer Salée, & il prend le Lac *Ser-*

bonis pour le Lac *Asphaltide*, qui est la Mer morte, ou Lac de Sodome. Le Lac *Serbonis* est bien différent. Voyez Diodore l. 1. & l. 16.

Seconde partie du premier Tome. Histoire des Thébains.

Je ne releverai point ici un grand nombre de fautes d'ortographe, qui défigurent la plûpart des noms Grecs, ni plusieurs expressions peu Françoises. *Peloponese* est toujours écrit avec une seule *n*. *Xenophont*, *Palemont*, le Fleuve *Strymont*, *Attena* pour Athena. *Prittanée* pour Prytanée, *Pirrithoüe* pour Pyrithoüs, *Aidonnée* pour Aidonée, *Hyppar ue*, *Hyppias*, *Callirohé*, *Lypsidre*, pour Lipsydre, &c. passeroient pour des fautes d'impression, si ces fautes n'étoient pas répétées tant de fois. Mais en voici de plus importantes. P. 122, l'Auteur place Clystene environ 1100 ans aprés Théfée. Cependant Clystene vivoit près de 500 ans avant J. C. or 500 ans ajoutés à 1100 font 1600 ans. D'un autre côté, à la p. 70. l'Auteur ne met Cecrops que près de 1600 ans avant J. C. Il vivoit néanmoins bien avant Théfée. De plus Mnestée successeur de Théfée étoit, selon l'Auteur, p. 135.

dans la douziéme année de son régne l'an 1218. avant J. C. Cependant l'Auteur, p. 227. met Clysthene dans la seconde année de la 48e. Olympiade, c'est-à-dire 587 ans avant J. C. Comment accorder tout cela?

Page 125. Il parle d'une Loi, par laquelle on devoit tordre les bras & les jambes de tous les enfans mâles, pour les rendre inhabiles à la guerre, & *brûler le sein droit* des filles. Mais les filles ont-elles deux seins, un sein droit & un sein gauche? *Ibid.* p. 125. Encouragée *par cette seconde victoire.* Je n'en vois qu'une dans tout ce qui précéde, p.143. La police dépendoit *de l'arbitre* des Nobles. p. 144. *Les Athéniens, après la mort de Codrus résolurent de ne jamais avoir de Roi.* MONUMENT *flatteur & bien glorieux à la mémoire de Codrus.* p. 148. Les *Patriciens* d'Athènes. Je n'ai connu jusqu'ici qu'à Rome les familles Patriciennes. p. 150. *Royaume semblable aux plus beaux jours d'Athènes.* p. 239, *en Eretrie & en Eubée*; c'est comme si on disoit en Rouen & en Normandie. *Ibid.* p. 239, *la Citadelle qu'Artaphernes deffendoit, & qu'on ne put y forcer.* Il y a dans le Livre dont il s'agit, un bon nombre de constructions pareilles. *Ibid.* pag. 239. *Les Lydiens aussi enflammés que leurs propres*

maisons. Cette expression pourroit peut-être se justifier par ce vers de l'*Andromaque* de Racine, où Pyrrhus dit,

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

Pag. 241. *Il prit plusieurs Villes, comme* THASE *Isle de la Propontide*. Thasus est une Isle de la Mer Egée, entre Lemnos & la Ville d'Abdere. L'Auteur a trouvé dans Strabon, qu'il cite p. 247, *Parii Thasum condiderunt, & Parion Urbem in Propontide*; & il n'a point fait attention à la virgule. Pag. 242. L'Auteur n'a point du tout entendu le passage d'Hérodote qu'il cite. (L. 7. n. 133.) sur la maniere dont Athènes & Lacédemone traiterent les Envoyez de Darius. P. 243. *Succomber aux Perses*. p. 248, *se déporter de l'autorité*. p. 254. *On fit venir Polygnote pour peindre sur un Tableau la Bataille de Marathon, où tous les combattans étoient peints*. Pag. 259. *Xantippe accusa Miltiade de* FELONIE. Y avoit-il alors des Seigneurs suserains & des Vassaux ? Pag. 261. *Xercès défendit qu'on achetât pour sa table des figues de l'Attique, parce qu'il en vouloit aller manger lui-même*. Apparemment qu'il ne les mangeoit pas *lui-même*, lorsqu'on les servoit sur sa table. Pag. 299. *les*

éperons d'un vaisseau. P. 333. *Il est dangereux que le Conseil ne tombe.* P. 342. *L'Isle de Delos fut le dépôt de ce thresor* P. 343. l. 11. Mon desintereſſement *forme à mon avantage la plus haute réputation.* P. 353. *Cimon avoit épousé Elpinice sa sœur,* VOYANT *qu'il ne vouloit pas la mesallier.* p. 336. *Il investit la Place & en coupa les vivres.* p. 380. *Son peu de droiture & trop d'amour pour l'argent vitierent ses grandes qualités.* p. 382. L'Isle de *Prospotis* pour l'Isle de Prosopitis. P. 387. *Il fit cent Vaisseaux prisonniers avec toutes les troupes qui y étoient.* p. 394. *Il craignoit d'être banni de L'Ostracisme*, pour dire il craignoit d'être banni par la Loi de L'ostracisme. p. 447. *Oxylus ce borgne célebre,* P. 460. *Pour dérober Cypsele à la fureur des* BACCANTES, *qui vouloient le mettre en piéces.* L'Auteur cite ici Pausanias. Par malheur il y a dans la traduction Latine de cet Auteur *Bacchidæ*, au lieu de *Bacchiadæ* qui est dans le texte Grec. Les *Bacchiades* étoient la famille qui avoit l'autorité à Corinthe, & les premiers Magistrats de la Ville; ils ne vouloient pas que Cypsele vêcût, de peur qu'il ne rétablît un jour la Royauté. Il fut dans la suite pere de Periandre, Voiez s'il s'agit ici de *Bacchantes*.

L'ouvrage entrepris par M. l'Abbé Guyon est en même tems si considerable & si penible, que vous ne devez point être surpris que ces fautes lui soient échapées. Sont-elles capables de nuire à sa réputation? N'en reproche-t'on pas de pareilles à plusieurs Historiens estimés? Mes remarques pourront servir d'*Errata* à son Livre. Mandez-moi, je vous prie, si vous souhaitez que je les continue sur les autres volumes. Au reste j'apprens que l'Auteur travaille à la suite de son Histoire: je souhaite que ma critique le rende plus attentif.

Julien Michel *Gandouin*, Quay de Conti aux trois Vertus, & ses Associez, viennent enfin de mettre en vente un Livre attendu depuis long tems, intitulé, *Histoire de la Ville de Paris*, en 5. vol. in-12 Cet ouvrage a été entrepris en 1731. par deux personnes qui n'ont rien négligé, pour le rendre solide, exact, agréable, & interessant. Les 4. premiers volumes sont de ces deux Auteurs. Le 5e qui contient la *Description* particuliere de la Ville de Paris, a été ajoûté par une autre personne, qui a bien voulu se charger de ce soin. L'ouvrage en 5. vol. *in-folio* de Dom Feli- Histoire de la Ville de Paris.

bien a beaucoup servi pour celui-ci ; il en est comme la base ; mais on a puisé dans bien d'autres sources. Je vous en dirai davantage dans la suite.

Catalogue des Livres de Madame la Marquise de Vielbourg.

Gabriel Martin Libraire vient de publier le Catalogue d'une Bibliothéque à vendre, sous ce titre : *Catalogus Librorum Illustrissimæ Lud. Franciscæ* DE HARLAI *Ludovici Renati March.* DE VIELBOURG *vidua.* Qui ne seroit pas surpris de voir la Bibliothéque d'une Dame, composée de Livres Latins, Grecs & Hébreux, d'y trouver les plus sçavans Interpretes de la Bible, les Peres Grecs & Latins ; des Théologiens Scholastiques, des Livres de Liturgie, de Droit Civil & Canonique, des Livres de Mathématique & de Médecine, sans compter plusieurs autres Livres sur differentes matieres ? Feue Madame la Marquise de Vielbourg ne possedoit pas cette Bibliotéque à titre d'héritage : elle avoit fait elle-même ce docte amas, ayant hérité des Harlays, des de Thou, des Boucherats un esprit solide & étendu, un goût singulier pour les sciences, & un cœur dévoué à la vertu.

Jacques Barois Libraire a imprimé

aussi le Catalogue des Livres de la Bibliothéque de feu Messire Louis du Four de Longueruë, dont la vente en détail commencera Lundi 23. Mai à l'Hôtel de Luynes, Quai des Augustins. On lit à la tête de ce Catalogue une Préface contenant la Liste des Ouvrages non-imprimés de ce sçavant homme, né en 1652. à Charleville, (dont son pere, Gentilhomme Normand, étoit Lieutenant de Roi) & mort à Paris le 22. Novembre 1733. Il avoit vendu en 1714. sa Bibliothéque à feu M. Beraud, Docteur de la Maison & Société de Navarre, à condition d'en jouir le reste de sa vie. Ce qu'il y a de plus curieux dans cette Bibliothéque concerne l'Histoire. On y trouve des Livres Hébreux, Arabes, Persans, Turcs, Allemands, Anglois, Espagnols, Portugais, Italiens, Grecs, Latins, & même des Livres François; mais ceux-ci sont en petit nombre. Dans le rang des Poëtes, on voit les Poësies de du Bellai & de S. Amand, & deux tomes dépareillés de Moliere. Ce sont-là tous les Poëtes François de cette Bibliothéque, qui ne contient d'ailleurs presqu'aucun Livre moderne. Tel est le goût de certains Sçavans, qui ne veulent pas reconnoître que les

Bibliothéque de M. l'Abbé de Longuerue.

Ecrivains modernes ayant recueilli les lumieres de ceux qui les ont devancés, & y ayant joint les leurs, sont ordinairement préférables à tous ceux qui ont travaillé avant eux, d'autant plus qu'on écrit aujourd'hui avec beaucoup plus d'ordre & de précision, & qu'on juge avec plus de discernement. Au reste le Catalogue imprimé de la Bibliothéque de M. l'Abbé de Longueruë est du nombre de ceux qui méritent d'être recherchés & conservés.

Vous m'invitez, Monsieur, à vous envoyer les vers nouveaux qui paroissent ici. Ne sçavez vous pas mon aversion pour la Satyre : or presque tous les vers nouveaux sont des Epigrammes & des Chansons satyriques. Vous avez d'ailleurs le goût trop délicat, & vous connoissez trop le mien, pour exiger que je recueille des piéces insipides. Cela n'est au plus pardonnable qu'à leurs ridicules Auteurs. Pour vous satisfaire néanmoins, j'ai excité le zéle de mes amis, & j'espere que de tems en tems mes Lettres seront ornées de quelques vers marqués au bon coin. Voici, par exemple, une *Epitre*, dont on ne m'a pas permis de nommer l'Auteur, qui est un ingénieux compatriote &

de celui qui vous écrit & de celui à qui l'Epitre est adressée.

Epître à M. l'Abbé du Resnel, Auteur de la traduction de Pope, & un des Journalistes des Sçavans, sur la cessation des talens en ce siécle.

VOUS qu'on a vû, d'une plume facile,
En l'imitant, libre dans votre stile
Embellir Pope, * & de traits desunis,
Conduit par l'art, former un tout précis ;
Vous qu'aujourd'hui l'on voit sur le Parnasse ;
Près d'Apollon, remplir si bien la place
De ce Salo ** célébre fondateur
Du tribunal, où sans être flatteur
Ni satirique, à chacun l'on adjuge
Ou gloire, ou blâme; où sans le ton de Juge ;
Sans traits malins, sans propos indiscrets,
Sages avis deviennent des Arrêts:
Expliquez-moi ce triste phénomene ;
Paris, jadis aussi fécond qu'Athene,
Vit de son sein éclore les talens,
Grands Ecrivains, fiers Guerriers, Artisans
Naissoient alors, & la nature active,
Sans les lenteurs de sa marche tardive,
De toutes parts enfantant sans efforts,
A pleines mains répandoit ses trésors.
Sur le Téatre en pompe ramenée,
D'atours nouveaux élégamment ornée,
La Tragedie à nos cœurs enchantés
Vint étaler de sublimes beautés ;

* Essai sur la Critique traduit de l'anglois de M. Pope.
** M de Salo en 1665 commença le *Journal des Sçavans*, le premier de tous les Journaux litteraires.

D'un air plus gai, sans être minaudiere, *
On vit Thalie, instruite par Moliere,
Au badinage allier la leçon,
Et sous le masque annoncer la raison.
Quinaut ensuite enrichissant la Scene,
D'un ton nouveau fit parler Melpomene,
Son stile tendre, égal, harmonieux,
Fait pour l'oreille, aux sons les plus heureux
Prête toujours sa facile cadence.
Le mauvais goût régnoit encore en France;
Du vrai, du faux, en sa légereté,
Le Peuple étoit tour à tour enchanté;
Boileau parut, & sa plume févere
Fixa du beau le brillant caractere,
Du ridicule inflexible censeur,
Peintre élégant, exact Legislateur,
Il mérita d'obtenir au Parnasse
Le même rang qu'avoit jadis Horace.
Sans emprunter les ressouces de l'art,
Simplement mis, sans ornemens, sans fard,
Nonchalamment notre bon la Fontaine
Laissoit couler les trésors de sa veine;
Jamais correct, toujours original,
D'un pas leger, mais souvent inégal,
On voit marcher sa Muse libertine;
Tantôt badin en sa joie enfantine,
Et quelquefois d'un ton audacieux
Il sçait parler le langage des Dieux.
Enfant naïf de la simple nature,
Comme elle, il plut, sans chercher la parure.
D'autres objets attirent mes regards;
Que de talens brillent de toutes parts!
Patru, le Maitre, à la raison pressante
Ouvrent du cœur la route séduisante,
Et Bourdaloue offre aux yeux des mortels
L'ordre effrayant des Décrets éternels.

* Elle l'est bien devenue depuis.

Plus grand encor Boſſuet à la France
Fit voir les traitsde l'antique éloquence ;
Soit qu'il nous montre au milieu des tombeaux
Les reſtes vains des plus brillans Héros,
Soit que guidant un grand Prince à la gloire
Sa main feconde embelliſſe l'Hiſtoire
Son ſtile ferme & ſa mâle vigueur
Dompte l'eſprit & ſçait gagner le cœur
Voyez Paſchal entrer dans la carriere,
De la nature il force la barriere,
Et foible enfant, ſur ſes profonds ſecrets
Tourne déja ſes regards inquiets.
Comblé de dons, cet étonnant génie
Réunit tout, graces, Philoſophie ;
Profond, du cœur il ſonde les replis ;
Ingénieux, il joue avec les Ris;
Puis tout à coup il prend un vol ſublime ;
Et de la foi vient éclairer l'abyme.
Caſſini marque aux Aſtres étonnés
Un cours certain ; & les Cieux enchaînés,
A leur vanqueur forcés de rendre hommage ;
De ſon compas ſubiſſent l'eſclavage.
Rien ne manquoit à nos riches ayeux:
Pour tous les Arts quel tems fut plus heureux !
J'entends Lulli ; ſa divine harmonie
Fait oublier les fredons d'Italie ;
Flattant l'oreille il enchante les cœurs,
Peint les plaiſirs, nous arrache des pleurs ;
Sçait ajuſter aux pas d'une Bergere
Les ſons badins de ſa lyre legere,
Et quelquefois ſes effrayans Concerts
Troublent Pluton juſqu'au fond des Enfers ;
Simple en ſes tons, jamais ſon art n'étale
D'un docte accord le biſarre intervale.
Du Créateur épiant les ſecrets
Pouſſin, le Brun, par leurs magiques traits ;
Semblent former une nouvelle terre,

Un nouveau Ciel, & façonnant la pierre
L'adroit ciseau fait des hommes nouveaux.
Mêlons ici deux illustres Héros
Parmi ces noms consacrés à la gloire,
Condé, Turenne, enfans de la Victoire,
Mille autres noms en ces foibles essais
Sont oubliés, mais ces legers portraits
Prouvent assez notre antique opulence:
Là s'obscurcit la splendeur de la France;
Un noir Démon envieux des beaux arts
A tout détruit, & Voltaire, & Villars, *
Sans s'affoiblir dans leur course brillante,
Soutiennent seuls notre gloire mourante.
Mais, direz-vous, Apollon de nos bras
S'est échapé vers de lointains climats;
Ainsi jadis abandonnant la Grece
Il vint de Rome adoucir la rudesse.
Pour découvrir ce Dieu capricieux;
Sur nos voisins je jette en vain les yeux;
Aux bords du Tybre on voit encor le Tasse
Seul couronné, regner seul au Parnasse;
Depuis cent ans l'orgueilleuse Albion
Espere en vain un rival de Milton;
Et depuis ce tems les rayons du Génie
N'ont point fondu les glaces de Russie.
Appesanti, privé de son Soleil
L'esprit humain languit dans le sommeil.
D'un long travail la nature lassée,
Sur ses vieux jours seroit-elle épuisée?
Vous, dont l'esprit attentif & perçant
Porte partout un regard pénétrant,
Eclaircissez cet étrange problême,
Expliquez-nous, par quelqu'adroit systeme,
Pourquoi, jadis accablés de faveurs,
Nous éprouvons de si tristes rigueurs,

* Cette piéce a été faite lorsque M. le Maréchal de Villars vivoit encore.

Si de ſes dons la meſure inégale
Vient d'une ſource ou phyſique ou morale,
Les aſtres ſeuls, malins ou bienfaiſans
Font-ils éclorre ou périr les talens ?
Ou penſez-vous, qu'en ces jours trop ſtériles
Un Mecenas produiroit des Virgiles ?

Cette piéce, ſi je ne me trompe, pourroit être adoptée par nos meilleurs Ecrivains. L'Auteur néanmoins me paroît outrer la diſette du ſiécle. Il n'y a jamais eu tant de lumieres & de goût. A l'égard des talens, il eſt vrai qu'étant moins encouragés, il ſont moins communs : mais il en eſt encore de très-grands, & ceux qui les poſſedent vivront dans la mémoire de la poſterité, comme ceux que l'on célébre dans cette Epitre. Sans parler de quelques autres, croyez-vous, par exemple, que Rouſſeau ne ſera pas auſſi immortel que Deſpreaux ?

Le *Ballet des Graces*, dont le nom des Auteurs & le choix du ſujet avoient fait eſperer une heureuſe réuſſite, n'a pas été gouté du Public, autant qu'on s'y attendoit. Les Graces *ingénuës*, les Graces *mélancoliques*, les Graces *enjouées* formoient les trois Entrées. Les deux premiers caracteres ont paru foiblement exprimés. Theodora & Agariſte

Succès du Ballet des Graces.

ont un peu ennuié par leur froideur & leur tristesse. Il y a néanmoins bien des choses à louer dans cet Opéra : de ce nombre est le Dialogue de la premiere Entrée, entre Théophile & Theodora. Dans la séconde Scene de la deuxiéme Entrée, Doris chante cet air :

D'un amour tendre & parfait,
On a perdu l'habitude,
On ne fait plus son étude
De fixer un seul objet.
On aime sans inquiétude ;
On se dégage sans regret.

Dans la troisiéme Scene de la même Entrée, Smindiride dit :

L'objet qui m'a charmé, brille des plus beaux traits,
Sa langueur l'embellit encore ;
Ses pleurs lui donnent les attraits,
Que versent sur les fleurs les larmes de l'aurore.

Ces vers du Monologue de Dercylis dans la troisiéme Entrée, sont encore fort beaux.

Fui ; redoutable Amour, emporte loin de moi
Tes charmes séduisans, tes dangereuses flames ;
Le plaisir t'annonce à nos ames,
Et le chagrin vole après toi.
Fui redoutable Amour, &c.
Ce n'est qu'à toi que j'ai recours ;

Gage de mon repos, mere de l'innocence;
Gloire, défend mon cœur des piéges des Amours:
Mais n'eſt-ce pas déja reſſentir leur puiſſance,
Que d'appeller la Gloire à mon ſecours?

Je ne puis vous citer tous les endroits qui ont plû dans cette 3me Entrée, ſoit par les agrémens de la poëſie, ſoit par ceux de la muſique. Mademoiſelle Peliſſier y a chanté avec le plus *gracieux* enjoüement, & a été ſurtout fort applaudie dans la premiere Scene, où Dercylis dit:

Jouiſſons toujours des fleurs
Que le Printems fait éclore;
Sans compter combien de pleurs
Leur éclat coûte à l'Aurore.
Le Ciel fait-il un beau jour?
Hâtons-nous d'en faire uſage;
Se couvre-t'il d'un nuage?
Soleil, de ton doux retour
L'eſperance nous ſoulage.
Tranquille dans l'eſclavage
Mon cœur eſt en liberté;
C'eſt le bien qui m'eſt reſté,
Mon bonheur eſt mon ouvrage.

M. Roy a cueilli tant de lauriers juſqu'ici ſur le Théatre Lyrique, que le ſort de ſon dernier ouvrage doit peu l'humilier. Tous ceux qui travaillent pour le Théatre lyrique ſont ſujets à

ces disgraces : la fréquence des chutes en diminue le deshonneur.

Il est échapé à M. Roi, qui d'ailleurs a coutume de bien écrire en Prose, une phrase défectueuse au commencement de *l'Avertissement* qui est à la tête de son Poëme. Je ne la critique, que pour donner l'exemple d'une construction élegante en apparence, & cependant vicieuse *Les Graces* dit-il, *relevent la beauté; souvent elles y suppléent, presque toujours elles en triomphent.* Je demande : de quelle beauté triomphent-elles ? est ce de la beauté qu'elles accompagnent, parce qu'elles sont plus puissantes ? si l'Auteur a voulu dire cela, il l'a bien mal prononcé. Est-ce de la beauté d'une autre personne ? il paroît que c'est le sens de l'Auteur : mais en ce cas voilà dans la même phrase la beauté prise dans une double signification : beauté propre, beauté des autres. Il est inutile d'en dire davantage.

Quatriéme Tome de Gilblas.

Je n'ai lû que quelques endroits assez rapidement du volume nouveau de *Giblas* par M. le Sage. Dans le Chapitre 10. un mauvais Poëte, protegé par un homme opulent, qui lui avoit fourni le sujet d'une Tragedie, la compose

de ſon mieux, & la fait jouer. La piéce eſt reçûe par les ſpectateurs avec des huées ignominieuſes, qui couvrent le pauvre Auteur de confuſion. Mais ce mauvais ſuccès cauſe ſa fortune. Son protecteur, qui avoit mis du ſien dans la piéce, & qui par cette raiſon la trouvoit excellente, vivement piqué de voir les ſpectateurs d'un ſentiment contraire au ſien, s'applique ce vers de la Pharſale.

Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni.

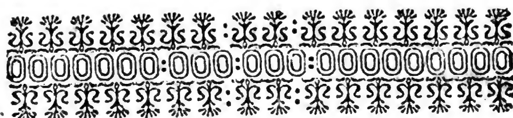
Pour conſoler le Poëte *conſpué*, du mauvais accueil du Parterre, il lui donne deux mille écus de penſion, & lui en paſſe le Contrat chez un Notaire. Ne connoiſſez-vous pas quelques Poëtes, qui voudroient être ſiflés à ce prix? Cet exemple eſt ſingulier; on remarque néanmoins que les mauvais Auteurs font plûtôt fortune que les bons.

Dans le Chapitre cinquiéme on trouve le portrait d'un Poëte tragique. » Ses traits ſont plus brillans que ſolides; les trois quarts de ſes vers ſont » mauvais ou mal rimés; les caracteres de ſes Héros ſont mal formés » ou mal ſoûtenus, & ſes penſées ſouvent obſcures. Ses piéces ne réuſſiſſent ordinairement qu'aux premie-

» res représentations & sont ensuite » méprisées. » L'Auteur auroit-il voulu craionner un de nos meilleurs Poëtes, que l'envie s'efforce de rabaisser ? Son bon goût ne me permet pas de le croire.

Je suis &c.

A Paris, ce 21 Mai 1735.



OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MORDERNES.

LETTRE ONZIEME.

G

VOus ſçavez, Monſieur, que le *Roman de la Roſe*, qui depuis près de deux cens ans n'avoit pas été mis ſous la preſſe, tenoit un rang illuſtre parmi ces vieux livres, dont la rareté fait le principal mérite, & qui perdent beaucoup en devenant communs : on dit ordinairement qu'un bon livre n'eſt jamais rare, & vous en ſentez la raiſon. Quoi qu'il en ſoit, celui qui vient de procurer au Public une Edition du *Roman de la Roſe*, * n'a rien oublié pour en donner une idée avantageuſe dans une longue Préface. Ce Roman „ étoit, *dit-il*, le livre de nos Peres, Le Roman de la Roſe.

* A Paris, chez la Veuve de Noel Piſſot 1735. 3. vol. *in* 12.

» & il le seroit peut-être encore de
» leurs Enfans, si le langage n'étoit pas
» si éloigné de nos tours & de nôtre
» délicatesse, quelquefois trop affec-
» tée. « L'Editeur auroit-il voulu
dire, que si notre langue eût retenu sa
grossiere & antique simplicité, nous fe-
rions encore nos délices de ce Roman?
Personne ne se contredira. Il nous van-
te des gens habiles, qui soûtiennent
l'impossibilité de *sçavoir entierement le François, si l'on ne met la lecture* de ce
Roman *à la tête de celles qui sont nécessai-
res pour en faire une exacte recherche*;
c'est-à-dire, qu'on ne peut bien sça-
voir notre langue, sans avoir étudié
ce vieux livre. Voilà une idée bien-sin-
guliere, pour ne rien dire de plus. *Je le
regarde*, ajoute-t'il *non-seulement comme
nôtre Ennius, ainsi que l'a qualifié Marot,
mais encore comme notre Homere*. Qu'on
le mette au niveau du Poëte Latin, &
qu'on le révere, * » comme ces bois
» consacrés par leur propre vieillesse,
» dans lesquels nous voïons de grands
» Chênes, qui frapent moins par leur
» beauté que par je ne sçai quel senti-

* *Ennium sacros sicut vestutate lucos adoremus, in quibus grandia & antiqua robora non tantam habent speciem, quantam religionem*. Quintil. Lib. X. Cap. 1.

» ment de Religion qu'ils inſpirent. «
A la bonne heure, mais pour le comparer à Homere, il faudroit y trouver les traces d'une imagination noble & élevée, avec une diction harmonieuſe & ſublime. L'Editeur ſe réfute lui-même, en diſant à la page ſuivante, qu'on ne trouve dans ce Roman *ni l'élevation, ni l'entouſiaſme, ni la fineſſe des Anciens*: Cependant il a été ſelon lui *le modele de tous nos anciens Poëtes*; & pour le prouver, il cite Ronſard, *qui avoit toujours entre les mains cet antique Verſificateur*, & dans les Notes il indique un petit nombre d'endroits imités par Marot & par la Fontaine; mais il inſiſte principalement ſur une imitation de Regnier, qui ſelon lui a crayonné ſa *Macette, la plus belle & la plus brillante de ſes Satyres, quoique trop libre*, d'après la *vieille* du Roman de la Roſe. J'ai comparé ces deux piéces, & je vous aſſure que cette imitation eſt chimerique: toute la reſſemblance conſiſte en ce que ce ſont deux femmes du métier de la *Remi*, dans la cinquiéme partie du *Payſan parvenu*; mais du reſte leurs diſcours ſont entierement différens; C'eſt comme ſi l'on diſoit que M. de M. a copié cette *Remi* ſur la *Macette* de Regnier.

Après avoir célebré les louänges du Roman de la Rose, l'Editeur écrit l'histoire de ceux qui l'ont composé, *Guillaume de Lorris*, ainsi appellé d'une petite ville du Gatinois où il étoit né, commença ce Roman; il vivoit au milieu du XIII. siécle, & mourut vrai-semblablement en 1260 ou 1262. L'Editeur a avancé dans la Préface, que ce Poëte n'a fait que les 4150 premiers vers; mais dans une note qui est à la page 418 du tome second, il conjecture, avec beaucoup de fondement, qu'il a poussé son travail jusqu'au onze mille cent trente-quatriéme vers. Guillaume de Lorris selon lui avoit *l'imagination assez belle, & sagement variée*: mais son élocution simple & uniforme dégénere en une ennuyeuse monotonie. Il a composé quelques autres Poësies, qu'on trouve à la Bibliotheque du Roi. L'Editeur remarque qu'il avoit étudié la Jurisprudence, & qu'il entreprit, pour une Dame d'un grand nom, ce Roman, le fruit de sa jeunesse & de ses premieres amours.

Celle pour qui je l'ay empris,
C'est une Dame de haut pris,
Et tant est digne d'être amée,
Qu'elle doit Rose estre clamée. *

* appellée.

Il mourut peu de tems après avoir fini son travail, *mais non pas sans en avoir reçu quelque gratification de sa Dame.*

Ce Roman parut si beau à *Jean de Meun*, ainsi surnommé d'une Ville située sur la Loire où il étoit né en 1280, qu'il résolut de l'achever. Ce Jean de Meun fut aussi appellé *Clopinel*, d'un défaut qu'il avoit à une jambe; *mais je ne sçai pas laquelle*, dit l'Editeur; *ce seroit là une belle découverte pour ceux qui s'appliquent souvent à des choses moins importantes.* Aussi bon Poëte que son prédecesseur, il avoit plus de vivacité; mais moins de mœurs & de sentimens; ce sont les propres termes de l'Editeur: cependant, ajoute-t'il, cette continuation a eu un succès si heureux, que ce Livre, l'oracle de nos Peres, est encore aujourd'hui goûté par les gens d'esprit, qui ont le tems de le lire & la facilité de l'entendre. Clopinel fit les délices de la Cour de Philippe le Bel, *par la gentillesse de son esprit, qui lui donnoit entrée par tout*, quoique satirique & médisant, il fut aimé des Dames; *sans doute*, continue l'Editeur, *parce qu'il sçavoit les amuser par ses saillies & par l'enjouement qu'il répandoit dans ses entretiens; car il faut au moins cela pour être bien auprès d'elles.*

Quelques Ecrivains ont avancé que Jean de Meun avoit été Moine, & même Jacobin; mais les traits satiriques qu'il décoche contre les Moines, & ses diverses avantures à la Cour, prouvent qu'il n'a jamais embrassé l'état Religieux. Il n'étoit que Laïc, mais il avoit étudié la Théologie, la Philosophie, la Chymie, l'Astronomie, l'Arithmetique, & avoit lû les bons livres.

L'Editeur observe que Jean de Meun parla mal du beau sexe, quoiqu'il fût à la Cour, & qu'il vécut dans le célibat, au moins au tems de son Roman. S'il n'avoit découvert, ajoute-t'il, que certaines légeretés dont les Dames ne se cachent pas, on l'auroit peut-être souffert. Mais il les attaqua d'une maniere si injurieuse, qu'elles résolurent de s'en venger. Cette avanture vous est assez connue, sans la répéter ici.

Jean de Meun a composé d'autres ouvrages, comme une traduction de la *Consolation de Boëce*, & des *Lettres d'Abelard*, les *Réponses des Sybilles*, espéce de jeu qu'on a renouvellé de nos jours, & où l'on trouve des réponses ingénieuses à un grand nombre de questions amusantes, &c. L'Editeur dit que si Jean de Meun a vêcu jusqu'en

1364. cette longue vie est la récompense de ses déclamations contre l'hypocrisie : mais il n'aprouve pas sa supercherie envers les Dominicains de la ruë S. Jacques, dans l'Eglise desquels il voulut être enterré. Il leur legua un coffre bien fermé, très-pesant, & qu'ils croyoient rempli d'or & d'argent, à condition qu'il ne seroit ouvert qu'après ses funerailles. Dès qu'elles furent faites, les Moines se hâterent d'ouvrir ce coffre, & au lieu du trésor ils ne trouverent que des morceaux d'ardoise, où étoient tracées des figures géometriques. Piqués de cette fourberie, ils déterrerent son corps ; mais par Arrêt du Parlement, ils furent condamnés à l'inhumer dans leur Cloître. Ce fait singulier méritoit d'avoir place dans la nouvelle *Histoire de Paris*, qui vient de paroître.

Si vous voulez sçavoir d'où l'Editeur a emprunté les faits historiques de sa Préface, je vous conseille de lire une Lettre de M. des Maizeaux sur le Roman de la Rose, que vous trouverez dans le cinquiéme volume des Oeuvres de M. de S. Evremond, édit. de Hollande pag. 380.

Jean de Meun acheva avant l'an 1305. la continuation de ce Roman ;

il le commença peut-être au sortir de son enfance : *c'est le tems*, dit notre Editeur, *de pratiquer les Romans*. Selon lui, il fallut trois ou quatre ans pour finir cette suite. " Car quelque facilité ,, que l'on ait, on ne sçauroit, *dit-il*, ,, mettre moins de tems à faire plus ,, de dix-huit mille vers que contient ,, cette continuation. ,, Mais il en faut retrancher plus de six mille, suivant le calcul qu'il a fait lui-même dans une de ses notes.

Sans employer la galante allegorie que l'Editeur suppose, pour exposer le plan de ce Roman, je vous dirai simplement que c'est un systême d'Amour, ou pour parler avec nos anciens Auteurs, *un Oeuvre* qui contient *les Commandemens d'Amour, pour parvenir à jouissance*. Ce sont les termes de M. des Maizeaux. On y trouve des traits satiriques contre la galanterie des Dames, contre la vie licentieuse des Moines de ce tems-là, & contre l'hypocrisie; mais il y a en même tems un fond de morale, qui résulte de l'économie du Roman, & un grand nombre de maximes, de portraits, & de vérités philosophiques. A l'égard de l'Amour, l'Editeur observe, que cette passion *qui fait l'accord*

des esprits & l'union des cœurs, & qui rendroit sensible le plus réservé, cette passion des belles ames, qui ne connoissent de vrais biens que celui d'aimer, est obscurcie par des peintures libres de *ces plaisirs sensibles, qui sont presque toujours l'écueil des amans vifs & pétulens*. Il trouve dans ce Roman, qui ne ressemble point aux ouvrages modernes de cette espece, une vraie gradation d'interêt, & quelques épisodes heureusement amenés : mais toutes ces beautés sont un peu effacées par des Histoires qui n'ont aucun rapport au sujet, & par un merveilleux extravagant.

Le stile mérite les louanges de l'Editeur : il est étonnant qu'un Poëte, qui écrivoit dans un tems où la Langue Françoise se ressentoit encore de la Barbarie Tudesque, ait sçu mettre un ordre si naturel dans ses phrases, avec si peu d'expressions barbares & populaires : les proverbes même qu'il employe ont un tour noble, qui sent l'homme de Cour. Mais comme ce Roman étoit généralement estimé, il fut copié en divers tems, & la plupart des Copistes se donnerent la liberté d'en rendre le stile conforme au langage le plus commun, & quelquefois même à celui des

Provinces. La langue étant devenue plus polie dans le XV. siécle. * on sentit la différence d'un ouvrage écrit à la fin du XIII. siécle, d'avec le même ouvrage écrit deux cens ans après. Sous les régnes de Louis XII. & de François I. où la langue fut purgée d'un grand nombre de termes rudes & désagréables, les éditions qui furent faites alors du Roman de la Rose, sont conformes à la vérité aux manuscrits du XV. siécle, mais differens de ceux du XIV. L'estime qu'on en faisoit alors, engagea Clement Marot, *le bel esprit banal de la Cour*, dit l'Editeur, à le faire réimprimer en 1527. Il changea le stile, & insera des vers nouveaux, sous prétexte de développer le sens de l'Auteur.

La versification de ce Roman a donné lieu à l'Editeur d'exposer son sentiment sur l'origine de la Rime en France. Petrarque l'a placée en 1250, mais elle est plus ancienne; le Roman d'*Alexandre* commencé par *Eustace*, & continué par *Alexandre Paris*, remonte au milieu du XII. siécle : elle doit mê-

* L'Editeur semble se contredire, en remarquant à la page suivante que *tout le XV. siécle apporta peu de changement à notre Langue.*

me avoir une plus grande ancienneté, n'étant pas vraiſemblable qu'un Poëme conſiderable ſoit l'eſſai de notre verſification. Pierre Abelard, qui s'amuſa à faire des Chanſons après l'an 1100. juſtifie cette conjecture. L'Editeur croit, que comme il y a toujours eû des Poëtes dans la Nation, il y a toujours eû de la rime. C'eſt le caractere, dit-il, de toutes les anciennes Langues du Nord, telle que la notre étoit dans ſes commencemens, de diſtinguer leurs vers non-ſeulement par la meſure, mais encore par la rime, & c'eſt de nous que les Latins des ſiécles barbares ont tiré la rime, qu'ils ont introduite dans la plûpart des Hymnes de l'Egliſe. Mais ce n'eſt là qu'une foible conjecture. Pour moi, ſans vouloir aſſurer aux Provençaux la gloire de cette invention ; je croirois plutôt que les *Rythmes*, appellés dans la ſuite vers *Léonins*, & connus en France dès le neuviéme ſiécle, ont donné naiſſance à la rime.

Ce qui nous eſt connu de ces premiers tems de notre Poëſie, ſont les vers Alexandrins, c'eſt à-dire, de douze ſyllabes, qui ont pris leur nom du Roman d'*Alexandre*, où ils furent employés. Mais comme le peu d'harmonie de la Langue françoiſe, qui ſe par-

loit alors, rendoit ces vers difficiles, des faiseurs de prose rimée s'accommoderent mieux des vers de huit syllabes. Au reste ils étoient si esclaves de la rime, qu'ils ne faisoient pas difficulté d'estropier les mots.

Les illustres adversaires du Roman de la Rose donnent lieu à l'Editeur de l'estimer encore davantage: *Il n'y a*, dit-il, *que des gens sans mérite qui ne soient pas dignes d'avoir des ennemis*. Le Roman de la Rose a été censuré par le fameux Gerson. » Je n'ambitionnerois, „ ajoute-t'il, la gloire d'être Auteur, » que pour avoir d'aussi célébres Anta- „ gonistes; il l'attaque du côté des „ mœurs. Peut-être n'en avoit-il pas „ pénetré le systême & l'économie. Mais comment peut-il tenir ce langage, puisque de son aveu il s'agit dans ce Roman d'un amour deshonnête, & par conséquent contraire aux bonnes mœurs? Ambitionneroit-il la gloire d'avoir composé les notes indécentes de M. Gordon sur Clement Marot, & la *Bibliotheque des Romans*, parce que tant de personnes se sont élevées contre ces dangereuses productions? Martin Franc, Secretaire du Pape Felix V. écrivit contre ce Roman, son *Champion des Dames*, dont la poësie est *assez châtiée*,

pour le tems, & où des yeux fins & pénétrans démêlent des *singularités historiques*.

A la fin du XV siécle Jean Molinet, Chanoine de Valenciennes, mit en prose ce Roman, & en fit un livre de piété, persuadé qu'il y avoit un sens spirituel caché sous des images sensuelles. l'Editeur ajoute que cet Auteur étoit né *pour les dévotes turlupinades*, & que c'est de lui que nous tenons les *Vigiles des Morts* en Comédies.

L'Auteur de cette Edition a tâché de la rendre parfaite, en se servant d'une Edition connue, & de divers manuscrits, mais sur tout de celui qui a appartenu à M. le Chancelier Seguier, & qui est conservé dans la Bibliotheque de S. Germain des Prés : cependant il s'est abstenu d'en consulter un trop grand nombre. » Je hais trop, dit-il, » ces *Savantas*, dont tout le sçavoir est » de comparer des Manuscrits, & de » recueillir les fautes des Copistes, par » les moyens desquels ils jettent de » l'incertitude sur les meilleurs Ecri» vains de l'antiquité. C'est à quoi » aboutissent toutes ces *Variantes* com» pilées avec tant de travail & avec si » peu d'esprit par ces demi sçavans. « Pour la commodité des Poëtes il a

chifré de cinq en cinq tous les vers, & il a conservé les sommaires, quoiqu'ils ne soient pas des premiers Auteurs du Roman, pour *servir de repos dans la lecture d'un Livre assez ennuyeux & de très-longue haleine.* Enfin il y a joint un Glossaire, pour entendre les anciens termes qui se trouvent dans ce Roman. Le troisiéme volume est un utile supplément, qui contient quelques ouvrages de Jean de Meun & divers morceaux de Poësie sur le grand Oeuvre des Philosophes. Ils avoient déja été imprimés à Lyon en 1618. mais l'Editeur a crû obliger les curieux, en leur offrant un Recueil devenu extrêmement rare.

Il a inseré dans le second volume plusieurs variantes & quelques notes : voici des exemples de ces dernieres : » Olympiade fut la mere d'Alexandre, » & a passé *pour le plus beau corps de » femme* qu'il y ait jamais eu. Ce fut à ,, S. Gildas de Ruys que le bon Abai- ,, lart fut Abbé. C'étoit un honnête- ,, homme ; mais il avoit de mauvais ,, Moines. Si ces notes ne sont pas fort utiles, elles sont du moins recommandables par leur briéveté.

J'oublois de vous dire que les Anglois ont donné Jean de Meun pour

un de leurs compatriotes, & que Chaucer un de leurs anciens Poëtes a traduit en Anglois le Roman de la Rose.

Le Recueil d'*Oeuvres divers* de M. Pelisson, publié depuis peu, m'a fait naître l'idée de vous communiquer une Lettre, que Mylord Atterbury Evêque de Rochester m'écrivit autrefois, sur la Préface que M. Pelisson a mise à la tête des Oeuvres de Sarasin; en voici une foible traduction, où j'ai seulement essayé de conserver le sens de l'original. Eloge de M. Pelisson.

„ * Je vous renvoye les Poësies de „ Huet & de Fraguier; j'ai lû les Dis„ sertations de ce dernier Académicien „ sur Socrate, & pour vous dire libre„ ment ma pensée, elles ne m'ont pas

* *Huetii & Fraguerii Opuscula remitto. Legi quæ de Socrate ibi disseruntur. Ut liberè tibi dicam quod sentio, mihi ista minimè placuere. Rationes non addo. Saracenum si licet penès me aliquandiù retinebo, tam ipsius quam Pelissonii causa, cujus Præfatio decies relecta novâ me semper voluptate perfundit. Nihil unquam vidi in illo scribendi genere excultius, nihil illustrius, nihil utilius. O fortunate Adolescens, de Achille dixit aliquis, qui tuæ virtutis Homerum buccinatorem inveneris! O felicem admodum, mihi fas sit dicere Saracenum, qui talem sortitus es, & Operum tuorum*

„ plû ; je n'ajoute pas les raiſons de „ mon dégoût. Permettez moi de gar- „ der encore quelque tems les Oeu- „ vres de Saraſin, tant pour l'amour „ de lui, qu'à cauſe de M. Peliſſon, „ dont la Préface que j'ai lûe dix fois „ me donne toujours un nouveau plai- „ ſir. Je n'ai jamais rien vû dans ce „ genre qui ſoit plus poli, plus orné, „ & plus utile: On a dit autrefois d'A- „ chille, qu'il étoit heureux d'avoir eu „ un Homere, pour célébrer ſa valeur: „ qu'il me ſoit permis de m'écrier ! ô „ Saraſin, que tu es fortuné, d'avoir „ trouvé un Editeur & un Panégyriſte „ tel que Peliſſon! Cependant je crains „ bien que l'éloge conſacré à la gloire „ de Saraſin, n'y donne quelque at-

editorem, & laudum praconem! Et tamen illa ipſa laudatio Saraceni fama, cui promovenda deſtinatur, ne aliquantulum obſit, vereor. Sanè meliori in lumine collocarentur à Saraceno perpolita qua ſunt, ſi Praloquii Pelliſsoniani nitor non iis umbra aliquid affunderet. Erat Athenis Fanum aliquod venuſtum imprimis ac ſplendidum, cui adjecta dein ab alio Artifice Porticus elegantior, priſtinum ſuum eripuit ſplendorem. Qua ſcripſit Saracenus amœna ſatis ac pulchra viderentur, niſi iis adhærerent qua ſunt multò pulchriora. Ita de utroque exiſtimat qui utriuſque laudi favet tibique eſt devinctiſſimus, Franciſcus Roſſeuſis.

„ teinte. Ses ouvrages ſi polis ſeroient „ certainement placés dans un jour „ plus avantageux, ſi la brillante „ Préface de Peliſſon ne les terniſſoit „ un peu. Il y avoit à Athenes un „ fort beau Temple; mais un Porti- „ que de meilleur goût, ajouté par un „ autre Architecte, en fit diſparoître „ la beauté: Les Ouvrages de Saraſin „ plairoient aſſez, ſi on n'y avoit pas „ joint un Ecrit qui plaît encore „ davantage. Voilà mon jugement ſur „ deux Ecrivains que j'eſtime beau- „ coup.

Eloge funébre du Maréchal de Villars.

L'Academie de Marſeille fondée par M. le Maréchal de Villars a fait imprimer depuis peu l'Eloge funebre que M. *Peyſſonnel* Avocat & Chancelier de la même Academie, a prononcé dans l'Aſſemblée publique du 9. Decembre 1734. Cette Piece, c'eſt à-dire, cette relation hiſtorique & oratoire des Exploits militaires, & des Negociations de ce Heros, eſt écrite avec eſprit, mais dans un goût provincialement Academique; le mêlange ingenieux des figures, & l'art de montrer dans l'avenir les expéditions deja exécutées avec ſuccès, ne ſont pas les moindres orne-

mens de ce Discours, où le pathétique n'a point été négligé. Vous jugerez du ſtile par les morceaux que je citerai. Voici comme l'Academicien déplore la mort de cet homme illuſtre. „ Il n'eſt „ donc plus ce Guerrier que la France „ regrette, que nos Soldats pleurent, „ & ſans lequel ils euſſent peut-être „ oublié de vaincre. . . . . Inutiles re- „ grets ! Tout ce que Villars étoit par- „ mi nous a ceſſé d'être, ſes cendres „ même ne ſont pas à nous ; une Terre „ étrangere les couvre . . . Que le tems „ dévore les Marbres qui décorent ſon „ Tombeau ; que les Inſcriptions qui „ y ſont gravées s'effacent & ſe confon- „ dent. L'idée que les hommes ont „ conçue de notre Héros, ſe tranſmet- „ tra d'âge en âge, & ſubſiſtera dans „ tout ſon éclat.

C'eſt cette idée que l'Orateur ſe propoſe de développer. La peinture qu'il fait de ſa premiere Campagne annonce aſſez bien une imagination meridionale. „ Turenne eſt ſon premier Maître „ dans l'Art de vaincre ; Turenne que „ Villars nous auroit fait oublier, ſi „ Turenne pouvoit l'être. Il ne quitte „ ce Général, que pour aller ſous le „ Prince de Condé, admirer la valeur

„ & l'intrépidité la plus héroïque ;
„ ajoutons, pour aprendre qu'il est
„ dangereux d'outrer la Victoire, &
„ qu'elle mérite nos larmes, quand
„ elle est le prix de l'effusion indiscrete
„ du sang des Soldats. Grand Prince
„ n'enviez pas à Villars cette leçon.
„ Il l'a meritée en prodiguant son sang
„ à vos côtés. Dès le commencement
„ de l'action, la plaine de Senef en a
„ été teinte, & ce sang a tracé votre
„ route dans ces lieux escarpés & inac-
„ cessibles où l'Astre même de la nuit
„ a éclairé le carnage.

La dexterité du Maréchal de Villars brilla dans la Pacification qu'il ménagea avec les Rebelles des Cevennes : Cet évenement est orné de saillies bien singulieres. » Les Romains com-
„ battirent avec des verges contre leurs
„ Esclaves ; est-ce le fer & le feu qu'il
„ faut employer contre ces Atrabilai-
„ res ? Villars a d'autres armes à leur
„ opposer ; il ne méprise pas à la verité
„ la révolte des Cevennes ; il sçait
„ que le mal est grand dans ses causes ;
„ & dangereux dans ses progrès ; mais
„ il sçait aussi que ce mal a été aigri
„ par les remédes, & comprend qu'il
„ seroit dangereux de poursuivre à

„ main armée un Hydre, dont les têtes
„ renaissent & se multiplient par l'effu-
„ sion de son sang. Il faut calmer ce
„ Peuple fébricitant, & compatir à ses
„ délires ; il prétend ce Peuple insensé
„ donner à ses mouvemens séditieux le
„ nom de Guerre ; ses Bandes tumul-
„ tuaires sont des Escadrons & des Ba-
„ taillons ; ses Chefs sont des Généraux,
„ telle est sa manie ; c'est la guérir que
„ de la mépriser & ne pas la contre-
„ dire. Venez, Milices hétéroclites :
„ ne faut-il pour vous desarmer que
„ vous passer le ridicule de vos chimé-
„ res ? On vous le passe : quittez vos
„ armes ; vos maisons, vos champs se-
„ ront vos quartiers d'hyver ; allez-y
„ rassurer vos familles que votre ré-
„ volte a jettées dans la désolation ;
„ allez y éteindre par vos larmes les fu-
„ reurs, qu'un mauvais Génie a soufflé
„ dans vos cœurs, & que l'hérésie elle-
„ même desavoue.

L'Orateur après avoir exposé les talens Politiques & Militaires de son Héros, essaye d'en tracer les caractéres ; & voici comme il débute. » La plûpart
„ des hommes ne sont grands que dans
„ une certaine Sphére, que leur tem-
„ perament détermine ; mais il est des

» ames au dessus du vulgaire, qui semblent n'avoir reçû de la nature aucune impression qui les caractérise ; qui sont de moment à moment tout ce que la droite raison exige, & qui souvent même empruntent d'elle des vertus que l'on eût crû incompatibles. « De ces réflexions, l'Auteur passe à une seconde Description, mais abregée, des plus fameux exploits de M. le Maréchal de Villars, & il la termine ainsi. » Si quelqu'un est frapé de ces contradictions apparentes, il n'a qu'à suivre l'Histoire dans un certain détail, & il se convaincra que Villars dans toutes ces occasions où il paroît si different de lui-même, a été précisément ce qu'on pouvoit exiger qu'il fût ; & c'est ce qui est réservé à un mérite supérieur qui est universel, parce qu'il est indépendant du tempérament, & isolé par la raison.

Le pathétique qui régne dans le morceau suivant, ne caractérise pas moins l'éloquence de l'Académicien ; c'est à Louis XIV. qu'il s'adresse ; » Monarque redoutable des François, voici ce qui vous reste d'une postérité nombreuse ; un Prince au berçeau

» hors d'état de ſoutenir ce glaive que
» vous avez appeſanti ſur tant d'Enne-
» mis ; cependant vous vieilliſſez,
» vous mourez. Qui ſera le dépoſitaire
» de ce glaive ? Villars vous a aidé à
» humilier vos Ennemis. Villars vous
„ a ſecondé à établir cette paix, que
» vous n'avez pû obtenir que par la
» force des armes. Vous mourez ; mais
» Villars vit encore ; ſon nom contien-
» dra vos Ennemis dans les bornes qu'il
» leur a preſcrites : il vous a ſervi de
» l'épée, il couvrira votre Succeſſeur
» du bouclier ; cette auguſte Plante
» croîtra dans le calme qu'il a procuré
» à l'Europe ; & ſi l'inquiétude de nos
» voiſins élevent encore quelque orage,
» Dieu prolongera les jours de Villars,
„ juſqu'à ce qu'il ait mis ſon Roi ſur
„ les voyes de la Victoire.

Comédie nouvelle. On joue actuellement deux Comédies qui ont aſſez de ſuccès ; l'une au Théatre François, qui eſt en vers, intitulée : *La Magie d'Amour*, par M. Autereau, & l'autre au Théatre Italien, qui eſt en proſe, & a pour titre: *La Mere Confidente*, par M. de Marivaux. La premiere eſt déja imprimée.

Voici une petite piéce de vers toute nouvelle, qui m'eſt tombée heureuſement entre les mains.

Lettre de M. . . . . . à M. de C. . . . . . Conſeiller au Parlement de Rouen,

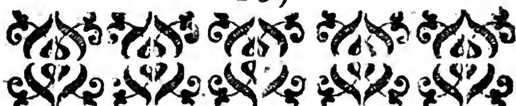
Pour lui recommander une Affaire,

CEci te doit être remis
Par un Abbé de mes amis ;
Honnête homme, quoique d' . . . .
Plein d'eſprit, d'honneur, de franchiſe ;
En lui les Dieux n'ont rien omis,
Pour en faire un Abbé de miſe,
Phébus même le favoriſe ;
Mais en ſon cœur Vénus a mis
Un petit grain de gaillardiſe,
Et c'eſt un point qui ſcandaliſe
Son , ... plus gaillard que lui ;
Qui dès long-tems le tiranniſe,
Et publiquement aujourd'hui
Dans un placard le tympaniſe.
Là-deſſus notre Abbé prend feu ;
Lui fait un bon procès de Dieu ,
Le gagne: Appel ; & c'eſt dans peu
Qu'on doit chez vous juger l'affaire;
Or puiſſant eſt notre adverſaire;
Le terraſſer n'eſt pas un jeu ;
Tu dois m'entendre & moi me taire ;
Car c'eſt trop long-tems tutoyer
Du Parlement un Conſeiller.
Ma Muſe un peu trop familiere
Pourroit à la fin l'ennuyer,
Peut-être même lui déplaire,

Qu'il ſçache pourtant qu'à Cithére ;
L'Amitié, l'Amour & leur mere
Parlent toujours ſans compliment ;
Qu'avec Hortenſe, ma tendreſſe
N'en uſe jamais autrement ;
Et j'eſtime autant ma Maîtreſſe
Qu'un Conſeiller au Parlement,

Je ſuis, *&c.*

A Paris, ce 28
Mai 1735.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE DOUZIE'ME.

IL me ſemble, Monſieur, que le Public n'eſt point encore aſſez inſtruit du mérite de la fameuſe *Hiſtoire Romaine* des Peres Catrou & Rouillé ; ouvrage important, le plus étendu & le plus travaillé que juſqu'ici nous aïons eu ſur cette matiere. Ces deux ſçavans Ecrivains ont tiré avec un ſoin infatigable de divers Auteurs tous les moindres faits qui concernent leur ſujet : ils les ont ornés de réfléxions peu communes, de tours éloquens, & d'expreſſions choiſies, & ont pris la peine d'embellir leur texte par des Notes curieuſes, où ils ont éclairci des points d'Antiquité inconnus à pluſieurs perſonnes. Cependant ce projet ſi heureuſement conçû & ſi fidelement éxécuté, Hiſtoire Romaine par les PP. Catrou & Rouillé, Tom. XIX.

n'a été que médiocrement goûté par quelques eſprits délicats, trop amis de la majeſté hiſtorique, & ſi ſcrupuleux ſur tout ce qui en peut corrompre la précieuſe ſimplicité, qu'ils ne peuvent ſouffrir que la Rhétorique lui prête rien de ſes richeſſes & de ſa parure. Mais les deux Auteurs s'étant propoſé de ne plaire pas moins à la multitude qu'aux ſçavans & aux beaux eſprits, ont-ils eu tort de prodiguer les ornemens qui naiſſoient ſous leur plume legere, & pour me ſervir d'une expreſſion nouvelle qui ne doit pas leur déplaire, de *brillanter* leur Hiſtoire en dépit des loix rigoureuſes & gênantes que le jugement impoſe à l'imagination? Quoiqu'il en ſoit, penſez-vous, que ſi ce grand & magnifique ouvrage n'avoit pas été bien reçû du Public, je veux dire, s'il n'avoit pas trouvé un nombre competent d'acheteurs, les Auteurs euſſent eu le courage de pourſuivre leur route, & d'arriver juſqu'au 19. volume?

La plûpart des Ecrivains qui ont entrepris de longs ouvrages ſe relâchent peu à peu, & l'on ſent que leur genie s'appeſantit à la fin. Dans l'Hiſtoire dont il s'agit, c'eſt toujours la même legereté, le même goût, les mêmes

agrémens. Ouvrez ce 19. volume, qui contient *l'Histoire d'Auguste*, vous y retrouverez cette imagination vive & saillante qui vous a frappé dans les premiers. Pour preuve je citerai ici quelques endroits très opposés à la pesanteur d'un stile rampant. Vous sçavez que Cleopâtre essaya de se faire aimer d'Auguste, & que cet Empereur voulant la flatter de cette esperance, lui envoia une Lettre. » A des expres-
» sions pleines de politesses, sans dou-
» te (dit le Pere Catrou * *page* 27.)
» il avoit affecté d'en mêler quelques-
» unes, qui sembloient marquer une
» passion naissante. Cleopâtre étoit
» trop vaine, & avoit trop de confian-
» ce en sa beauté, pour ne pas soup-
» çonner que *Cesar avoit pris l'amorce.* «
Mais admirez les ruses de cette Reine pour plaire en même tems à Antoine & à Auguste. « Tout ce manége de Cléo-
» pâtre, n'étoit qu'un artifice pour se
» conserver, au moins pour un tems,
» les bonnes graces de l'un & de l'autre
» Géneral Romain. C'étoit faire *en*
» *grand*, & pour parler ainsi, *dans le*
» *sublime*, ce que *les Coquetes vulgaires*

* Le Pere Catrou est l'Auteur du texte, & le Pere Rouillé des Notes, qui sont universellement estimées.

» font souvent pour de legers inte-
» rêts. « Voici des réflexions d'une solide moralité sur la mort de cette artificieuse Reine. » Telle fut la fin d'une
» Reine, idolâtre de sa beauté jusqu'au
» dernier soupir. On peut dire qu'elle
» en fit un déteſtable abus pendant sa
» vie. Cléopâtre apprit aux personnes
» de son sexe, que les dons les plus
» parfaits de la Nature sont pour elles
» des présens funestes, lorsque la ver-
» tu n'en regle pas l'usage. Moins d'es-
» prit & plus de raison, moins d'agré-
» mens & plus de pudeur, des passions
» moderées, & une ambition médiocre
» l'auroient rendue moins criminelle
» & moins odieuse à la posterité. »

Voïez le portrait de Julie fille d'Auguste, jamais une femme débauchée ne fut mieux peinte. » Trop sensible aux
» discours séduisans d'une troupe d'a-
» mans passionnés, elle oublia la fidé-
» lité qu'elle devoit à son époux, &
» paya leur empressement par des com-
» plaisances criminelles, qui furent
» bien-tôt suivies des derniers excès.
» *Ses privautés* ne tarderent pas à de-
» venir publiques. Ceux mêmes à qui
» elle s'étoit livrée sans réserve, pu-
» blioient avec aussi peu de circons-
» pection leur infamie & celle de leur

» Maîtresse. Enfin n'étant plus retenue
» par les bienseances de son rang & de
» son sexe, Julie ne rougit plus de faire
» elle-même les avances, & d'enhar-
» dir les plus timides. Aussi n'y eut-il
» point à Rome de Citoyen, même
» dans les plus méprisables conditions,
» qui ne se flattât d'avoir part aux fa-
» veurs de cette Princesse, pour peu
» qu'il en eût formé le dessein . . . . . .
» Faut il s'étonner si Auguste fut long-
» tems la dupe de sa fille, par un excès
» de tendresse paternelle? Julie, à tou-
» tes les graces, dont la nature l'avoit
» avantagée, joignoit un grand fond
» de douceur, une complaisance sans
» bornes, & une souplesse dont il étoit
» mal aisé de se défendre. *De là*, l'illu-
» sion qu'elle fit quelque tems à ses
» maris. *De là*, encore, cette foule de
» Courtisans qu'elle attiroit auprès
» d'elle, & qui dans la suite servirent
» à sa perte. « Aucun Historien n'avoit
encore remonté à cette source des
désordres de Julie. Cet endroit est
profondément raisonné. Jamais Ju-
» lie n'alloit au spectacle, qu'escortée
» de la jeunesse la plus leste & la plus
» brillante de la Cour . . . . Senateurs,
» Chevaliers, Magistrats, Généraux
» d'armée, tous étoient en societé de

» débauche avec Julie. * Il leur en coû-
» toit peu pour se rendre maîtres d'un
» cœur qui étoit d'intelligence avec
» eux. Ce grand nombre d'Amans de
» toutes les conditions étoient comme
» à ses gages, & lui formoient un
» cortege pendant ses courses noc-
» turnes, qu'elle terminoit par des ré-
» pas, où l'intempérance & les dis-
» cours lascifs préparoient aux dernie-
» res horreurs de la dissolution. Julie
» n'eut pas même, comme la plûpart
» de ses semblables, la précaution de
» voiler ses crimes sous des dehors de
» modestie qui convenoient à son sexe
» & à son rang. Tous les quartiers de
» la Capitale retentissoient du bruit de
» ses prostitutions ; elle en faisoit gloi-
» re comme d'autant de conquêtes, &
» n'avoit pas honte de publier elle mê-
» me son infamie.... Elle eut l'impu-
» dence de compter ses adulteres noc-
» turnes par le nombre de Couronnes
» qu'elle faisoit poser chaque jour sur
» la statue de Marsias. «

Que le portrait de la malheureuse Octavie femme d'Antoine est different! » Pour surcroit d'infortune, elle ne » trouva dans Antoine, qu'un cœur

* Ce détail circonstancié n'est pas dans les anciens Auteurs.

» volage & qu'un époux infidele. Ses
» débauches étoient devenues la fable
» de tout Rome. Quelle épreuve pour
» la vertu d'une Dame, dont la beauté
» étoit encore dans sa fleur ! Le dépit
» ne mit point de difference dans sa
» conduite. Elle espera sans se plain-
» dre, que quand la fougue des pas-
» sions seroit rallentie, Antoine re-
» viendroit enfin à la raison. Elle se
» flatta même de le ramener au bon sens
» lorsqu'un long intervalle de Mers l'en
» eut separée, & que Cléopâtre l'eut
» plongé dans un abîme de désordres.
» Octavie fit toutes les avances pour
» l'enlever du précipice, & l'alla cher-
» cher jusqu'au fond de la Grece. »

Je vous invite à lire le portrait d'Agrippa : & le brillant parallele d'Auguste avec Alexandre & avec Jule César. Voici le portrait de Mécene. » Il
» joignoit tous les vices de l'Epicuris-
» me aux vertus de la Philosophie la
» plus rigide. Aussi délicat que la fem-
» me la plus molle, il usoit dans ses
» lettres, & dans ses écrits en prose &
» en vers, d'un stile plein d'affectation
» & de mignardise. Il employoit volon-
» tiers les diminutifs des mots Latins
» pour donner plus de graces à sa dic-
» tion. Souvent Auguste le plaisantoit

» ſur cette fauſſe politeſſe, & lui récri-
» voit dans un ſtile auſſi *laſcif* que le
» ſien . . . . Chacun de ſes mots, pour
» m'exprimer comme cet Empereur,
» *ſembloit avoir été confit dans du miel
» parfumé.* « C'eſt-à-dire, que Mécéne reſſembloit fort à nos fades diſeurs de rien. N'êtes-vous pas fâché que ce fameux protecteur des Lettres, ait été un homme un peu ridicule? » Cependant,
» ajoute-t'on, quelque énervée que fût
» l'élocution de Mécéne, il ne laiſſa pas
» d'approuver & d'eſtimer des Poëtes
» *dont le langage ſublime approchoit de
» celui des Dieux.* »

La cauſe de l'exil d'Ovide a donné lieu, comme vous ſçavez, à diverſes conjectures; ce Poëte attribue lui-même ſa diſgrace à une curioſité criminelle, ſans en développer l'objet. Le P. Catrou eſſaye de le dévoiler, & voici comment il s'y prend. Dion rapporte qu'Athénodore Précepteur de Tibére, ſe trouva par hazard dans la maiſon d'une Dame dont Auguſte étoit amoureux, lorſque l'Empereur envoïa chercher la Dame dans une litiere couverte. Athénodore craignant avec raiſon que ce commerce ne devînt funeſte à Auguſte, prit les habits de cette femme, & après s'être précautionné pour n'être

pàs reconnu, il entra chez Auguste l'épée à la main, & lui fit sentir les dangers de sa passion. Cette hardiesse ne déplut pas à l'Empereur. » S'il étoit » permis (dit le P. Catrou) de mêler » une conjecture à des faits si attestés » par l'Histoire, on oseroit dire, que » la disgrace du célebre Ovide, qui » arriva précisément en ce tems-là, » prit sa source dans l'avanture d'Athé» nodore. Ce Poëte ingénieux, & Che» valier Romain de naissance, avoit les » entrées libres au Palais de l'Empe» reur. Ne put-il pas être témoin de la » confusion que reçut ce Prince, lors» qu'il vit un homme armé au lieu » d'une femme qu'il attendoit ? du » moins Ovide avoue lui-même, qu'il » a été présent à une action qui causa » son malheur. *Pourquoi ai je vû*, dit-il, » *ce que je ne devois pas voir ? pourquoi* » *ai-je rendu mes yeux criminels* ? On s'ap» perçoit bien que la crainte de perdre » la vie lui fait dissimuler le reste d'un » mystere odieux. « Mais puisqu'Auguste ne sçut pas mauvais gré à Athénodore de lui avoir joué ce tour, croira-t'on qu'il ait voulu punir celui qui n'en avoit été que le spectateur? Une simple défense suffisoit pour l'empêcher de divulguer cette avanture, au lieu

qu'une punition injuste l'engageoit naturellement à ne la pas tenir secrette. Notre Historien paroît plus sensé, lorsqu'il juge que les débauches de Julie n'eurent aucune part à l'exil d'Ovide, puisque cette Princesse étoit exilée elle-même depuis long-tems, & que ses complices avoient été rigoureusement châtiés. » Il est plus vrai semblable, » ajoute-t'il, *qu'il eut des rapports in-» discrets* à l'Impératrice Livie. Du » moins c'est d'elle qu'il semble parler » lorsqu'il disculpe une Dame du pre-» mier rang de la faute qu'on avoit mi-» se sur son compte. *Une illustre Prin-» cesse*, dit Ovide, *dans qui la fortune » elle même pourroit se reconnoître, n'est » point coupable du désordre qu'on lui a » imputé.* « Mais ne trouverez-vous pas que pour éclaircir un mystere, l'Auteur est bien mysterieux ! Il ne s'agit après tout que d'une curiosité coupable & indécente : qu'importe à l'égard de qui, & dans quelle occasion ?

Je ne suis pas moins surpris de cette réflexion au sujet d'Arée célébre Philosophe d'Alexandrie, avec qui Auguste s'entretenoit familierement. « C'est » ainsi que les Grands se plaisent quel-» quefois à honorer les Lettres, en » marquant de la distinction à des Sça-

» vans de profession, *gens sans conse-*
» *quence.* « Dans quel sens l'Auteur appelle-t'il ici les Sçavans *gens sans consequence*? je l'ignore. Je ne sçai si les gens de Lettres lui doivent des remercimens pour ce qu'on lit à la page 141. » Mécéne ce grand politique,
» n'eut gueres d'autre vûe, lorsqu'il
» se fit le protecteur des gens de Lettres
» auprès de l'Empereur, que de chan-
» ger *leur malignité ordinaire* en respect
» & en reconnoissance pour le nouveau
» Maître. « Mais pourquoi ne se seroit-il pas proposé simplement d'encourager les Lettres? Dans quel Auteur a-t'on puisé cette admirable découverte?

On ne peut nier qu'en général le stile de l'Auteur ne soit ingénieux, élevé, vif & rapide : mais je trouve trop souvent dans cette Histoire la figure que les Rhéteurs appellent *Interrogatio cum Responsione.* Parmi une infinité d'exemples je ne citerai que ceux-ci : » Le Page 596.
« courage manquoit-il à Germanicus?
» nous n'osons le croire ..... Le com- Page 603.
» bat fut-il livré par des Gladiateurs
» contre les Lions, ou par des Esclaves
» condamnés à la mort, ou bien par
» d'autres bêtes également feroces?
» c'est ce que l'Histoire ne nous a point
» appris..... D'où pouvoient naître Page 606.

» ces besoins si pressans au tems d'une
» paix universelle ? supprimons nos
» conjectures. « Il y a d'ailleurs des
transitions qui semblent affectées, comme celle-ci qu'on trouve à la page 174.
» Nous avons commencé le recit des
» exploits de Crassus, le reste trouve
» ici naturellement sa place. Ne craignons point de mêler la gloire d'un
» subalterne à celle de son Empereur.
L'Auteur ébloui par la beauté de quelques expressions sonores, les a répétées trop souvent; ce sont chez lui des mots parasites. Je ne voudrois pas non plus qu'il eût employé quelques termes qui ont rapport à des usages modernes, tels qu'*investiture*, *Vicaire de l'Empire*, *Forçat*, *Caravanes*. De plus pourquoi affecter de dire toujours *Circ* au lieu de Cirque, les *Augurs* au lieu d'Augures ?

Je reconnois avec plaisir que cet ingénieux Historien a enfin abandonné quelques expressions qui avoient déplû dans les premiers volumes de son ouvrage. Il n'y a plus ici ni *Bourgeois*, ni *Patrices* de Rome; mais on y trouve encore des *Peres Conscripts*, & des *Municipes*, & des *Manipules*. Oserai je vous proposer mes doutes sur quelques phrases semées dans ce dix-neuviéme volu-

me; telles que celles-ci? P. 503. » Statilius rendit ſtable & permanente l'arène de ces Jeux ſi agréables à un peuple ſanguinaire. P. 546. L'*élevation* » de l'eſprit de Marobode égaloit la *hauteur* de ſa taille. « Ces petites antithéſes ſont-elles dignes de la majeſté de l'Hiſtoire? « P. 648. Auguſte prit, pour » ainſi dire, la faulx à la main, & coupa les branches d'un Senat dont la » multitude jettoit une trop grande » ombre. « Voilà de la Rhétorique » P. 41. Cette perfide Reine, (Cléopâtre) après avoir fait perdre à l'un » des plus illuſtres Romains (Antoine) » ſa gloire, l'Empire du monde, & la » vie, *eut encore l'inhumanité de le faire* » *guinder* juſqu'à elle, pour le voir expirer entre ſes bras. « Ne diroit-on pas que c'étoit un ſupplice auquel Cléopâtre avoit condamné Marc-Antoine? P. 501. Ce malheureux *termina ſes jours & ſes intrigues* ſur une Croix. C'eſt ainſi qu'on diroit d'un Voleur, qu'il termina ſes larcins à une potence. » P. 668. La *Chronique médiſante* de ces » tems-là publioit qu'Auguſte avoit » employé le miniſtere de ſes favoris » pour lui chercher de belles femmes. P. 21. *Certain Alexas* étoit entré dans la confidence de ſon concurrent. P. 51.

Cléopâtre donna un *bordereau de ses bijoux*. P. 62. Julius Antonius élevé *sous l'aîle* d'Octavie. P. 76. Les Parthes mirent sur le Thrône *un Tiridate*. P. 106. La *sur-intendance* sur les armées de terre. P. 160. Cesar *permuta* l'Isle de Chypre pour la Dalmatie. P. 193. Rufus, *sans garder les interstices*, brigua le Préture. L'Auteur n'a pas fait attention que *permuter* ne se dit qu'à l'égard des Bénéfices & *interstices* que par rapport aux Ordinations. P. 195. *Je ne sçai quel* Valerius Largus. P. 201. Lorsqu'Auguste arriva, *les grands coups étoient donnés*. P. 208. Tibére fut *transmis* dans la maison Impériale par sa mere. P. 397. Livie avoit transmis ses deux fils dans le Palais. P. 265. Le sang d'Auguste ne couloit en ce tems-là que dans les veines de dix personnes. P. 292. les Germains faisoient des courses *en de-là* du Rhin. P. 302. Auguste *admit* Agrippa *en participation* de la puissance *Tribunitienne*. P. 339. Les Romains prêterent du secours *à des indeffendus*. P. 342. *Les Iliens* pour les Habitans d'Ilium. P. 347. La veille d'une *célébrité* considérable. (il s'agit de la Dédicace d'un Théatre.) P. 355. Auguste remplit de Chevaliers Romains vingt *postes* de ces Magistratures inférieures. P. 362. *Aborda-*

ble à tous, il recevoit jusqu'aux personnes du plus bas peuple. P. 395. Le Ciel avoit arrangé, que l'heureuse expédition d'Agrippa contre les Pannoniens seroit la derniere de ses victoires. P. 396. Le corps *de la défunte*, en parlant d'Octavie. P. 398. La Province *Lugdunoise*, pour *Lyonnoise*. P. 413. Auguste avoit éprouvé que le succès de ses expeditions étoit plus infaillible, lorsqu'il abandonnoit le commandement à des subalternes, *à qui il prétoit ses Dieux & ses Auspices*. Je crois qu'un Historien Païen auroit autrefois rejetté ces expressions à peine oratoires. P. 251. le bucher *mortuaire*. P. 256. La plûpart des captifs moururent de *mesaise*. P. 482. Herode avoit *réédifié* le Temple. P. 585. La naissance de J. C. dans une étable *fit peu de sensation à Rome*. P. 538. Le jeune Agrippa avoit quelques-uns de ces traits que les Poëtes donnent *à ce Dieu truculent*. (c'est à-dire, à Neptune) P. 545. Tibere avoit fait une cour *Réguliere* à l'Empereur. P. 553. Paterculus exagera cette retraite de Messalinus comme une *prouesse* qui le rendoit digne du Triomphe.

En vérité je serois bien fâché que ces remarques fussent capables de dégrader

l'ouvrage dont il s'agit « De vieux
» mots, dit le Pere Bouhours, de mé-
» chantes phrases & d'autres irrégula-
» rités de Grammaire ne gâtent pas
» tant un ouvrage que de fausses pen-
» sées & de faux raisonnemens *

Egregio veluti reprehendas corpore nævos.

On reproche si souvent aux Sçavans un stile lâche, lourd & populaire, que lorsqu'ils s'efforcent de s'éloigner de ce stile; il leur est pardonnable de se laisser un peu aller à un excès contraire. D'ailleurs l'Histoire plaît toujours, dit-on, de quelque façon qu'elle soit écrite. Ce qu'il y a de plus important est la fidelité & l'ordre, & c'est sur quoi l'ouvrage dont il s'agit n'a pas encore été attaqué, si ce n'est par rapport à quelques portraits d'imagination. Au reste vous sçavez que l'on en a fait nouvellement une édition *in* 12. en 20. vol. Comme les Notes du P. Rouillé n'y sont point, cette édition n'a pas le même cours que l'édition *in* 4°, pour laquelle on avoit souscrit dans un tems favorable.

* Doutes sur la Langue Françoise, pag. 280.

Vous me reprochez peut être, Monsieur, de ne vous avoir point encore entretenu d'un excellent Livre, qui a paru vers le commencement de cette année. Le P. de la Bleterie Prêtre de l'Oratoire qui en est l'Auteur, ayant formé le dessein de traduire en François les Oeuvres de l'Empereur Julien l'Apostat écrites en Grec, & que le P. Petau a traduites en Latin, a cru qu'il ne pouvoit se dispenser d'y joindre un abrégé du caractere & des actions de Julien, pour servir d'introduction à ses Ouvrages. Voilà ce qui a produit le Livre dont il s'agit; c'est comme l'annonce & l'avant propos d'une traduction complete des Oeuvres de cet Empereur. L'auteur de cette vie écrite avec une élegante précision, s'est appliqué avec soin à démêler la verité si difficile à trouver sur cette matiere, parce que la plûpart des Ecrivains anciens ont loué ou blâmé, suivant leurs préjugés, les actions de ce Prince. Voici le portrait qu'on peut en tracer, après avoir lû cet Ouvrage. Julien fut hardi & belliqueux, versé dans la science militaire, liberal, chaste, d'une frugalité plus digne d'un Philosophe que d'un Empereur, endurci au travail, amateur de la Justice, protecteur des Scavans,

Vie de l'Empereur Julien.

ſçavant lui-même & éloquent. Il remplaça par un eſprit ſuperieur ce qui manqua à ſon éducation. Sa profonde politique, une noble popularité, & ſon application à rendre les peuples heureux l'éleverent à l'Empire. Et ces vertus ſoutenues d'une valeur & d'une fermeté ſingulieres, aſſurerent ſon élevation. Mais ce même Prince fut ſuperſtitieux, inquiet, credule, imprudent & temeraire, glorieux, ſuperbe, & toujours dégouté du vrai. Entrainé par un affreux libertinage d'eſprit, il tourna nos Miſteres en ridicule, & il les attaqua avec les mêmes armes dont il ſe ſeroit ſervi contre des opinions Philoſophiques. L'ingenieuſe mais déteſtable malice qu'il employa d'abord pour ruiner la Religion Chrétienne, préſageoit les plus grands malheurs à l'Egliſe. Quels dangereux progrès n'eût pas fait un Philoſophe revêtu de l'autorité Souveraine, qui dans le tems qu'il ſe vantoit d'éclairer l'eſprit, préſentoit en même tems aux paſſions humaines les objets les plus ſéduiſans! Un tel maître dut bientôt former de nombreux diſciples.

J'obſerverai ici que le Pere de la Bleterie, qui fait un grand détail de la guerre que Julien eut à ſoutenir contre

les Perſes, ne dit preſque rien de celle qu'il fit dans les Gaules, & qui eſt décrite aſſez au long dans Ammien. Elle nous eût pourtant bien plus interreſſé.

Memoires de Mademoiſelle de Montpenſier.

On vient de réimprimer en Hollande les *Mémoires* de Mademoiſelle de Montpenſier en huit volumes *in* 12. * La premiere Edition qui parut dans le même païs en 1728. & les ſuivantes ne ſatisfirent pas les lecteurs habiles, parce qu'ils y trouverent la plûpart des Noms propres défigurés, des morceaux conſidérables ſupprimés, une infinité de petites lacunes, des contreſens, des phraſes louches. Ce qu'il y a de bien ſingulier, eſt que le commencement de ces Mémoires manque dans les Editions précédentes. Dans celle qu'on vient de publier & faire d'après le Manuſcrit donné par Mademoiſelle, à feu M. de Harlay Premier Préſident, on a corrigé ces fautes, & rempli les lacunes, enſorte que ce ſont ici les Mémoires complets de cette Princeſſe. On y trouve la relation entiere du Combat qui ſe donna en 1652. à la Porte de S. Antoine. Ce curieux mor-

* On les trouve chez la veuve Piſſot.

ce dans le tems que Boileau commença à composer ses Satyres, & que de la Cour elle a passé à l'Academie Françoise. Je n'adopte point cette pensée de l'Editeur. La flaterie est de tous les tems.

Il n'a pas oublié de louer les Mémoires de Mademoiselle : A l'égard du stile, dit-il, on convient qu'il eit pur & coulant, & l'on y reconnoît sans peine ces tours libres & naturels que donne l'usage du monde poli. D'ailleurs on sçait que M. de Segrais a retouché le stile ; un tel reviseur n'a pû que prêter de nouvelles graces : les plus petites choses y sont dites avec une élégante simplicité, sans ces periphrases languissantes, si ordinaires à ces Ecrivains, assez décriés, sans qu'il soit nécessaire de les nommer. Le stile historique demande principalement de la clarté & de la naïveté ; mais il ne faut pas qu'il y entre rien de bas & de trivial. Cette Preface contient quelques autres faits curieux, que vous me dispenserez de citer. J'observerai que depuis que cette édition a paru, les autres sont absolument inutiles, puisqu'elles fourmillent de bévues grossieres, & qu'elles sont extrêmement imparfaites.

Vers de M. l'Abbé de Chaulieu.

Un homme de lettres m'a communiqué une Epître en vers de M. l'Abbé de Chaulieu, que vous lirez avec plaisir; elle ne se trouve point dans la derniere édition de ses Poësies, publiée par M. de L. ni dans la mauvaise édition de Hollande.

A Mademoiselle de L.....

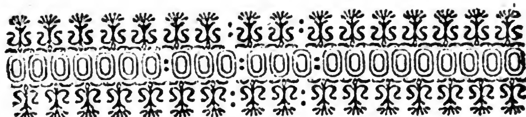
L..... qui souverainement
Possedez le talent de plaire,
Qui sçais de tes défauts te faire un agrément,
Et des plaisirs du changement
Jouir, sans paroître legere
Même aux yeux d'un fidele amant;
Coquete, libertine, & peut-être friponne,
Quelque nom odieux qu'en ces vers je te donne,
Je sens dans le moment que l'on doit t'abhorrer,
Que mon cœur, hormis toi, ne trouve rien d'aimable,
Que par un charme inconcevable,
Avec ce qui rendroit une autre abominable
Tu trouve le moyen de te faire adorer.
Que ne te dois-je point? sans toi, dans l'indolence
Couloient mes derniers jours, à l'ennui destinés,
Par la nature condamnés
Aux langueurs de l'indifference.
Toi seule, ranimant par d'inconnus efforts
D'une machine presque usée
Les mouvemens & les ressorts,
As fait renaître encor dans une ame glacée
Les fureurs de l'amour, & mes premiers transports.

Mais que n'ai-je point fait, pour vaincre ma
tendresse,
Et combattre un penchant qui n'est plus de
saison ?
Il n'en étoit plus tems, & déja ton adresse
M'avoit fait avaler ce funeste poison,
Que tu sçais préparer avec délicatesse,
Et j'étois hors d'état d'écouter la raison,
Quand elle m'a voulu reprocher ma foiblesse;
Comment te résister? même avant de te voir,
D'un penchant inconnu j'ai senti le pouvoir,
Je louois ton esprit avant de le connoître.
Ta seule réputation
Formoit l'intelligence & l'inclination,
Qu'une aveugle prévention,
Sans m'en apercevoir, malgré moi faisoit naître.
Je te cherchois partout, quand tu vins à paroître;
Un charme plus puissant cent fois que la beauté,
Forma les nœuds secrets tout-à-coup d'une
chaîne
Si forte en sa legereté:
Que je sacrifiai sans peine
A ce doux penchant qui m'entraîne
Mon repos & ma liberté.
Qui jamais, comme toi, du charme de l'esprit
Fit sentir toute la puissance ?
De tout ce que l'étude apprit
Il semble que tu veux affecter l'ignorance;
Et sçais avec discernement
D'un Esprit cultivé ménager l'abondance;
Le tout avec tant d'agrément,
Qu'à la plus abstraite science
Tu conserves l'enjouement
De la plus simple connoissance:
Sur tes moindres discours, l'imagination
Jette des fleurs avec largesse,
Sans rien ôter à la justesse
Du charme de l'invention.

Ce brillant de l'Esprit sur toute ta personne
Répand cet agrément qu'on ne peut exprimer,
Ces graces que Nature donne,
Et qui se font sentir à qui te sçait aimer.
N'étoit-ce pas assez ? Un son de voix flatteur
Portoit à tout moment dans mon ame embrasée
D'une délicate pensée
La douce illusion & le tour enchanteur.
Jours sereins, jours heureux, qu'êtes-vous devenus,
Où jadis plus d'une conquête
De mirthe & de lauriers vint couroner ma tête?
Jeunesse des plaisirs, beaux jours, vous n'êtes plus,
Et déja l'âge qui s'avance
D'un amour mutuel me ravit l'esperance.
Dans cette juste défiance
Je ne voulus jamais devenir ton vainqueur;
Et ne comptant pour rien dans l'ardeur de te plaire,
Du plaisir d'être aimé la douceur étrangere,
Au seul plaisir d'aimer j'abandonnai mon cœur.
Je te parlois d'amour, tu te plus à m'entendre,
Les jours étoient trop courts pour nos doux entretiens,
Et je connois peu de vrais biens,
Dont on puisse jamais attendre
Le plaisir que me fit la fausseté des miens.
Heureux, à qui le Ciel donne un cœur assez tendre,
Pour pouvoir aisément comprendre;
D'un amour malheureux quel étoit le bonheur
Tel que je crois qu'il devoit rendre
Les plus heureux Amans jaloux de mon erreur.

Je suis, *&c.*

A Paris, ce 3. Juin 1735.



OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MORDERNES.

LETTRE TREIZIEME.

J'Ai lû depuis peu, Monſieur, avec beaucoup de ſatisfaction les *Réflexions militaires & politiques*, traduites de l'Eſpagnol de M. le Marquis de Santa-Cruz de Marzenado. 2 vol. *in* 12, chez Rollin fils 1735. M. de Santa-Cruz que nous avons vû il y a quelques années Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Cour de France, & qui depuis a été tué en Afrique, de la maniere que vous ſçavez, eſt l'Auteur de cet ouvrage, fruit de ſon expérience, & de ſes lectures. Il y donne des régles ſur tout ce qui concerne l'art de la Guerre, & il les autoriſe par les exemples des plus fameux Capitaines, anciens & modernes. Comme ſon deſſein eſt ſeulement d'inſtruire

Réflexions militaires & Politiques de M. de Santa-Cruz.

un nouveau Général, & tous ceux qui peuvent aspirer à commander des Armées, il ne parle ni de la subordination, ni de la police des Troupes, parce qu'il suppose que tout Officier en est instruit par les Ordonnances militaires; il passe aussi sous silence tout ce qui regarde les Ingenieurs, les Officiers d'Artillerie, & les Mineurs, & il n'en dit que ce qu'un Général d'armée doit absolument en sçavoir, sans entrer dans un plus long détail. Cet ouvraye renferme un grand nombre de citations, d'exemples, & de traits de Morale & de Politique, sur lesquels il n'y a point à contester.

On s'entretient souvent dans le monde sur les avantages réciproques de la Cavalerie & de l'Infanterie, & bien des personnes raisonnent sur cette matiere fort superficiellement. M. de Santa-Cruz la traite à fond dans les Chapitres 9 & 10 du premier volume. Nous ne sçavons pas, dit-il, si les Romains & les Grecs ont fait de grands exploits avec leur Cavalerie: mais personne n'ignore combien les derniers se rendirent célébres par leur Phalange Macedonique, & les premiers par leurs Legions. Lorsque les Legions étoient de 4000 Fantassins, il y avoit 200 che-

vaux, & 300, lorſqu'elles étoient de 5000. Il n'y avoit pas d'autre Cavalerie dans les Armées Romaines. (Voïez Vegece, & Polybe.) L'Auteur cite après cela pluſieurs exemples tirés de l'Hiſtoire Romaine, qui font voir que la Cavalerie a été ſouvent obligée de mettre pié à terre pour ſe défendre contre l'Infanterie, ou pour venir à bout de l'enfoncer. Dans la bataille de Rocroi, que les Eſpagnols avoient déja perdue, un peloton de leur Infanterie réſiſta à toute l'Armée de France, qui fut obligée de faire venir du Canon, *pour battre la muraille vivante de ces généreux guerriers.* Auſſi le Prince de Condé accorda-t'il des conditions honorables à cette Infanterie, commandée par le Comte de Fontana & par Don Idiaquez. L'Auteur ajoute qu'en 1709. la Cavalerie Eſpagnole ne put rompre le bataillon quarré que les Ennemis avoient formé, & qu'ils firent leur retraite en ſûreté par la plaine. La même choſe arriva en 1710. après la victoire de Villaviciosa. L'Infanterie du Général Staremberg ſe retira depuis la Caſtille juſqu'en Catalogne par un païs de plaines, ſans que la Cavalerie Françoiſe & Eſpagnole pût la rompre : il cite enſuite l'autorité du Maréchal de Montluc, &

l'exemple de la bataille de Novarre. Il ne regarde pas cependant la Cavalerie comme inutile. Elle eſt néceſſaire, dit-il, pour des courſes dans le païs ennemi, pour des ſurpriſes, pour des ſecours, pour couper les convois, pour inſulter les fourageurs, pour tomber par une prompte évolution ſur le flanc de l'armée ennemie dans un combat, pour pourſuivre une troupe en déroute.

La Cavalerie a encore un avantage; c'eſt qu'elle ſe peut ſauver après une défaite, à moins qu'elle ne ſoit arrêtée par quelque défilé. Xenophon dit que ces dix mille Grecs, qu'il commandoit en Perſe, lorſqu'ils firent leur fameuſe retraite, s'affligeoient beaucoup, quand ils conſideroient que s'ils étoient vaincus, ils n'auroient aucune eſpérance de ſe ſauver, & que s'ils étoient vainqueurs, ils ne pourroient pourſuivre les ennemis, ni profiter de la victoire, parce qu'ils n'avoient point de Cavalerie? au lieu que Tiſaferne général des Perſes, mettoit toujours ſon armée en ſûreté, toutes les fois qu'elle étoit forcée de plier. M. de Santa-Cruz aſſure que le Roi ſon Maître, *depuis la guerre de la Couronne*, s'eſt extrêmement appliqué à relever ſes Regimens d'Infanterie, dont il a rendu les Compa-

gnies plus nombreuſes, & qu'aujourd'hui il n'y a point d'Infanterie au monde, qui l'emporte en valeur ſur l'Infanterie Eſpagnole. Autrefois, continue-t'il, il y avoit ſi peu d'Infanterie Françoiſe, qu'à l'exception de ſix mille Gaſcons, la France n'avoit que des Regimens d'Infanterie étrangers; mais aujourd'hui l'Infanterie Françoiſe eſt nombreuſe & excellente. Afin que l'Infanterie ſoit bonne, ajoute-t'il, il faut l'exercer pendant la paix, & tâcher ſur-tout de lui faire perdre cette crainte mal fondée, qu'elle a coutume d'avoir de la Cavalerie. Il eſt cependant vrai, que la Cavalerie peut tailler en pieces un corps d'Infanterie & le faire priſonnier, & que l'Infanterie au contraire ne peut que repouſſer un Corps de Cavalerie.

Preſque tous les ſujets que M. de Santa-Cruz traite dans ſon Livre ſont importans: mais ſi l'on en retranche les exemples qui inſtruiſent, il y a peu de choſe qu'on ne ſçache & qu'on ne pratique. Il invective beaucoup dans les derniers Chapitres contre le luxe des Officiers, & contre les inconveniens de leurs équipages ſuperflus. Il cite ſur cela ces belles paroles de Ma-

Sall. Bell. Ingurth.

rius. * *Ament, potent : ubi adolescentiam habuere, ibi senectutem agant in conviviis dediti ventri, & turpissimæ parti corporis; sudorem, pulverem, & alia talia relinquant nobis.* A l'égard des Equipages, il dit, que s'il ne s'est point fait de Reglemens à ce sujet, un Général en peut retrancher l'excès, à l'exemple du Prince Eugene de Savoye, qui dans une campagne en Flandre donna ordre à tous les Officiers d'envoyer pour quelque tems leurs Equipages dans un lieu désigné. Il défendit ensuite de les faire revenir jusqu'a nouvel ordre, & toute la campagne se fit sans cet embarras. Les Latins avoient bien raison d'appeller *impedimenta* les équipages & bagages d'armée, qui rendent les marches difficiles, qui consument beaucoup de vivres & de fourages, & qui exigent un grand nombre de troupes pour les garder. Aussi en avoient-ils le moins qu'il leur étoit possible. On ne sera point étonné de la facilité avec laquelle les armées de certaines Nations guerrieres se mettoient autrefois en mou-

* Qu'ils aiment, & qu'ils boivent; que „ passionnés pour les plaisirs de la table & du „ lit, ils passent leur vieillesse là où ils ont „ passé leur jeunesse. Notre partage est la sueur, „ la poussiere, &c.

vement, & faisoient de vastes conquêtes; lorsqu'on fera attention qu'elles ne menoient à leur suite rien d'inutile, & que chaque soldat portoit de quoi vivre durant plusieurs jours.

M. de Santa-Cruz fait bien connoître la fausseté de ce que l'Auteur du livre de *L'origine & de la décadence de la puissance des Romains* a avancé touchant les travaux immenses dont on accabloit les Soldats Romains. Il ne veut pas qu'on laisse les troupes languir dans l'oisiveté; mais il recommande en même tems de ne les point fatiguer par trop de gardes, par des marches trop pénibles, & par de grands travaux inutiles; parce qu'il n'y a aucun corps si sujet aux maladies que celui d'une armée. Un exercice moderé le rend plus robuste; un exercice trop violent l'épuise & le ruine.

Le second volume est encore plus instructif que le premier. Il traite des *Surprises*, des *Embuscades*, des *Passages des Rivieres*, & des *Espions*; & chacune de ces choses est expliquée en plusieurs Chapitres, composés de préceptes & d'exemples. Ces deux volumes ne contiennent pas la traduction de tout l'ouvrage de M. de Santa-Cruz en Espagnol. On espere que le Tra-

ducteur donnera la ſuite d'un Livre, qui peut être ſi utile à ceux qui commandent des Armées, & même aux ſimples Officiers, qui ont le noble déſir de ſe rendre habiles dans le mêtier des armes.

Thomas Morus Tragédie en Proſe.

On vient d'honorer d'une nouvelle édition la Tragédie en proſe de *Thomas Morus*, par la Serre, Auteur décrié ; c'eſt celui qui vivoit ſous Louis XIII., & dont il eſt parlé dans la 3me Satyre de Deſpreaux :

Quand un des Campagnards relevant ſa mouſtache,
Et ſon feutre à grands poils ombragé d'un panache,
Impoſe à tous ſilence, & d'un ton de Docteur,
Morbleu, dit il, la Serre eſt un charmant Auteur.

» Paget de la Serre, dit le Com-
» mentateur de Deſpreaux, eſt un mi-
» ſerable Ecrivain, qui a publié quan-
» tité d'Ouvrages en proſe & en vers.
» Ils ne laiſſoient pas d'être débités, à
» meſure qu'ils paroiſſoient; mais l'Au-
» teur les ayant fait imprimer en un
„ corps, perſonne ne voulut plus les
„ acheter. Il convenoit lui-même que
„ ſes écrits étoient un galimathias con-

» tinuel, &c.. . « A l'égard de la Tragédie de *Thomas Morus*, l'Auteur du *Parnasse réformé* fait parler ainsi la Serre.
» On sçait que *Thomas Morus* s'est ac-
» quis une réputation que tous les
» autres Comédiens du tems n'avoient
» jamais eue. M. le Cardinal de Riche-
» lieu a pleuré dans toutes les représen-
» tations qu'il a vûes de cette Piéce : il
» lui a donné des témoignages publics
» de son estime, & toute la Cour ne
» lui a pas été moins favorable que son
» Eminence. Le Palais Royal étoit trop
» petit pour contenir ceux que la curio-
» sité attiroit à cette Tragédie : on y
» suoit au mois de Décembre, & l'on
» tua quatre Portiers de compte fait la
» premiere fois qu'elle fut jouée. Voilà
» ce qu'on appelle de bonnes Piéces...
» M. Corneille n'a point de preuves si
» puissantes de l'excellence des siennes,
» & je lui céderai volontiers le pas,
» quand il aura fait tuer cinq Portiers
» en un seul jour.

Je ne sçai si ce ne fut pas le succès éclatant du *Thomas Morus*, qui fit naître il y a quelques années à un Ecrivain célebre * l'idée de la Tragédie en prose d'*Oedipe*, qu'il fit imprimer alors. Vous

* M. de la Motte.

avez lû une Comédie à ce ſujet qui parut vers ce tems-là, intitulée, la *Tragédie extravagante*, autrement la *Tragédie en Proſe* *, où le projet de cet Auteur étoit un peu tourné en ridicule.

Les Libraires, qui ſe ont aviſés depuis peu de réimprimer la Tragédie de *Thomas Morus* par la Serre, ſe ſont flattés apparemment qu'elle pourroit au moins avoir aujourd'hui une petite partie du ſuccès éclatant qu'elle eut il y a plus de cent ans, lorſqu'on la repreſenta pour la premiere fois. Si une Piéce faiſoit aujourd'hui tuer quatre Portiers de Comédie, ne craindriez-vous pas qu'elle ne fît tuer auſſi des Libraires, qui à l'envi s'empreſſeroient de l'imprimer? Mais heureuſement la Police fait qu'il n'y a plus de meurtres pareils aux portes de la Comédie.

La Tragédie de *Thomas Morus* n'eſt pas d'un ridicule plaiſant, c'eſt une réflexion qu'il eût été à propos de faire avant de la réimprimer. On a repreſenté dans une eſtampe, à la tête de cette Piéce, le ſpectacle de la cinquiéme Scene du cinquiéme Acte, entre le Roi Henri VIII. & Monſieur Morus. Henri fait apporter en ſa préſence un

* Imprimée chez Chaubert en 1730.

grand nombre de *baſſins remplis de têtes*; avec un *baſſin vuide*, pour y mettre celle du Chancelier, en cas qu'il perſiſte dans ſes ſentimens. La fameuſe Tragédie de *Sainte Reine*, ornement de la *Bibliotheque bleue*, toute impertinente qu'elle eſt, cauſe une eſpéce de plaiſir au Lecteur, qu'il ne trouvera jamais dans l'inſipidité de celle dont il s'agit. Après tout, c'eſt dommage que cette Tragédie ne ſoit pas Angloiſe: elle auroit merité peut-être un éloge de la part d'un bel eſprit, qui a pris la peine de nous étaler des Scenes tragiques du Théatre Anglois, auſſi impertinentes pour le moins que celles de Thomas Morus.

Le ſieur Camuſat avoit publié dans les années 1716 & 1719 une ébauche de ſon *Hiſtoire Critique des Journaux*; mais la mort l'a ſurpris, lorſque, las de ſes longues & infructueuſes diſtractions, il ſe flattoit de porter cet Ouvrage à ſa perfection. Il ſe propoſoit, comme je vous l'ai écrit il y a 3 ans, * de marquer la naiſſance & la fin de chaque Journal litteraire, d'en faire connoître les Auteurs, leur méthode, Hiſtoire critique des Journaux.

* Nouvelles du Parnaſſe, Tom. 3. p. 384.

& les differends qu'ils avoient eus, & de joindre ses jugemens particuliers à ceux des autres Sçavans. Les deux volumes sur ce sujet, que le Libraire Hollandois a publiés depuis quelque tems, ne contiennent que l'Histoire du *Journal des Sçavans* jusqu'en 1721, & de quelques autres petits Journaux, au rang desquels vous serez étonné de trouver les *Memoires* de l'Académie des Sciences & de celle des Belles-Lettres.

Le Libraire Bernard, Auteur de la Préface, quoiqu'interessé à la gloire de cet Ecrivain, en fait un portrait bien singulier. Il faut observer que ce Libraire est une espéce d'Auteur, qui a publié quelques Ouvrages de sa façon.

Camusat ne sçachant où vivre, étoit réduit à demeurer chez lui à Amsterdam dans les derniéres années de sa vie, & sa plume payoit sa pension. Après sa mort son Hôte ne l'a point ménagé. » C'est, dit Bernard, un Criti-
» que trop hardi, & même au-delà de
» ses forces, donnant dans les plus vas-
» tes projets, échauffant son imagina-
» tion jusqu'à les regarder comme exé-
» cutés. Le prétendu Dictionnaire cri-
» tique, qui devoit servir comme de
» supplément à celui de Bayle, & qu'il

» nous cite comme s'il étoit fini, quoi-
» qu'il ne fût encore qu'imaginé, peut
» servir à justifier le caractére de cet
» Historien. « Il nous apprend encore
qu'il a un Catalogue écrit de la main
de cet Auteur, Catalogue qui contient
tous les ouvrages qu'il avoit faits jusqu'en 1731. & ceux qu'il avoit résolu
de composer jusqu'en l'année 1759. où
en finissant sa carriere, il devoit imprimer un *Systême sur la Religion Chrétienne*
en 4 vol. *in* 12. après avoir publié deux
volumes latins sur une matiere bien
differente. » Enfin, continue-t'il, il
» formoit dans son cabinet des plans à
» perte de vûe ; il les commençoit
» tous, & n'en finissoit aucun. « Le
Libraire éditeur justifie ce portrait par
les collections indigestes & sans goût,
qui devoient servir à achever l'ouvrage
dont il donne deux volumes. » C'é-
» toient des Recueils, dit-il, en beau
» papier blanc, où l'on trouvoit de tems
» en tems quelques lignes, qui mar-
» quoient la meilleure intention du
» monde. « Mais tous ces traits, qui
certainement ne donnent pas une haute
idée de la capacité & de l'application
de cet Ecrivain, n'empêchent pas que
le Libraire ne vante le morceau d'Hif-

toire dont il s'agit, comme un ouvrage presque fini dans son genre : » C'étoit, » dit-il, le Livre favori de M. Camusat, & sur lequel il fondoit la réputation qu'il se flattoit d'acquerir. « Il remarque encore que si cet Ecrivain avoit joint au talent d'enfanter des titres, la capacité nécessaire pour l'exécution, il auroit fait une figure très-brillante dans la République des Lettres. Ce portrait quoiqu'assez peu avantageux, ne peut, selon lui, qu'ébranler des *demi-Critiques* : les bons esprits *en prononçant sur le mérite du Livre, s'éleveront*, dit-il, *au-dessus des défauts de l'Auteur.*

Le même Libraire nous apprend qu'il a redigé certains Mémoires venus de Paris, pour composer l'Histoire du *Mercure*, avec quelques remarques sur les Ouvrages de MM. de Fontenelle & de Voltaire. Il ajoute qu'il a succombé à la tentation d'être Auteur, plûtôt que d'avoir recours aux Ouvriers des *Manufactures Hollandoises*. » C'est peut-» être une sotise à moi, dit-il, d'être » sorti de la Classe des Libraires, pour » entrer dans celle des Ouvriers en lit-» terature, où même je ne dois me » flatter d'être placé qu'entre ceux du

» dernier rang. * « Camusat avoit lui-même composé une Préface ; mais peu de tems avant sa mort il la supprima. C'étoit une dissertation sur les avantages & les inconvéniens des Journaux : il y traçoit les regles qu'il falloit observer pour les rendre utiles ; mais selon la remarque de l'Editeur , *ce judicieux Critique* n'observa dans sa *Bibliotheque des Livres nouveaux* (petit Journal ridicule qu'il avoit commencé à Nanci) aucune des regles qu'il s'étoit prescrites : c'étoit un tissu d'injures grossieres, & de traits d'ignorance.

M. de Sallo , Conseiller au Parlement, fut, comme vous sçavez , l'heureux inventeur du *Journal des Sçavans* , le premier de tous les Journaux. Il le commença en 1665. sous le nom du Sieur d'Hedouville l'un de ses Domestiques. Cet Ecrivain se proposa d'exposer avec liberté son sentiment sur les Livres nouveaux , dont il indiquoit l'usage aux gens de Lettre. Mais le ton hardi du Journaliste , quelques raille-

* Il est Auteur , dit-on des *Dialogues critiques & philosophiques* , sous le nom de l'Abbé de Charte-Livri ; & des *Reflexions morales & satyriques* , imprimées plusieurs fois Le nom de *Charte-Livri* est tiré des mots latins *Charta Libri*.

ries vives & ameres contre les Sçavans orgueilleux & plagiaires, tels que Ménage, le Fevre, Charles Patin, &c. & son zele pour des maximes qui ne convenoient point alors, firent supprimer son Journal presque dans sa naissance. On voulut, contre l'usage de ces temslà, donner à M. de Sallo un Censeur; mais jaloux d'une liberté, dont la République des Lettres, comme toutes les autres Républiques, peut abuser, lorsqu'elle n'est pas retenue par un frein salutaire, il aima mieux discontinuer le Journal. Il avoit été aidé dans la composition de cet ouvrage par MM. Chapelain de Gomberville, & par les Abbés de Bourzeys & Gallois. Ceux qui en jugent sainement, trouvent sa critique sûre & fine, & beaucoup de clarté & de force dans son stile. M. l'Abbé Gallois reprit le Journal en 1666, à la sollicitation de M. Colbert, & le continua jusqu'en 1674, mais avec beaucoup de négligence dans les dernieres années. Il se borna à une seche analyse des Ouvrages, & s'abstint tout-à-fait d'en dire son sentiment. Il avoit une érudition encore plus grande que celle de M. de Sallo. Tous les deux avoient une probité & une impartialité

connues, & ſçavoient choiſir ce qui pouvoit intereſſer les Lecteurs.

M. l'Abbé Gallois s'étant dégouté d'un travail qui demande une gênante aſſiduité, M. l'Abbé de la Roque fut chargé du Journal en 1675. & le continua exactement juſqu'en 1687. Sa litterature étoit très-bornée, & il n'avoit qu'un ſtile foible & languiſſant ſans aucun goût. Il fut heureuſement remplacé par M. le Préſident Couſin, ſi connu par ſon ſçavoir & ſes belles traductions: Celui-ci ſe propoſa de donner l'analyſe des bons ouvrages; mais à l'égard des autres, il n'en expoſa que le plan, en tranſcrivant quelques endroits remarquables. Il fit le Journal juſqu'en 1702. tems auquel M. l'Abbé Bignon ayant formé une Compagnie de gens habiles, qui s'aſſembloient chez lui une fois chaque ſemaine, voulut bien préſider lui-même à ces aſſemblées. Il choiſit M. Dupin pour la Théologie; M. Raſſicod pour la Juriſprudence; M. Andry pour la Médecine & la Phyſique; M. de Fontenelle pour les Mathématiques; M. l'Abbé de Vertot pour l'Hiſtoire; & M. Pouchard pour les Langues & l'Hiſtoire. L'Auteur ne dit point en quel tems MM. Bigres, Ha-

vard, Fraguier, Burette, Miron, Raguet, Saurin, Terrasson, d'Hericourt & Pastel entrerent dans la Compagnie du Journal. Cette sçavante Société suivit à peu près la méthode de M. Cousin; c'est-à-dire, qu'elle donna des analyses des Livres interessans, & solides; mais à l'égard de ceux où il n'y a ni gout ni choix, elle se contenta d'indiquer ce qui s'y trouvoit de moins commun, pour épargner au Lecteur la peine de les lire. Voilà où finit l'Histoire du Journal des sçavans. L'Auteur ne dit rien des personnes qui y ont travaillé depuis, ni de celles qui travaillent encore aujourd'hui sous les ordres de M. l'Abbé Bignon.

Cette Histoire du Journal des Sçavans est suivie de quelques détails concernant les Journaux de Médecine de l'Abbé de la Roque & du sieur de Blegny, & les Journaux de Philosophie de MM. Langenhert, Denyse & Parent. On trouve ensuite des extraits des *Mémoires de litterature* par M. de Sallengre, & par M. de S. Hyacinthe; une notice vague des *Mémoires des Académies des Sciences & des Belles-Lettres*; & enfin une Histoire peu exacte du *Mercure*, commencé en 1672. par Daneau de

Visé, & continué ensuite par MM. du Freny, le Fevre, célébre Fleuriste, Buchet & de la Roque, entre les mains duquel il est aujourd'hui. Ceux qui ont envoyé au Libraire des Mémoires sur le *Mercure*, n'ont pas connu quelques Critiques contre ce Livre périodique; par exemple, un petit écrit intitulé: *Mercure réprouvé*, où l'on ridiculise d'une maniere insipide les quinze premiers volumes publiés par de Vizé; une Lettre inserée dans un Journal de Soleure, & la seconde partie du *Secretaire du Parnasse* par Gacon: mais dans le fond cette omission tourne à l'avantage du Public, qui est heureusement privé d'un amas d'injures plates & grossiéres.

L'Auteur a inseré dans son Livre les Vies de quelques Journalistes, & a joint de minces observations sur divers extraits. Tous ces détails sont froids & ennuyeux. Il y a dans la critique un ton fier & magistral, qui justifie l'idée que le Libraire a donnée de l'Auteur. Rien n'est plus plaisant que ses pieuses saillies contre la Morale relâchée, & contre l'Abbé Gallois, pour n'avoir pas attaqué le sentiment du Cardinal Brancacio, qui soutient que le Chocolat ne rompt pas le jeûne. Auriez-vous atten-

du tant de zele de la part de cet Auteur que nous avons connu ?

Voici un détail qui vous fera voir combien la forme de cet ouvrage est ridicule. Quelques Ecrivains ont attribué à Photius l'invention des Journaux ; il n'en faut pas davantage à l'Auteur pour transcrire la vie de ce docte Prélat : Un autre a composé une Histoire latine des Journaux, c'est encore une raison merveilleuse pour donner sa vie en françois : Enfin quelques Sçavans ont aidé M. de Sallo, ou essuyé quelques traits de sa critique ; il falloit bien compiler leurs vies & les Catalogues de leurs ouvrages. Les notes triviales dont il a décoré son Livre, sont aussi judicieusement amenées. L'Auteur obligé de consulter des Compilations Germaniques, les a peut-être regardées comme des modéles, dont il ne devoit pas s'éloigner. A l'égard du style, il est assez vif, mais dur, diffus, & sans aménité. Malgré ma critique, ce Livre ne laissera pas d'être goûté par certains amateurs de l'Histoire litteraire, accoutumés à lire les compilations les plus indigestes. Ils trouveront dans celle-ci quelques faits assez curieux.

La Tragédie d'*Abenſaïd* par M. l'Abbé le Blanc a un ſuccès, qui fait en quelque ſorte autant d'honneur aux applaudiſſeurs qu'à l'Auteur même. Le ſujet eſt intereſſant. Si l'on excepte quelques endroits foibles, il n'y a rien de vuide, rien de forcé dans la conduite de la Piéce. Tous les caractéres ſont ſoutenus, juſtes & aſſez bien contraſtés, les ſentimens vifs & naturels, les coups de Théâtre ménagés avec art, l'intrigue nouée avec génie, la cataſtrophe judicieuſement préparée, & imprévue juſqu'à la fin. Il eſt vrai que le caractére de l'Empereur *Abenſaïd* eſt un peu équivoque; on ne ſçait ſi c'eſt un Tiran ou un bon Prince: on le hait & on l'aime tour à tour. Enfin ce caractére n'eſt point aſſez démêlé: Celui du brave & vertueux *Emir* l'efface entierement. La tendreſſe conſtante & courageuſe de *Semir*, femme d'Aſſan, forme les ſituations les plus touchantes. Nuls confidens dans cette Piéce; Tous les perſonnages y agiſſent, & on n'en peut retrancher aucun, ſi ce n'eſt peut-être *Roxane*, femme de l'*Emir* & ſœur d'*Abenſaïd*. Mais ce perſonnage donne lieu à de fort belles ſcenes, & ne nuit aucunement à la vicacité de l'action.

Tragédie d'Abenſaïd

L'espéce de résurrection d'*Assan* me paroît trop annoncée, & trop articulée; le plaisir de la surprise n'étant point assez ménagé, son retour ne fait que peu d'impression sur les spectateurs. On ne sçait pas d'ailleurs pourquoi *Roxane* sort, au moment qu'il est prêt de paroître. J'ai remarqué que les Acteurs de cette Tragedie, n'entrent & ne sortent pas toujours à propos. Le perfide *Hilcan* tombe, ce me semble, dans trop de redites par rapport à son ambitieux projet. Enfin il n'y a pas dans la Piéce assez de beautés de détail. Son mérite principal consiste dans un ensemble, qui la fait moins briller par ses parties que par la liaison que ces parties bien rassemblées ont entr'elles. D'ailleurs les sentences n'y sont pas exprimées avec assez d'élegance, de dignité & de force. Il paroît que l'Auteur dans tout le cours de son Ouvrage a donné toute son attention au fond des choses, & n'a eu qu'un médiocre égard à la construction des vers. Je ne prétends pas néanmoins que la versification soit absolument méprisable; mais il seroit fâcheux, qu'un jeune Auteur, qui fait éclater d'heureux talens pour le Théâtre, & dont le coup d'essai

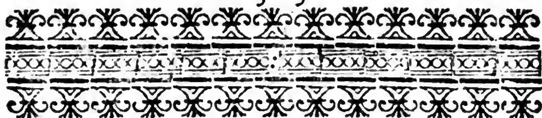
eſt ſi glorieux pour lui, eût la foibleſſe d'adopter la maxime de certains Auteurs Dramatiques de ce tems, qui ont leur interêt pour débiter gravement, que ces ſortes de vers ſont ceux qui conviennent le mieux aux piéces de Théâtre : comme ſi ceux de Corneille & de Racine étoient de cette eſpéce. Où y a-t'il des vers plus forts & mieux frappés que dans ces deux Poëtes, & dans les fameux Tragiques de l'antiquité Sophocle, Euripide, Seneque ? C'eſt en vain que l'envie, & le triſte ſentiment de leur impuiſſance, leur font donner aux beaux vers d'un Poëte qu'on admire aujourd'hui ſur la ſcene, le nom de vers *epiques*. Quelle erreur ! Les vers de Sophocle & d'Euripide ſont plus forts que ceux d'Homere, & on trouve plus d'énergie dans quelques ſcenes de l'*Hippolyte* de Seneque, que dans tout l'*Eneïde*. Il n'y a donc que l'ignorance qui ait établi, quant à l'élegance & à l'harmonie, la diſtinction frivole des vers tragiques & des vers épiques. Les beaux vers, les vers harmonieux, ſont de miſe également ſur le Théâtre, comme dans l'épopée. Les ſeuls vers ampoulés, & le ſtyle bourſouflé ſont bannis de l'un & l'au-

tre genre. Je conclus qu'il n'y a rien de moins raiſonnable que de prétendre qu'une verſification négligée & proſaïque eſt la plus propre au Théâtre, & que l'harmonie y eſt inutile. Ce ſyſtême approche un peu de l'abſurdité de celui des Tragédies en proſe.

Au reſte le jugement que je porte de la Tragédie d'*Abenſaïd* n'eſt fondé que ſur l'impreſſion qu'une ſeule repréſentation a faite ſur moi. Ainſi je puis également me tromper dans l'éloge & dans la critique de cette Piéce. J'ai oublié de vous dire qu'il m'a paru que la vraiſemblance n'étoit pas aſſez obſervée dans la derniere ſcene.

Je ſuis, *&c.*

A Paris, ce 10
Juin 1735.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE QUATORZIEME.

JE vous ai parlé, Monſieur, dans une Lettre précedente, de la nouvelle *Hiſtoire de la Ville de Paris*, en 5 vol. *in*-12. 1735. *Chez Julien Michel Gandouin, Quai de Conti aux trois Vertus*, & autres Libraires. Vous connoiſſez *l'Hiſtoire de la Ville de Paris* par le Pere Felibien, achevée & publiée il y a quelques années par le Pere Lobineau en 5 vol. *in-folio*, Livre d'un prix conſiderable, & qui ne peut convenir qu'à un petit nombre de perſonnes. Ces ſortes d'ouvrages d'une groſſeur énorme, doivent être regardez comme des Mémoires à conſulter, ſuivant le beſoin, ou la curioſité. Ce ſont des Archives, plûtôt que des Livres. On ne lit point ces ouvrages, on les parcourt, & ſouvent, ſans ſçavoir ce qu'ils contiennent, on

Hiſtoire de la Ville de Paris.

ſçait ſeulement qu'on les poſſede. Il arrive de-là que ces grands magaſins de ſcience n'en donnent que médiocrement au Public, qu'ils effrayent, & que tant de doctes recherches ne ſervent qu'à augmenter les grandes Bibliothéques, & qu'à orner les Cabinets des riches Bibliophiles. Cependant l'Hiſtoire de la Ville de Paris, publiée par le Pere Lobineau, eſt un fort bon ouvrage, qui a effacé tout ce qui avoit paru juſqu'alors en ce genre; il ne lui a manqué, pour être lûe, que d'être moins longue, que de contenir moins de faits peu intereſſans, que de renfermer moins de minuties, que d'avoir un ſtyle plus vif, plus précis, plus rapide. D'ailleurs les 3 volumes de *Piéces juſtificatives* ſont fort inutiles à la plûpart des Lecteurs.

Il paroit que les Auteurs de la nouvelle *Hiſtoire de Paris* ont eu ſurtout en vûe de ſe faire lire. Que de faits ſinguliers dans cette Hiſtoire dont il n'eſt fait aucune mention dans nos Hiſtoires de France? Que de détails agréables ſur les Couvens de Paris, ſur les membres de l'Univerſité, ſur leurs conteſtations avec différens Tribunaux, avec les Religieux mandians, avec les bourgeois, avec l'Abbaye de S. Ger-

main, avec les Chirurgiens, &c. Que de remarques curieuſes ſur la culture des Lettres & des beaux Arts, ſur l'établiſſement d'un grand nombre de Manufactures, ſur l'origine de pluſieurs uſages, ſur les changemens de la Police, ſur les fondations des Egliſes, des Monaſteres, des Colleges de cette grande Ville, ſur l'érection des Tribunaux, ſur la création des Charges, ſur certains impôts, ſur le ſort de pluſieurs Financiers concuſſionnaires, enfin ſur pluſieurs familles Pariſiennes! D'un autre côté, que d'évenemens tragiques! La plûpart des faits qui compoſent l'Hiſtoire de cette Monarchie, ſont arrivez à Paris, où nos Rois ont long-tems fait leur ſéjour. Il n'eſt point de François que l'Hiſtoire de cette Capitale ne doive interreſſer. Quoique l'ouvrage publié par le ſçavant Benedictin ait fourni la plus grande partie des materiaux, qui ont ſervi à la conſtruction de la nouvelle Hiſtoire qui vient de paroitre, on l'a néanmoins enrichie de pluſieurs faits * pui-

* Dans le *Traité de la Police*, dans le livre de *Sauval*, dans le *journal de Paris*, ſous Charles VI. imprimé depuis la publication de l'ouvrage de Dom Felibien par Dom Lobineau, & dans d'autres Livres.

sés ailleurs ; on en a aussi rectifié quelques-uns.

Le premier volume contient en 5 livres ce qui s'est passé de remarquable à Paris, depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à la fin du regne de Philippe de Valois. * L'état de cette Ville dans le tems de la conquête des Gaules par Jule Cesar, son aggrandissement successif sous les Empereurs d'Occident & sous les Rois de la premiere & seconde Race, son embellissement sous ceux de la troisiéme, & surtout sous le regne de Philippe Auguste; enfin ce qu'elle est aujourd'hui comparé à ce qu'elle étoit autrefois, tout cela est exposé en detail dans les 5 volumes. L'incursion des Normands, qui après avoir parcouru les Mers, arrivent à l'embouchure de la Seine, qui char-

* On a mis au frontispice Louis X. ce qui est un défaut d'attention de la parr des Libraires, qui ont fait eux mêmes les Frontispices & les Tables. Un trouve les mêmes bévûes aux Frontispices des autres volumes Le second commence a l'année 1 : 48. deux ans avant la mort de Philippe de Valois : & cependant on lit *depuis le commencement du Regne de Philippe de Valois, &c.* Ce Prince avoit commencé de regner en 1328. Aussi ce qui s'est passé à Paris sous son regne, est contenu dans le tome précédent.

mez de la beauté des contrées que ce Fleuve arrose, font tous leurs efforts pour s'y établir; qui remontent le fleuve, & viennent assieger Paris, n'est pas ce qu'il y a de moins interressant dans le commencement du premier volume. On y voit les glorieux efforts des Parisiens contre ces guerriers Septentrionaux; on y voit Eude & son frere Robert, Aïeul de Hugue Capet, avec l'Abbé *Eble* & l'Evêque de Paris, nommé Goslin, défendre courageusement la tour du grand Pont (aujourd'hui le Pont aux Changes) & tailler en piéces les Normands dans de vigoureuses sorties.

Dès la page 73. de ce premier volume (où commence le livre 2.) L'historien est déja parvenu au regne du chef de la troisiéme Race, par où l'on peut voir qu'il a craint d'ennuyer, en s'arrêtant trop à des tems barbares. & à des faits incertains. L'histoire d'Abailard & d'Heloïse, les disputes du premier avec Guillaume de Champeaux, fondateur de l'Abbaye de Saint Victor, *Maître lourd, & entêté de sa science, qui s'imaginoit que la douceur & l'humanité étoient des perfections indignes d'un Docteur*: la construction de la Cathédrale bâtie en 1165. sous Louis VII.

par l'Evêque Maurice de Sully, sur les débris de l'ancienne Eglise construite sous le Roi Childebert I. L'expulsion des Juifs par Philippe Auguste, & l'embellissement de Paris sous le regne de ce Prince, qui en fit paver les rues, la restauration de l'Abbaye de sainte Genevieve, la célebrité des Ecoles de Paris, & l'origine de *l'Université*, est ce qu'il y a de plus remarquable dans ce second livre.

Dans le troisiéme, sous le regne de Louis IX. On voit l'établissement des Cordeliers & des Carmes; la fondation de plusieurs Hôpitaux, & d'un grand nombre de Couvents, la construction des Saintes Chapelles de Paris & de Vincennes, l'érection du College des Bernardins dont on attribue l'établissement, *au dépit qu'avoient ces Moines d'être méprisez par les Fréres Mineurs, Freres Prêcheurs & autres, à cause de leur ignorance*. L'établissement du College de la *pauvre Sorbonne*, & du Couvent des Grands Augustins; & enfin l'origine de la situation de plusieurs *lieux d'honneur* dans certaines rues. Saint Louis ordonna que toutes les femmes *folles de leur corps & Ribaudes communes*, fussent mises hors des maisons particulieres, & défendit à ses sujets de leur

donner aucune habitation, où elles pussent exercer leur commerce. On leur permit seulement de passer le jour, & non la nuit, dans des maisons petites & basses; placées dans des rues étroites, telles que les rues Macon, de l'Abreuvoir, des Boucheries, Froid-manteau, Chapon, Champ-fleuri, & autres, & d'y établir leurs Bureaux de volupté. Dès-lors ces rues furent fort décriées; & comme les hommes débauchez n'y étoient attirez que durant le jour, ils devenoient l'objet de la risée publique. * Il seroit possible ce me semble de rappeller ce judicieux & innocent artifice, inventé dans un tems où la débauche n'étoit pas si funeste à la santé.

Dans le même livre, & sous ce même regne, on a expsé la fameuse querelle de l'Université avec les Dominicains en 1253. Le Docteur Guillaume de S. Amour publia un livre contre les Religieux Mandians, intitulé, *Des*

* Deux rues dans le quartier S. Denis, appelle rues du grand & du petit *Heuleu* leur étoient affectées; ce nom leur vient selon Adrien de Valois, de ce qu'on *huoit* les hommes qui y entroient On disoit aux Enfans *Huè lè* Ces deux rues ont été oubliées par les Libraires, dans leur sçavant Catalogue des rues de Paris.

périls des derniers tems. Un mandiant, » dit-il dans ce livre, retiré dans sa cel» lule, & plongé dans l'oisiveté, at» tend qu'on lui apporte une subsistan» ce, qu'il devroit se procurer lui-mê» me par le travail de ses mains : Sou» vent ce qu'on lui apporte auroit été » le partage d'un pauvre destitué de » tout secours & prêt à mourir d'ina» nition, parce que le Moine ne veut » point exercer des bras forts & robus» tes, que Dieu lui a donnés ..... Le » Moine doit-il priver le véritable » indigent du superflu du riche ? » Le Pape condamna & fit brûler publiquement ce Livre, à la sollicitation des Dominicains, qui étoient l'Ordre dominant alors, & il excommunia les Docteurs de l'Université, qui avoient exclu ces Religieux de leur corps. Les Docteurs se soumirent, dit l'Historien, au Jugement du S. Pere. » La crainte » de perdre leurs Bénéfices fit plus » d'impression sur eux, que les raisons » de leurs adversaires & que les ex» communications du Pape. Le seul » Guillaume de saint Amour conserva » toujours cette fermeté, qui l'avoit » fait craindre de ses adversaires & ad» mirer de l'Université. Il resista aux » quatre Cardinaux, qui avoient fait

» trembler ſes Compagnons, & la
» tempête toute raſſemblée ſur ſa tête
» ne l'ébranla point. Son intrépidité
» fut en quelque ſorte plus heureuſe
» que la lâcheté des autres : on ne le
» contraignit point de ſigner comme
» eux...... De retour à Paris, il pu-
» blia une Apologie que l'on voit en-
» core, & que l'Univerſité conſerve,
» comme un monument précieux du
» zele & du courage d'un de ſes mem-
» bres. Cependant le Pape, à la prie-
re des Dominicains qui craignoient ce Docteur, lui impoſa ſilence ſur la matiere dont il s'agiſſoit; & condamna en même tems le livre de l'Evangile éternel, ouvrage des Mandians, & il le fit brûler ſecretement. L'Univerſité fut fort choquée du ménagement du Pape, pour un livre qu'ils regardoient comme beaucoup plus pernicieux, que celui *des périls des derniers tems*, refuté depuis par S. Thomas d'Aquin. Les diſputes qui duroient depuis ſi long-tems entre l'Univerſité & les Ordres Mandians, & que plus de 40 Bulles en faveur des derniers n'avoient pû faire ceſſer, finirent en 1260.
» L'Univerſité, après une longue re-
» ſiſtance conſentit à recevoir dans ſon
» ſein les Freres Prêcheurs, qu'elle en

» avoit exclus ; mais à condition que
» ces Religieux feroient placés après
» tous les autres, même plus jeunes
» qu'eux Séculiers ou Reguliers ; que
» dans les difputes publiques ils argu-
» menteroient les derniers, & que dans
» toutes les cérémonies ils occupe-
» roient la derniere place.

Le détail de tout ce qui regarde les Chirurgiens de Paris & leur conteftation avec les Medecins, fe trouve au livre 4 p. 337. Vous y verrez la diftinction de la Confrairie de S. Côme qui étoient des Chirurgiens à robe longue, membres de l'Univerfité, & de la Communauté des Barbiers-Chirurgiens. Les premiers prenoient alors la qualité de *Maîtres Docteurs Chirurgiens* de Paris. C'eft dans ce même livre qu'on trouve, fous le regne de Philippe le Bel, le Parlement rendu fédentaire à Paris. Que de chofes fur cet article, qu'il eft utile & agréable de fçavoir ! Ce qui regarde la Chambre des Comptes, la Cour des Aydes, l'Election, la Cour des Monnoyes, la Chancellerie, le Bureau des Thréforiers de France, la Connêtablie, l'Amirauté, la Jurifdiction des Eaux & Forêts, & la Bazoche, fe trouve au même endroit. A l'égard du Châtelet,

comme c'eſt la plus ancienne Juriſdiction réglée du Royaume, il en eſt traité amplement au livre, ſous le regne de S. Louis à l'article de la *reforme de la Prévôté de Paris.* Ce qui concerne le *College du Cardinal le Moine*, & un uſage ridicule qui s'y pratiquoit autrefois; le differend de l'Univeſité avec le Prevôt de Paris, condamné à aller détacher lui-même de la potence & à baiſer un écolier, qu'il avoit fait pendre, ne ſont pas des faits indifferens. On trouve auſſi ſous ce même regne l'affaire des Templiers, dont le Grand Maître ſouffrit injuſtement un infame & cruel ſupplice, dans l'endroit où eſt aujourd'hui la ſtatue équeſtre de Henry IV.

On voit (Livre 5,) ſous le regne de Louis Hutin, l'an 1320. un Prevôt de Paris nommé Tapperel, condamné à être pendu par Arrêt du Parlement. » Il y avoit dans les Priſons un homme » fort riche, accuſé & convaincu d'aſ» ſaſſinat, & comme tel, condamné au » dernier ſupplice. Tapperel voulut le » ſauver, & pour cela fit mettre à ſa » place un innocent, qu'il fit pendre » & délivra ainſi le coupable. » L'article de S. Jacque de l'Hôpital eſt bien détaillé; mais on a omis le Réglement

porté depuis deux ans, par lequel tous les prétendus Chanoines de cet Hôpital sont réduits indistinctement à la simple qualité de Chapelains, suivant leur premiere institution *

Le second volume commence au regne du Roi Jean. Depuis ce tems-là jusqu'à la minorité de Louis XIV, Paris a presque toujours été le théatre des plus étranges catastrophes. Elles remplissent ici trois volumes. La plûpart de ces évenemens se lisent dans l'Histoire de France : mais on trouve ici certains détails circonstanciés dans lesquels elle n'est point entrée, avec plusieurs faits particuliers concernant la Police, & quelques établissemens dignes d'attention.

Le troisiéme volume commence à l'année 1436, c'est-à-dire vers le milieu du long regne de Charle VII. jusqu'à la fin de celui d'Henri IV. On voit encore plus de troubles dans ce volume que dans le précedent; mais il contient bien d'autres choses, qui regardent spécialement la ville de Paris.

* M D. L. B. Auteur du cinquiéme volume a fait la même faute. Il se contente de dire p. 154. *Les anciens Chapelains ont pris depuis très-longtems la qualité de Chanoines qui a causé de vives contestations entre eux & les Pelerins;*

Le quatriéme renferme ce qui s'eſt paſſé de remarquable depuis la fin du regne d'Henry IV. juſqu'à Louis XV. à préſent regnant. Ici finit à la page 293 l'ouvrage de deux Auteurs qui avoient entrepris cette nouvelle *Hiſtoire de Paris*, & qui, ſoit prudence, ſoit dégoût, ſoit pour d'autres raiſons, n'ont rien écrit ſur ce qui s'eſt paſſé dans cette Ville depuis l'an 1715. Une autre perſonne a achevé ce volume, en y ajoutant quelques faits très ſuperficiels arrivés ſous le regne de Louis XV. On n'y fait mention ni de la Regence déferée par le Parlement au Duc d'Orleans ni des Lits de Juſtice, ni des richeſſes imaginaires de la rue Quinquempoix, ni de pluſieurs autres choſes remarquables, capables de former un volume entier. Tout le regne de Louis XV ne contient ici que trois pages. Puiſqu'on ne vouloit pas s'étendre davantage, n'eût-il pas été plus à propos d'en reſter à la mort de Louis XIV? Pour donner à ce quatriéme volume un forme convenable, on y a joint les *Privileges des Bourgeois de Paris*; & cela ne ſuffiſant pas encore, on a orné le même volume de la *Liſte des rues de Paris*, doctement compilée par les Libraires ſur les écriteaux qui ſont au-

jourd'hui aux coins de chaque rue.

Le cinquiéme volume est d'un genre different : c'est la *Description abregée* de la ville de Paris & de ses Fauxbourgs, par M. D. L. B. qui a bien voulu se charger de ce travail ingrat. Le frontispice de ce volume marque, *Tome cinquiéme, contenant le précis des piéces justificatives, en forme de description abregée de cette Ville & de ses Fauxbourgs.* Il est bien étonnant qu'on appelle la description des Edifices, des Places, des Ponts, des Remparts, des Foires de Paris, un *Précis de piéces justificatives.* L'Auteur de la *Description* qui est bien faite, quoiqu'un peu succinte, ne paroit pas l'être de ce titre bisarre. * Après tout, si le livre ne péche que par ses frontispices, un reproche si leger ne nuira pas à son cours. J'ajoute qu'il est imprimé assez correctement, avec quatre plans exacts de la ville de Paris, dont il y en a un à la tête de chacun des quatre premiers volumes.

Histoire du Vicomte de Turenne

Je vous prépare quelques observations solides sur la nouvelle *Histoire du Vicomte de Turenne* par M. Ramsay.

* Les Auteurs des quatre premiers volumes n'ont point pris soin de l'édition du Livre. Les Libraires seuls en ont tout l'honneur.

Je me garderai bien d'allier à un éloge outré & insipide, les marques d'un mépris excessif & injuste, de peur qu'on ne m'aplique le vers de Moliere.

Loueur impertinent & Censeur ridicule.

Je ne connois rien de plus insuportable que le verbiage d'un mauvais puriste & d'un critique pointilleux, si ce n'est celui d'un fade panegyriste.

A propos de *verbiage*, que diriez-vous d'un bel esprit qui vous feroit lire 14 pages, pour vous dire qu'il a vû des chutes d'eau en Angleterre; & qui vous donneroit les *cataractes* de Lidfort, comme une chose unique en Europe? » Nous regardons, dit-il, ces » jeux de la Nature, *comme les merveilles* » *d'un autre Hemisphere*.... Qui croi- » ra qu'à 8 milles de Londres un Natu- » raliste curieux de ce spectacle, a de- » quoi s'épargner le voyage d'Egypte » & d'Amerique?... » Eh plutôt *qui ne le croira pas*, lors qu'avec quelque teinture de Géographie, on sçaura que le Danube & le Rhin ont leurs cataractes ou *Catadoupes*, aussi bien que les Fleuves du Nil & de S. Laurent; Sans parler des Cataractes du Danube au dessous de Lintz en Autriche, ni de la cascade de Tivoli en Italie, je ren-

Cataractes en Europe.

voye l'Auteur aux *Voiages de Monconis* qui parle ainsi : *Le Rhin, coulant fort large, & étant peu profond entre les Montagnes, se précipite auprès de Schafouse dans la Suisse sur des Rochers, à un second lit plus bas de dix Toises que le premier, & cela en cinq cascades, dont celle du milieu passe entre deux Roches droites & élevées. Au milieu du premier lit, on voit comme deux grands Termes, qui sont ruinés tout autour. Cette chute fait un très-grand bruit, & merite bien d'être vûe.* Cependant, on est obligé à l'Auteur de nous avoir fait connoître les *Cataractes de Lidford.* Mais j'aimerois presque autant prendre la peine de les aller voir, que de lire un recit fautif, outré, & prolixe, orné d'une ennuyeuse Rhétorique. Au reste le Public sçaura, qu'outre la Description génerale de la grande Bretagne par Camden, les Anglois en ont publié plusieurs Descriptions particulieres, par le secours desquelles un Auteur François peut parcourir toute l'Angleterre à peu de frais, & promettre ensuite une Rélation curieuse de son voyage.

Abregé de l'Histoire Sainte.

Il paroît depuis quelques jours, chez la Veuve Etienne, un *Abregé de l'Histoire Sainte, avec des preuves de*

la religion, par demandes & par reponses. C'eſt un petit volume *in-12.* dont l'impreſſion répond au merite de l'Ouvrage. L'Auteur en le compoſant n'a point cherché à faire une Hiſtoire ſuivie. Il s'eſt contenté de choiſir dans les Evenemens de l'Hiſtoire Sainte, ceux qui pouroient donner aux jeunes gens une idée plus ſenſible de la grandeur & de la bonté de Dieu, & leur inſpirer de la docilité, l'amour de la vertu & l'horreur du vice. Pour cette raiſon, il a beaucoup inſiſté ſur l'Hiſtoire de Joſeph & de Tobie: afin de corriger les jeunes gens de l'orgueil ſi naturel aux enfans des Grands Seigneurs, il a eu ſoin de faire remarquer les divers châtimens que Dieu a exercez contre les orgueilleux. Au reſte, il n'a point imité l'Abbé le Ragois, qui dans ſon abrégé d'hiſtoire, acrédité par l'ignorance, ſans parler des fautes groſſieres, a fait des réponſes ſi courtes & ſi ſeches qu'on n'y apprend rien, ſi ce n'eſt des noms, avec quelques faits dénuez de circonſtances, & qui ne laiſſent dans l'eſprit preſque aucunes traces. L'Auteur du livre dont il s'agit, a tellement ajuſté les réponſes avec les demandes, que celles-là plus longues que celles-ci, ſont

autant de petites histoires. En suivant la même méthode, il a placé à la fin de son livre un petit traité sur la Réligion, où il a rassemblé les preuves les plus sensibles qui en établissent la verité; preuves qui ne sont point au-dessus de la portée des enfans. Enfin cet ouvrage rend témoignage à la sagesse, à la piété & au discernement de l'Auteur, qui l'ayant composé pour l'instruction de son éleve, a jugé avec raison que d'autres disciples, & les maîtres mêmes, en pourroient profiter.

Histoire de France, & Histoire Romaine.

On a publié cette année une nouvelle édition de l'*Histoire de France, par demandes & par réponses, dédiée au Prince de Conti*, imprimée en 1729. chez Theodore le Gras, & la Veuve de Laulne, & l'Auteur y a ajouté un *Abregé de l'Histoire Romaine*, dans la même forme. La Méthode des demandes & des réponses soulage la mémoire, fixe l'esprit, & soutient l'attention, parce qu'elle tient un peu de la nature du Dialogue; cet Ouvrage qui renferme en un seul volume, tous les faits principaux de l'Histoire de France & de l'Histoire Romaine, liez exactement par le fil de la Chronologie, est non-seulement utile pour les enfans, & les

jeunes perſonnes, mais commode pour les Sçavans, parce qu'ils peuvent trouver ici du premier coup d'œil tous les traits remarquables de l'une & l'autre Hiſtoire, avec leurs époques. De plus les noms des Papes & des Empereurs, contemporains de nos Rois, qu'on a placez au commencement de chaque regne, joints aux noms de nos Souverains, forment en quelque ſorte une eſpéce d'hiſtoire univerſelle depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à préſent. L'*Hiſtoire Romaine* ajoutée nouvellement, paroît un peu trop abregée : elle méritoit, ce ſemble, un volume à part. Elle eſt ici renfermée dans 200 pages, commençant à Romulus & finiſſant à l'Empereur Charle VI. aujourd'hui regnant. L'*Hiſtoire de France* eſt en comparaiſon bien plus étendue : l'une & l'autre paſſent pour exactes.

Mémoires ſur la guerre, par M. de Feuquieres.

Nous avons enfin l'ouvrage entier, que feu M. le M. de Feuquieres a compoſé ſur la guerre. Lorſque la premiere partie de ce Livre parut en 1731, elle fut très-eſtimée des gens du mêtier ; & ils ſouhaiterent avec ardeur la publication du reſte de l'ouvrage, comme on ſouhaite encore aujourd'hui ſes *Calculs Militaires*. Pluſieurs raiſons l'ayant

empêchée, les copies manuſcrites y ſuppléerent, avec les inconveniens attachez à cette ſorte de publication. La premiere partie ne contenoit que les Maximes à ſuivre dans les differentes opérations de la guerre ; encore cette partie étoit-elle fort tronquée. La ſeconde ajoute à ces *Maximes* l'application des *Exemples*, & comme ces exemples tirés de l'Hiſtoire des guerres de Louis XIV. n'étoit pas toujours avantageux à la réputation de certains Généraux, ce morceau étoit également délicat & curieux. Un Libraire Hollandois ayant imprimé, ſur la fin de l'année derniere, l'Ouvrage complet de M. de Feuquieres, & les exemplaires s'en étant répandus avec profuſion dans toute l'Europe, excepté en France, on a jugé depuis que les François devoient au moins jouir, comme les étrangers, d'un Ouvrage important né parmi eux & deſtiné particulierement à leur inſtruction. L'Edition des deux parties de cet ouvrage vient donc d'être imprimée ; mais avec les défauts inſéparables d'une execution gênée.

Le Paiſan parvenu.

La cinquiéme partie du *Payſan parvenu* paroît depuis quelque tems. On y trouve de jolies peintures, avec cet

ingénieux langage, qui charme quelques personnes. Une femme nommée Madame de Ferval est représentée dans un honnête lieu, où elle est malheureusement surprise avec un jeune homme. J'ai admiré le discours subtil de la Maîtresse de ce lieu, pour justifier son métier obligeant. Voici de quel amour il s'agit ici » Il y a bien des amours, » dit l'Auteur, où le cœur n'a point » de part : il y en a plus de ceux-là » que d'autres même ; & dans le fond, » c'est sur eux que roule la nature, & » non pas sur nos délicatesses de sentimens, qui ne lui servent de rien. » C'est nous le plus souvent qui nous » rendons tendres, pour orner nos » passions ; mais c'est la nature qui » nous rend amoureux. Nous tenons » d'elle l'utile, que nous enjolivons » de l'honnête. J'appelle ainsi le sentiment. On n'enjolive pourtant plus » guere ; la mode en est passée dans » le tems où j'écris... Ce n'est pas du » cœur d'une femme dont on est en » peine ; c'est de sa personne ; on ne » songe point à ses sentimens, mais à » ses actions ; on ne dit point : sera-t'elle infidelle, mais sera-t'elle sage ?«

Un homme de condition arrive,

chasse Jacob, autrement M. de la Vallée, (c'est le Paysan parvenu) & prend sa place. Il presse de son mieux Me. de Ferval, qui pousse beaucoup de soupirs. *Chez les femmes*, dit l'Auteur, *ces situations en fourmillent de faux ou de véritables*. Depuis que *Jacob* est sorti de chez la Remi, l'Auteur commence à plaire davantage, sur tout par cette peinture d'une femme laide & sage. » Imaginez vous de ces laides femmes » qui ont bien senti qu'elles seroient » négligées dans le monde, qu'elles » auroient la mortification de voir plai- » re les autres & de ne plaire jamais, » & qui pour éviter cet affront-là, » pour empêcher qu'on ne voie la vraye » cause de l'abandon où elles resteroient » disent en elles-mêmes, sans songer à » Dieu ni à ses Saints; Distinguons- » nous par des mœurs austeres; pre- » nons une figure inaccessible, affec- » tons une fiere régularité de conduite, » afin qu'on se persuade que c'est ma » sagesse, & non pas mon visage, qui » fait qu'on ne me dit mot.

L'Auteur *p.* 65 s'efforce de tourner en ridicule les prieres que les femmes pieuses font pour leurs maris qu'elles aiment. La Vallée parle ainsi de sa femme: » Le motif de ses prieres,

» quand j'y ſonge, devoit être quel-
» que choſe de *fort plaiſant*. Je ſuis ſûr
» qu'il n'y en avoit pas une, où elle
» ne dît : Conſervez moi mon mari,
» ou bien : Je vous remercie de me
» l'avoir donné : ce qui à le bien ren-
» dre, ne ſignifioit autre choſe, ſinon,
» Mon Dieu conſervez-moi les dou-
» ceurs que vous m'avez procurées par
» le ſaint mariage, où je vous rends
» mes actions de grace de ces douceurs
» que je goûte en tout bien & en tout
» honneur par votre ſainte volonté, dans
» l'état où vous m'avez miſe. » L'Auteur ajoute, que *jamais on ne prie mieux, que quand l'eſprit & la chair ſont contens, & prient enſemble*. Cette maxime avoit été juſqu'ici inconnue aux Aſcetiques.

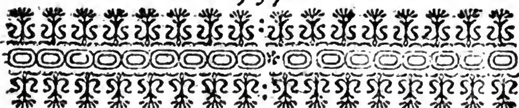
Que le cœur des femmes eſt bon ! qu'elles ſont indulgentes ! Ce ſont elles qui donnent la vogue à des Livres, où l'on tourne preſque toutes leurs penſées du côté du plaiſir groſſier, où l'on empoiſonne toutes leurs actions, où l'on releve toutes leurs foibleſſes, où leur ſageſſe eſt donnée pour l'effet de leur laideur, où leur piété eſt traveſtie en hypocriſie abominable, & corporiſée par grace; où les geſtes les plus innocens, les moindres regards d'une jeune fille ſont interpretés en mauvaiſe

part, où enfin le cœur de toutes les femmes, malignement anatomisé, n'offre aux yeux du Lecteur que de la corruption & de la turpitude. Que les femmes sont peu sensibles sur l'honneur de leur sexe, & qu'il est aisé de les éblouir !

Ces cinq parties du *Paysan parvenu*, si l'on en retranchoit un peu d'affectation dans le langage, seroient à mon gré un des plus jolis ouvrages, qui eût paru depuis long-tems. Ce sont de ces livres agréablement frivoles, qu'on ne sçauroit quitter, qui tyrannisent pour ainsi dire un Lecteur, & le rendent presque insensible à tout autre plaisir, jusqu'à ce que la lecture en soit achevée. On peut juger de là, si la suite de cet Ouvrage est attendue avec impatience. Au reste, cette cinquiéme partie, quoique pleine de beaucoup d'esprit, n'a pas été si goutée que les précedentes.

Je suis, *&c.*

A Paris, ce 17.
Juin 1735.



OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE QUINZIEME.

G.

JE vais vous entretenir, Monsieur, d'un Recueil de *Lettres* Latines, publiées il y a trois ans par Don Grégoire Mayans, Professeur en Droit à Valence en Espagne, avec les *Réponses* de plusieurs Sçavans. Comme cet Ouvrage assez rare peut servir à connoître l'état présent des Lettres & des Sciences dans ce Royaume, j'ai cru que vous me sçauriez bon gré de rassembler tout ce qui a rapport à un objet si interessant & si peu connu. Cette relation ne doit pas vous être suspecte, puisqu'elle est tirée de quelques Ecrivains Espagnols, dont la candeur, la capacité, & l'amour pour les Lettres méritent de grandes louanges.

Recueil des Lettres de Don Grégoire Mayans. *in-quarto.*

I. Introduction à l'Histoire des Lettres en Espagne. Le goût de la Littérature paroît bien déchu en Espagne ; un homme habile n'y sçauroit faire imprimer un bon livre, sans être exposé aux traits de l'envie, & de la raillerie la plus piquante.

Pag. 31. 32. 44. 57. On n'estime que les rapsodies scholastiques : les ouvrages les plus utiles, & les plus glorieux à la Nation, restent dans l'obscurité, faute d'une protection illustre qui aide à les en tirer ; & les Grands du Royaume se soucient peu de les faire connoître au Prince, disposé d'ailleurs à favoriser les Lettres & les Sçavans. On ne sçait ce que c'est que donner des pensions pour exécuter des projets Littéraires ; on verroit plûtôt voler une tortue : *Hæc sperare, idem est ac expectare volaturam testitudinem.* Aussi l'indifférence pour les Lettres, est incroyable : un petit nombre de gens, qui y trouvent le même plaisir qu'au chant des Sirenes, les cultivent, & tout le reste est plongé dans la barbarie. *Paucissimi sunt qui colunt eas ; cæteri barbariem.* Heureux les Sçavans François, s'écrie l'Auteur, qui au milieu de leur carriere trouvent une récompense assurée ! Il se plaint que son amour pour les Lettres n'a servi qu'à lui attirer une espece d'Ostracisme ; c'est ainsi qu'il appelle le refus d'une place, qu'il avoit recherchée.

Pag. 302.

Pag. 303.

Pag. 362.

Epit. Dedicat.

Mais je trouve un peu d'exagération dans ces plaintes, l'Auteur a lui-même brigué une pension, & dans cette vûe il avoit envoyé à une personne accrédi-tée un détail exact des services qu'il avoit rendus en qualité de Jurisconsulte. Eût-il fait une pareille démarche, s'il eût cru le succès impossible ? La place de Bibliothequaire du Roy, qu'il a obtenue depuis l'impression de ce Recueil, fait bien voir que les Lettres ne sont pas si dédaignées en Espagne, & que le mérite connu y est récompensé tôt ou tard. Pag. 382.

Quoi qu'il en soit, continue l'Auteur, on y voit des Sçavans obligés de vendre leurs Livres pour vivre, & de brûler leurs Manuscrits, pour empêcher qu'ils ne servent à envelopper le poivre & la canelle, ou qu'ils ne soient employés à un usage encore plus vil. Si quelque Livre Grec entre dans la boutique d'un Libraire, il en sort bien vîte pour aller briller dans quelque poudrerie ; ce sont les termes de l'Auteur, *scilicet ut luceat hoc saltem modo* ; ou ce qui est encore plus honteux, ajoute-t'il, il est envoyé chez l'Epicier. Les Manuscrits Grecs ou Latins en beau velin, & dignes d'être gardés aussi précieusement que l'or, sont ven- Pag. 305. Pag. 247.

dus à de vils ouvriers, qui font usage de cette sorte de marchandise, sur laquelle personne n'enchérit.

Pag. 310. 359. & 311. Malgré cette espece de barbarie, on n'a jamais imprimé tant de Livres en Espagne; mais presque tous, dit-il, sont méprisables. Les Espagnols n'aiment que ces énormes volumes, qui chargent les Bibliothéques, & que leur grosseur dégoûte de lire. Les Libraires, ainsi que dans d'autres païs, sont fort ignorans; & leur commerce peu libre, & par conséquent fort borné, Pag. 309. & 312. les met dans l'impuissance d'entreprendre de grands Ouvrages d'une solide érudition. Voici un trait qui vous fera comprendre à quel point on a porté ce défaut de liberté. M. Menken Continuateur des *Acta Eruditorum* de Leipsic, pria Don Grégoire Mayans, de proposer à quelque Libraire de troquer un Exemplaire de ce fameux Journal, pour des Livres Espagnols. Jamais cet échange ne put se faire. Dans ce Journal, dit Don G. Mayans plusieurs Livres inserés dans la liste de ceux qui sont défendus à Rome ou en Espagne se trouvent loués : Ainsi avant que de le mettre en vente, il eût fallu le faire examiner, & peut-être qu'il eût été proscrit. Alors il n'eût pû convenir

qu'au petit nombre de gens à qui le Grand Inquisiteur a donné permission de lire toutes sortes de Livres.

Il y a dans la Bibliothéque de Saint Germain des Prez un Exemplaire de Denys d'Halycarnasse, de l'édition de Sylburge, qui a subi en Espagne un pareil examen ; le Censeur s'est donné la peine de raturer avec soin les éloges donnés à Sylburge, ou à d'autres Ecrivains Protestans ; & il déclare au commencement du Livre, qu'il l'a purgé de toutes ses impuretés. C'est pour se conformer en partie à cet usage, que Don G. Mayans prend Dieu & les hommes à témoin à la fin de sa Préface, qu'en louant des Hérétiques, il ne prétend louer que leurs talens naturels, & leurs vertus morales, & qu'il déteste leur perfidie & leur opiniâtreté.

Les Sçavans Espagnols, qui sont en petit nombre, reconnoissent la nécessité de bien sçavoir les Langues, & même la Françoise. Cependant elles sont peu cultivées. Un Espagnol, qui sçait bien le Latin, est un Phénomene ; mais il passe dans son païs pour un Géte ou un Sarmate. Il n'y a pas même de bon Dictionnaire pour bien apprendre cette Langue. Le Grec y est encore moins entendu, quoiqu'il y ait des Maîtres

II. Etude des Langues.

Epist. Dedicat. p. 10. 98. 246. 100. 32. 221. 161.

qui l'enseignent : on manque de caracteres Grecs, & si l'on réimprime quelque Livre où il y a quelques textes en cette Langue, on les retranche. L'Auteur a été obligé de se servir de caracteres Latins, pour quelques mots Grecs semés dans ce Recueil, & il se console de cette disette, par l'exemple de Tanegui le Févre, qui a fait la même chose dans son édition d'Horace imprimée à Saumur. Il espere cependant que les Belles-Lettres, & l'étude des Langues Latine & Grecque refleuriront dans un païs, d'où la cruauté des Barbares les a exilées ; ce sont les propres termes de cet Auteur. Un autre sçavant Espagnol assure que les Muses, chassées d'Espagne, sont sur le point de se réfugier chez les Scythes & les Massagetes.

Pag. 318.

Pag. 108.

III. Critique.

Il est étonnant que l'usage des Journaux, adopté par tant de Nations, n'ait pas pénétré en Espagne. On trouve seulement à la fin d'une Gazette hebdomadaire, qui s'imprime à Madrid, les titres des livres avec les noms des Auteurs ; mais cet Ecrivain ne s'érige point en Critique, & il ne le pourroit pas quand même il en auroit envie. *Nunciorum ille exoticorum & nostratium scriptor criticum non agit, neque, si vellet*

Pag. 248.

posset. Don G. M... promet que si jamais il demeure à Madrid, où s'impriment la plûpart des Livres, il en dressera des Catalogues fort exacts, accompagnés de jugemens. C'est à lui maintenant de tenir parole. Il nous apprend qu'il avoit résolu de traduire en Espagnol, le Traité de la *Charlatanerie des Sçavans*, par M. Menken, & de l'orner d'un grand nombre de traits que ses compatriotes lui auroient fournis; mais que dans la crainte de se rendre odieux, il a abandonné ce dessein, les Espagnols ne haïssant rien tant que la critique, qui diminue, dit-il, la liberté d'écrire des rêveries. *Nempe sine eâ major est libertas scriptitandi somnia.* Combien de François sont Espagnols en ce point! Nous sommes étourdis du bruit de certains beaux esprits, qui ne cessent de crier, *la critique est aisée, la critique est odieuse*; artifice grossier pour l'empêcher, en la dégradant, de dévoiler les foibles talens, la mince litterature, & les pensées ridicules. Mais ces invectives n'empêcheront jamais les personnes éclairées de sentir combien la saine critique est avantageuse à la perfection du goût, & à l'accroissement des lumieres. Pag. 312.

Ces Messieurs ne manqueront pas Pag. 312.

d'approuver une coûtume, que la haine Epagnole pour la critique paroît avoir introduite. Ceux qui en Eſpagne ſont chargés par des ordres ſupérieurs, d'examiner les Livres pour être imprimés, portent la civilité juſqu'à demander aux Auteurs les jugemens qu'ils doivent prononcer. Les plus célébres Ecrivains ne font pas difficulté de les donner. Ces jugemens ſont ordinairement fort étendus. Que de fades éloges ſe prodigueroient certains faiſeurs de livres, ſi nos Cenſeurs Royaux avoient la même complaiſance ! Il faut pourtant avouer, que peu de François auroient la hardieſſe de ſe louer ſous un nom emprunté, avec auſſi peu de retenue que le font les Eſpagnols, chez qui quelques vers Latins médiocres ſuffiſent pour être mis au niveau d'Ovide, de Catule, de Tibulle, & de Properce.

Pag. 85. 86. & *paſſim*.

IV. Etude de l'Antiquité, pag. 52.

L'Etude de l'Antiquité eſt négligée en Eſpagne, bien qu'après l'Italie il n'y ait point de païs où l'on trouve plus d'anciens monumens. L'Eſpagne eſt remplie de ruines de Ponts, d'Aqueducs, de Temples, de Théâtres, de Cirques, & d'autres édifices publics, que l'injure du tems auroit épargnés, ſans le zéle aveugle des Eſpagnols, qui croyent

faire un acte de Religion, en détruisant les monumens des Payens, c'est-à-dire, des Romains. Don Emmanuël Martin, Doyen d'Alicante, que nous avons vû à Paris, & qui joint le bon goût des Belles Lettres à celui de l'érudition, s'éleve avec raison contre un zéle si déplacé; & il ajoûte que telle est la destinée de ces précieux restes de l'Antiquité, dans un Royaume où l'on croiroit faire un crime de ne pas obéir aveuglément à certaines gens, dont les impertinences sont révérées comme des oracles. Ces lâches, poursuit-il, enflés de cette infâme obéïssance, menacent de l'enfer ceux qui leveront les yeux vers une ancienne Idole. *Quo infami obsequio ignavissimi homines turgentes inferorum supplicia iis minitantur, si vel ad aliquod vetustum simulacrum oculos vertant.* Aussi dès qu'ils en déterrent quelqu'une, ils la brisent; & de peur que le soleil ne soit souillé par la vûe d'un pareil objet, ils en jettent les morceaux dans les fondemens d'un édifice, ou bien ils le mettent dans le fond d'un mur, au lieu de moilon. Trouvent-ils quelque buste d'un Empereur d'un Philosophe, ou d'un Orateur? c'est une détestable idole qu'ils mettent en piéces.

Pag. 53. Ce zéle, enfant de l'ignorance, a osé même attaquer les monumens les plus durables. Il y avoit à Murviedro, qui est l'ancien *Saguntum*, un Théâtre antique, qui seroit encore en son entier, sans la fureur des Habitans, qui ont ôté les pierres dont il étoit revêtu, pour bâtir un Couvent. Il eût été entierement détruit, si la solidité de l'ouvrage n'eût résisté à la force du fer. Don Martin a donné une espece de vie à ces beaux restes, en obtenant du Magistrat une Ordonnance, qui défend sous des peines très-rigoureuses, de les endommager. Les habitans de Seville n'ont pas plus respecté un fameux Amphithéâtre : sur le point d'être inondés par le Gualdalquivir, ils renversérent, à force de mines & de coups de canon, cet amas de pierres, pour élever contre la fureur des eaux une digue qui ne servit de rien : l'ancienne maçonnerie, qui est restée, laisse encore voir la forme de cet Amphitéatre.

Pag. 55. 57. & 58. Les anciennes Inscriptions, si nombreuses en Espagne, n'ont pas eu un sort plus heureux : à peine sont-elles découvertes, qu'elles sont ou négligées, ou anéanties. Don Gregoire Mayans blâme judicieusement la sotte dévotion de Jean Celaya de Valence,

Docteur de Paris, qui malgré l'opposition du sçavant Nuñés, obtint des Magistrats de Valence, qu'on jetteroit dans les fondemens d'un Pont, un grand nombre d'Inscriptions Latines. Les Franciscains d'Oliva en ont aussi enterré une grande quantité dans les fondemens de leur Eglise. Durant la derniere guerre de la Couronne, de sçavans Anglois, qui parcoururent le territoire de Tarragone, chargerent deux vaisseaux de ces pierres où il y a des Inscriptions, & les emporterent dans leur pays. Les François en ont aussi enlevé quelques-unes.

Les Espagnols signalent leur zéle contre les Inscriptions, parce qu'ils s'imaginent qu'il y a quelque magie dans ces anciens caracteres. Don Emmanuel Martin, extrémement versé dans l'antiquité, rapporte deux faits singuliers & dignes de votre curiosité. » Il y avoit, dit-il, à Seville, dans le » Palais du Duc d'Alcala, une ancien- » ne Inscription, mais si mutilée à » force de coups de pierre, ou par des » pinces de fer, que je desesperois de » la débrouiller. Je fis nettoyer avec » une éponge mouillée tous les traits » des lettres : ce qui étonna les specta- » teurs. Je vins la nuit avec un flam-

» beau, ayant éprouvé qu'à la faveur
» d'une lumiere, on voit dans la nuit
» plus distinctement que dans le jour,
» sur les Médailles & sur les Inscrip-
» tions, les traces presqu'effacées,
» parce qu'elles sortent plus vivement.
» Tous les passans s'arrêtent : les uns
» surpris de cette nouveauté, demeu-
» rent immobiles ; les autres se mo-
» quent de moi ; ceux-ci croyent sé-
» rieusement que je charme un trésor.
» Le lendemain le bruit se répand dans
» la Ville que le Doyen d'Alicante dé-
» terre un trésor qu'il a enchanté. A-
» t-on jamais vû, s'écrie t-il, des hom-
» mes plus ânes? *Vidistin' homines magis*
» *asinos* ?

Ce qui lui arriva encore dans la mê-
me Ville, n'est pas moins remarqua-
ble. » Il y a, dit-il, près de la porte
» du Cimetiere qui touche à la grande
» Eglise, une Inscription bien con-
» servée : J'y vins pour la copier ; mais
» à peine eus-je pris mes tablettes &
» mon crayon, que les Prêtres & les
» autres Ecclésiastiques s'attroupent ;
» leur front se ride, & ils s'étonnent
» de la présomption que j'ai d'expli-
» quer ce que jusqu'à ce jour aucun
» mortel, disoient-ils, n'avoit pû dé-
» chiffrer. Or cette inscription est

» écrite en grand & beau caractere
» quarré, comme sont celles du siécle
» d'Hadrien ; mais les abbreviations les
» jettoient dans l'embarras. Ainsi dès
» qu'ils virent mon travail fini, ils
» applaudirent à mon habileté, & me
» firent passer pour un homme plus pé-
» nétrant qu'Oedipe «.

Les Espagnols paroissent prendre peu d'interêt à l'Histoire Grecque & Romaine : ils composent des vies des Saints ou des Dévotes du pays à qui Don G. M. donne en passant des éloges. Il parle avantageusement de deux relations de la mort & des obséques de Loüis I. Roy d'Espagne : mais ces pieces ne nous donneroient pas une haute idée du talent des Espagnols pour écrire l'Histoire, sans la continuation de l'*Histoire* de *Mariana*, par le P. Emmanuel *Miniana* Religieux de l'Ordre de la Trinité. Don G. M. chargé par le Conseil de Castille d'examiner cet ouvrage, nous apprend dans son Approbation, que l'Auteur avoit un jugement profond, une vaste érudition, une grande connoissance des Langues Grecque & Latine. Il lui accorde les qualités d'un parfait Historien, une grande exactitude, un amour constant de la vérité, la science peu commune

V. Histoire. Pag. 70. 303. 304. & 334.

Pag. 168.

de dire & de taire ce qu'il faut, & le talent d'amener les évenemens, & d'en développer les causes. Il donne encore de plus grandes loüanges à Mariana, & lui égale le P. Miniana, à qui il reproche civilement d'avoir trop aimé la brièveté. » Felicitons l'Espagne, ajoû- » te-t-il, qui dans le tems que les au- » tres Nations l'accusent de barbarie, » oppose à cette accusation sa propre » Histoire, mais si belle, que dans » notre siécle aucune autre Nation ne » peut se vanter d'en avoir une sem- » blable. Si *Plaute* étoit en vie, il ne » l'écriroit pas autrement, & il ajus- » teroit à la gravité de l'Histoire ses

Pag. 312. » graces enjouées «. Il remarque ailleurs, que le stile de cet Historien tient beaucoup de celui de Plaute, & qu'il est semé d'Archaïsmes imités de ce Poëte, qu'il sçavoit par cœur. Il est étonnant que Don G. M. se plaigne des autres Nations qui accusent la sienne d'ignorance. Ne reproche-t-il pas lui-même aux Espagnols d'être plongés

Pag. 303. dans la barbarie? *Paucissimi sunt qui colunt literas: cæteri barbariem.* Pourquoi veut-il faire un crime à autrui d'une liberté qu'il prend lui-même? Mais quel éloge singulier donne-t-il à Miniana, en disant que Plaute n'auroit pas

écrit autrement cette Histoire ? Est-ce que le style de ce Poëte comique est un excellent modele pour un Historien ? Il seroit plaisant que quelque Historien François se proposât en écrivant l'Histoire Grecque & Romaine, d'imiter le style de Moliere & de Dancourt. J'ai lû quelques morceaux de cette continuation : on sent un homme d'esprit qui a pris assez heureusement le tour & les manieres de Mariana dans le choix & l'arrangement des faits ; mais le style, d'ailleurs ingénieux, m'a paru trop coupé, peu historique, & quelquefois embarrassé. Je ne sçaurois souffrir ni les insipides calomnies dont il accable les Hérétiques, ni les grands éloges qu'il donne à un infâme assassin, désavoué par ses propres instigateurs : l'amour de la vérité n'a pû l'élever au-dessus des préjugés de l'éducation.

VI. Poësie.

Je serai fort court sur cet article : on ne trouve dans ces Lettres aucun détail touchant le Théâtre & la Poësie des Espagnols. Il n'y a que de grands éloges de quelques vers Latins de Dom Emmanuel Martin, de Don G. M. & de quelques autres. S'il falloit juger du mérite des Poëtes, par les louanges qu'ils ont reçûs, il ne resteroit qu'à admirer. L'un est Ovide & Catulle,

l'autre réunit les talens de Properce, d'Ovide & de Tibulle ; celui-ci est tout à la fois Virgile, Horace, Plaute & Martial.

VII. Philosophie. La Philosophie n'a pû faire qu'un progrès bien lent dans un pays, où l'on a enseigné publiquement l'Astrologie judiciaire, la Science Cabalistique, les rêveries du Thalmud, & les chiméres des Arabes. Plus les esprits sont prévenus de fausses opinions, plus ils sont Pag. 73. rebelles à la vérité ; elle germeroit plus facilement dans le sein de l'ignorance. La Philosophie d'Aristote domine en Espagne ; dès qu'on parle d'un ouvrage où l'on s'éloigne un peu de ses opinions, ou de celles de son école, on crie à la nouveauté ; c'est un Livre pestiferé qu'on défend de toucher ; c'est un poison sorti de la Pag. 31. boëte d'Epimethée. On est friand de pointilleries, de chicanes, & d'hypotheses sur la possibilité des choses, les causes des merveilleux effets de la nature n'excitent point la curiosité : en un mot, une Philosophie ténébreuse, vuide de sens, est du goût des Espa- Pag. 31. & 73. gnols. Il y a pourtant quelques bons esprits qui regardent ces écrits comme de subtiles & insipides extravagances, & leurs Auteurs comme les ennemis du

sçavoir. Don G. M. loüe beaucoup la Philosophie du P. Tosca Prêtre de l'Oratoire, qui dans sa Physique a été assez judicieux pour profiter de tous les systêmes, sans s'assujettir à aucun en particulier. Ce Philosophe, après avoir traité succintement la Logique & la Métaphysique, suivant la méthode de l'école, s'est fort étendu sur la Physique. Sa Philosophie a été si fort goûtée en Espagne, qu'elle a été adoptée par l'Université de Valence; d'où je conclus qu'elle n'est pas bien differente de celle qu'on y enseignoit auparavant; les Universités sont des Républiques où il n'est pas aisé d'innover. Le Pere Tosca a publié un grand ouvrage sur les Mathématiques, qui est fort estimé dans ce Pays-là. Don G. M. dit avoir vû un ouvrage manuscrit d'un autre sçavant Espagnol, qui est intitulé *la Mathématique sacrée*, où tout ce qui dans l'Ecriture sainte a rapport à cette science, est éclairci.

Pag. 72.

Pag. 334.

Quoique Don Emmanuel Martin soit principalement estimé pour sa grande littérature, il n'a pas cependant négligé l'étude de la Philosophie: On voit dans ces Lettres qu'il soutient vivement que toutes nos idées tirent leur origine des sens. D. G. M. nous apprend

Pag. 36. & suiv.

On trouve dans ces Lettres un portrait horrible des Avocats d'Espagne : Ils ne s'exercent, dit-on, qu'à fomenter les procès ; ce sont des Charlatans, des babillards, qui par un trafic honteux de déclamations extravagantes, s'enrichissent aux dépens du peuple ignorant, & renversent les fortunes des particuliers : ce sont des monstres, nés pour friponner les personnes simples. Il y a des traits encore plus vifs que je m'abstiens de rapporter. L'idée que nous avons de la probité des Avocats en France, rend presque incroyable tout ce que l'Auteur avance à ce sujet. Pag. 10. 43.

Je remarquerai en passant, que Don G. M. porte deux ugemens bien différens sur les *Origines du Droit Civil*, par Gravina célèbre Jurisconsulte Italien : il dit d'abord qu'il n'a rien vû de si beau, *nihil vidi pulchrius* ; que les sources peu connues de toutes les parties de la Jurisprudence y sont clairement indiquées, & qu'après Antoine Augustin, & Jacques Godefroy, ces deux grandes lumiéres de l'Espagne & de la France, personne n'a plus approfondi les Loix des douze Tables. Mais à la page 289, après avoir loué la capacité, l'érudition, le bon goût & le style de Gravina, il assure que si Antoine Au- Pag. 13.

gustin & Godefroi, & deux ou trois autres Jurisconsultes, ôtent leurs plumes à cette petite Corneille, sa nudité l'exposera aux railleries des Sçavans: *Sed si ab hac cornicula* Ant. Augustinus, Jacobus Gothofredus, *& praeterea duo tresve alii suas plumas repetant, omninò nuda manebit; eruditis certè movebit risum.* Il ajoute que le Traité particulier *de l'Empire Romain*, qui est à la fin de ce même ouvrage, lui paroît sçavant & élégant; mais que l'Auteur n'a point atteint le but qu'il s'étoit proposé. Ne trouvez-vous pas un peu de contradiction dans ces deux jugemens?

Voilà, Monsieur, ce que j'ai pû tirer de cet ouvrage, par rapport au dessein que j'ai eu de vous faire connoître l'état des Lettres & des Sciences en Espagne. Il y a encore quelques faits littéraires, que vous ne serez pas fâché de sçavoir. Pag. 322. 323. & 324. Don G. M. prouve fort bien, que le Pere Baltasar *Gracian* Jesuite, est seul Auteur du *Criticon*, dont la premiere & la seconde partie ont paru sous le nom de Laurent *Gracian*, & la troisiéme sous celui de *Garcias de Mutalones*. Il nous apprend encore qu'on a attribué à Philippe IV. l'Histoire de D. *Quixote*, dont Michel

Cervantes eſt le véritable Auteur, & que la continuation réimprimée à Tarragone en 1614 du vivant de Cervantes, a été faite par Alphonſe *Fernandez de Avelleneda*; que *l'Amadis des Gaules*, le premier Roman de Chevalerie imprimé en Eſpagne, a été compoſé par *Vaſco Lobeira* Portugais; & que *Lazarille de Tormes*, attribué à *Didace Mendoza*, eſt le fruit de l'oiſiveté d'un Religieux Hieronimite, appellé Jean *de Ortega*. Il remarque à ce ſujet que dans un ſiécle fertile en Romans, les Moines s'adonnoient auſſi à ce genre d'écrire; ce qu'il juſtifie par la *Picara Juſtina*, Roman publié ſous le nom de François *de Ubeda*, & compoſé par le Pere André *Perez* Jacobin. Ces petites Anecdotes figureroient aſſez bien dans une bonne Bibliothéque des Romans.

Don G. M. a critiqué dans ſa Préface divers Epiſtolaires; il me ſeroit aiſé de contredire quelques-uns de ſes jugemens. Croirez-vous avec lui, que la latinité de M. Huet eſt un peu dure & rampante, *nunquam aſſurgit, duriuſculus eſt*; que Politien eſt plein de mignardiſes & de petites ſubtilités, *ingenium argutulè laſciviens*; & que les Lettres de Jean le Clerc ſont recommandables pour la politeſſe & la clarté

du ſtyle, *propter Orationis munditiem & perſpicuitatem*? Je doute que cette critique ſoit goutée par les connoiſſeurs. S'il falloit prendre avec lui la même liberté, je dirois après avoir loué ſon application, ſon amour pour les Lettres, & ſa paſſion pour les faire fleurir en Eſpagne, que ſon ſtyle eſtimable pour la clarté & la facilité, manque de force, & quelquefois de pureté, & qu'il auroit dû retrancher pluſieurs Lettres peu intéreſſantes.

Je crois vous faire plaiſir de vous apprendre que D. G. M... qui a préſenté l'année derniere au Miniſtre d'Eſpagne ſes *Penſamientos Literarios*, fait actuellement imprimer à Madrid un Recueil in 4°. de Don Emmanuel Martin Doyen d'Alicante. Après avoir lû quelques Lettres de ce Sçavant dans le Recueil dont je vous entretenu, j'ai lieu de croire que cet ouvrage ſera bien reçû du Public.

Le Temple des Muſes.

On trouve depuis peu chez quelques Libraires de cette Ville, & entr'autres chez Michel Gandoüin, Quai de Conti, aux trois Vertus, un magnifique Ouvrage de Gravure, avec des explications, publié à Amſterdam

en 1733. *in fol.* par Chatelain Libraire, intitulé, *Le Temple des Muses*. La plûpart des Desseins sont les mêmes que ceux de l'ancien *Temple des Muses* de l'Abbé de Marolles, imprimé à Paris chez Nicolas Langlois. Cependant il y a dans le nouveau des changemens considérables. Ces corrections, ainsi que les planches nouvelles & les bordures, sont de la main du célébre Picart. A l'égard des explications on n'a fait que peu d'usage du travail de l'Abbé de Marolles, un des mauvais Ecrivains de son tems, Abbé de Villeloin.

Harangues de M. l'Archevêque de Toulouse.

On a imprimé les trois Harangues de M. l'Archevêque de Toulouse au Roi, à la Reine & au Dauphin, pour l'ouverture de l'Assemblée générale du Clergé. Ces discours prononcés à Versailles le cinquiéme Juin 1735. ont toute la dignité qui convient.

Histoire de la Chine.

Le grand Ouvrage du Pere du Halde Jésuite, sur l'Histoire de la Chine paroît depuis quelques jours. Vous trouverez bon que je differe à vous entretenir d'un Livre, dont

la lecture & l'examen demandent beaucoup de tems.

Je suis, *&c.*

A Paris, ce 25. Juin 1735.

FAUTES A CORRIGER DANS dans ce premier Volume.

PAGE 231. *ligne* 8. en l'imitant, *lisez* en imitant.
p. 242. *lig.* 28. *vestutate*, *lis.* *vetustate.*
p. 249. *lig.* 8. amans; *lis.* amours.
p. 255. *lig.* 22. *scilicet*, *lis.* *si licet.*
p. 260. *lig.* 26. les caracteres, *lis.* le caractere.
p. 302 *lig.* 22. de Voltaire, *lis.* de Vertot.
p. 310. *lig.* 8. Auteurs, *lis.* Acteurs.
p. 336. *lig.* 11. jolies, *lis.* jolis.

Fin du premier Volume.

